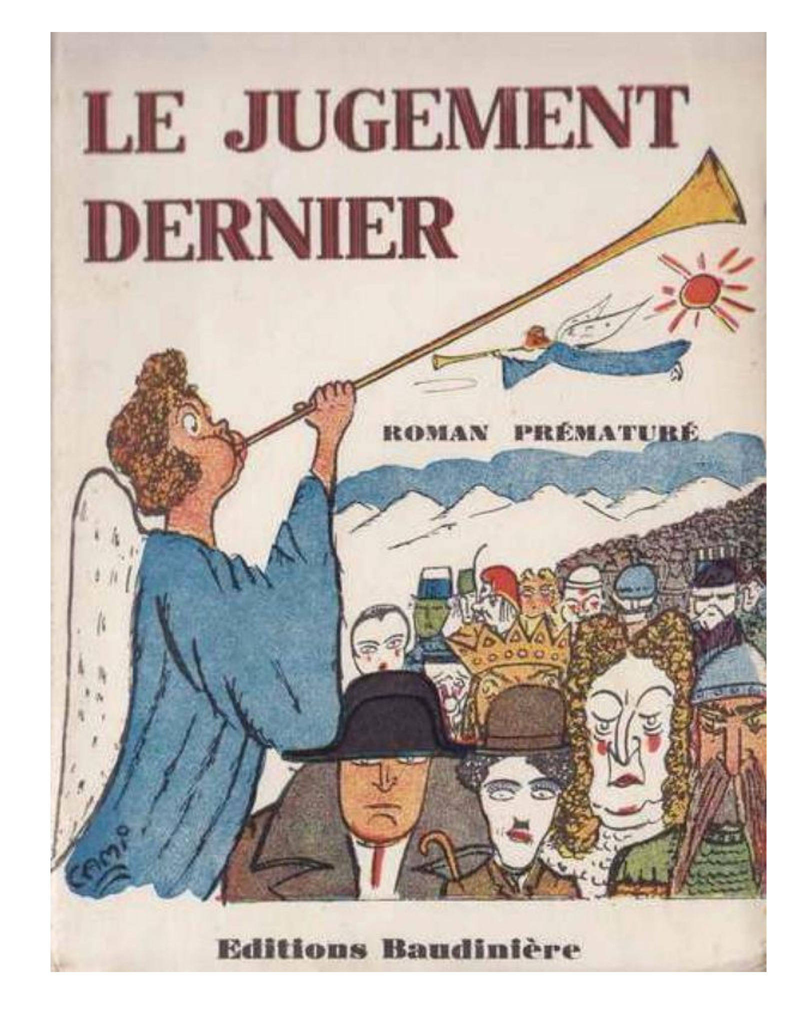
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Pierre-Henri Cami

LE JUGEMENT DERNIER

Roman prématuré

1928

Table des matières

I

Pincez-moi, je vous prie !… Réveil en trompettes ! – Jules ! Jules ! m'entends-tu ? – Ci-Gît moi… moi ! – La Tabatière de Tante Ursule.

Un mois déjà que le fabuleux événement s'est produit. Un mois que nous vivons la plus formidable aventure qu'un cerveau humain puisse concevoir. L'Aventure des aventures, auprès de laquelle les récits les plus extraordinaires créés par le génie des hommes depuis que le monde est monde ne sont que Néant et Vanité. J'ai beau me pincer jusqu'au sang plusieurs fois par heure, pour me prouver que je ne rêve pas, j'ai encore beaucoup de mal à croire à la réalité de ce que mes yeux ont vu, de ce que nos yeux voient depuis quatre semaines.

Je ne suis d'ailleurs pas seul dans ce cas.

Tout le monde se pince depuis *l'Incroyable Chose*.

Chacun de nous croit être le jouet d'un fantastique cauchemar, et le « pinçon » est devenu la preuve par neuf de la réalité.

Dans la rue, il n'est pas rare de voir les passants s'aborder en ces termes : « Pardon, monsieur, voulez-vous me pincer, je vous prie ? »

La chose semble aussi naturelle que de demander du feu à un fumeur.

Hier, j'ai rencontré un vieux monsieur dont chacune des oreilles était serrée jusqu'au sang par une pince à linge.

— La douleur permanente provoquée par ces deux pinces à linge me prouve d'une façon indubitable que je suis bien éveillé, m'a-t-il expliqué en grimaçant de souffrance.

Non, je ne rêve pas… nous ne rêvons pas… personne ne rêve. Tout ce qui s'est passé depuis un mois était bien réel, tout ce qui se passe aujourd'hui est réel. Nous ne sommes pas encore habitués à cette situation sans pareille, voilà tout. Mais l'accoutumance viendra, elle viendra sûrement. C'est une question de temps. Est-ce que je n'ai pas déjà repris certaines de mes habitudes ?… Est-ce que je n'écris pas en ce moment ? Et pour qui ?… Pourquoi ?… Par entraînement professionnel ?… Peut-être…

Pour m'obliger à ne pas trop penser à l'inconcevable, à la vertigineuse aventure ?… Peut-être aussi.

Pour avoir l'occasion de parler d'Elle ?

Pour me parler à moi-même de notre amour ? de notre amour dont la sublime invraisemblance semble défier les lois de la Nature ; et dont l'étrangeté sans précédent n'est comparable à aucun autre amour, dans l'Histoire amoureuse de l'Humanité ?… Oui, peut-être également…

Mais surtout, oh ! surtout ! c'est pour libérer mon cerveau que j'écris ces lignes. C'est pour le délivrer de toutes les images affolantes dont il est plein à éclater depuis quelques jours. C'est pour rétablir l'équilibre de mon âme désaxée que je veux relater ici tout ce qui s'est passé, tout ce qui se passe et tout ce qui se passera jusqu'au jour terrible où… Mais n'anticipons pas.

Voici comment la chose commença.

D'abord rien. Le sommeil ? le silence ? le néant ? Rien.

Et puis ma première impression, comme dans un rêve, mais très nette cependant : loin, très loin, un bruit étrange, confus, étouffé, mais qui va grandissant. On dirait une sonnerie de cors de chasse, de clairons, ou de trompettes… Et brusquement un choc formidable. J'ai l'obscure sensation d'être projeté au milieu d'un océan en furie. Mais l'océan dans lequel je me débats n'est pas un océan liquide, et les vagues qui se renvoient mon corps endolori sont sèches et dures.

J'ouvre les yeux. Un nuage de poussière m'aveugle. Je referme précipitamment mes paupières.

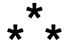
J'étouffe. Je veux aspirer de l'air, ma bouche se remplit de terre. Je suffoque, mes oreilles bourdonnent, j'entends des cloches… non, c'est encore la sonnerie lointaine de tout à l'heure, la sonnerie de trompettes qui se rapproche. Un bref silence.

Et soudain, avec l'effroyable sonorité de dix mille tonnerres tonnant à la fois, la fantastique sonnerie retentit de nouveau.

Elle pénètre en trombe dans mes oreilles, déchire mes tympans, s'engouffre dans mon cerveau…

Toute ma tête vibre douloureusement… c'est atroce… oh ! ces trompettes !… ces trompettes !…

Je m'évanouis…



Je rouvre les yeux. Je suis couché sur le sol, la tête tournée vers le ciel où galopent d'énormes nuages noirs. On dirait les étranges chevaux d'un fantastique steeple-chase aérien, franchissant la lune comme un obstacle. Où suis-je ?… Je n'entends plus les trompettes… Que m'est-il arrivé ?… Pourquoi suis-je là ?

Et brusquement je me souviens.

Le Grand Écho, journal à gros tirage dont je suis collaborateur en qualité de reporter, m'avait chargé de faire le compte rendu du premier tour de France automobile. Mon ami Jules Anfleur, le photographe du journal, m'accompagnait pour prendre des clichés de la course, et nous devions suivre « Le Tour » dans l'avion spécial du *Grand Écho*.

Le directeur, homme d'initiative et journaliste de grande envergure, espérait que ce reportage bien moderne ferait monter le tirage.

Oui, je me souviens. Le départ. En bas, les bolides lancés à 150 à l'heure, et nous là-haut, suivant dans l'avion… puis brusquement, l'accident… une aile qui se détache… la chute… un choc horrible… et plus rien… plus de sensation, l'anéantissement brutal de la mémoire, de la pensée, de la personnalité… plus rien…

Alors… alors… je ne suis pas mort ?… J'ai dû rester longtemps évanoui sur le sol… et ces trompettes que j'entendais… que je croyais entendre, c'était sans doute l'effet du terrible choc. Oui, c'est cela, un ébranlement du cerveau provoqué par la foudroyante commotion… Je ne souffre pas… J'agite bras et jambes pour voir si je n'ai rien de cassé… Non, pas la moindre douleur !… Ça, par exemple, c'est un véritable miracle ! !… Je suis verni, je peux le dire !…

Mais mon ami, ce vieux Jules Anfleur, a-t-il eu la même chance que moi ? Je jette un coup d'œil autour de moi. Ces maudits nuages noirs cachent la lune. On n'y voit pas à deux pas !… Mais où diable sommes-nous tombés, pour que personne… Ah ! j'entends du bruit… on dirait des gens qui parlent… On vient sans doute à notre secours… Oui, je perçois une sorte de rumeur, des voix se font entendre de tous côtés !… Je me lève, pas même une courbature !… Aucune douleur interne, absolument rien ! C'est extraordinaire ! Je vais appeler mon ami. S'il a eu la même veine que moi, s'il n'est pas blessé, il va me répondre.

Je crie : « Jules ! Jules ! vieux frère ! m'entends-tu ?… »

Pas de réponse. Mais il me semble qu'on a marché près de moi. Une ombre s'avance de mon côté.

— Gilbert, mon petit, mon cher enfant, est-ce toi ? murmure une chère voix tremblotante que je reconnais tout de suite.

— Tante Ursule !… Vous ?… ici ?…

Oui, c'est elle ! Les nuages ont disparu, la lune éclaire maintenant le paysage et j'aperçois devant moi ma vieille, ma bonne tante Ursule, avec ses chers bandeaux blancs et son antique robe noire, si délicieusement démodée.

Je m'élance dans les bras qu'elle me tend et j'embrasse et je serre contre mon cœur, en pleurant de joie, celle qui fut pour moi une seconde maman, celle qui remplaça mes parents morts, ma vieille, ma bonne tante Ursule, toute ma famille !

— Chère tantine, lui dis-je en l'embrassant, tu as appris l'accident, et malgré ton âge, tu es là, toi, la première auprès

de ton petit Gilbert !… Mais rassure-toi, je n'ai rien, tu vois ! C'est un miracle après une pareille chute, mais je n'ai pas la moindre égratignure !… Par exemple, je voudrais bien savoir si mon vieux Jules…

Je jette un regard autour de moi, et je pousse un cri de surprise. Nous sommes dans un cimetière. De tous les côtés des monuments funèbres, des caveaux, des croix… Mais c'est un étrange cimetière. Il semble qu'un formidable cyclone a dû le bouleverser. Les croix gisent sur le sol, les dalles sont soulevées, les portes de fer des caveaux sont arrachées de leurs gonds, et le sol lui-même a l'air d'avoir été remué, labouré jusqu'aux entrailles par un tremblement de terre.

L'aube qui se lève me permet d'apercevoir maintenant une véritable foule qui s'abrite dans ce lieu de désolation. C'est bizarre qu'à une pareille heure notre accident ait attiré tant de monde ! Et le plus étrange, c'est que personne parmi toute cette foule assemblée dans ce cimetière, personne ne paraît se soucier de moi, à part ma tante.

Je me retourne vers la chère vieille.

— Voyons, tante Ursule, expliquez-moi, je n'y comprends rien. Vous pensez bien qu'à partir de ma chute je ne sais plus ce qui s'est passé… voyons… nous sommes donc tombés dans un cimetière avec l'avion ?

— Avec l'avion ?… répète tante Ursule, en fixant sur moi des yeux ahuris, avec l'avion ?…

Elle ne paraît pas comprendre ce que je lui demande. Est-ce que mon accident lui aurait troublé l'esprit ?… Non, ce n'est pas possible !…

Ma tante Ursule semble réfléchir profondément. Et, soudain, son visage s'éclaire d'un bon sourire.

— Ah ! mon pauvre Gilbert, murmure-t-elle, tu crois être encore au jour du fatal accident ?… Mais tu n'as donc pas encore compris ?… Tu n'as pas compris ?…

— Compris quoi ? ma tante.

— Tiens, regarde, lis.

Et de la main, elle me désigne une pierre tombale tout près de nous.

Je me penche et sur le marbre verdi patiné par le temps, je déchiffre avec difficulté l'inscription funèbre, à peine lisible, presque effacée :

CI-GÎT
GILBERT BRICET
Décédé à l'âge de 27 ans
1901-1928

— Ah ! ça, voyons ! Je rêve ou je suis fou !… Ci-gît ? Moi ? ? ? Moi ?… moi ?… qui suis là bien vivant en train de lire mon épitaphe ?… Quelle est cette plaisanterie, ma tante ?

— Ce n'est pas une plaisanterie, mon cher petit. Cette épitaphe est rigoureusement exacte. J'ai eu l'affreuse douleur de te perdre le 7 juillet 1928, victime d'un accident d'avion, avec ton ami Jules Anfleur.

— Ma tante, voyons, ma tante, c'est ma raison ou la vôtre qui s'égare… Ah ! je comprends… ce mort est mon

homonyme… Oui, c'est ça… ça ne peut être que ça. C'est une blague que vous avez voulu me faire ?… Et la preuve que c'est une blague, c'est que nous parlons et que nous sommes bien vivants tous les deux.

— Oui, grâce à Dieu (et ma tante se signa) nous sommes vivants aujourd'hui, mon cher neveu… Mais nous avons été morts tous les deux, nous avons été morts longtemps, longtemps… longtemps… Lis ce qui est encore écrit sur la pierre…

Je me penche de nouveau et je déchiffre une seconde inscription gravée sur la dalle funèbre.

ICI REPOSE
URSULE BRICET
Décédée à l'âge de 71 ans
1857-1928

Ça y est. Je comprends !… Je rêve !… je dois rêver !… Je suis en plein cauchemar !… Je vais me réveiller !… Il faut que je me réveille !… Je veux me réveiller !… Mais non… je ne me réveille pas… Je suis toujours là dans ce cimetière, et ma tante Ursule est à côté de moi… Je me pince jusqu'au sang… Aïe !… encore un pinçon… aïe ! aïe !…

— Que fais-tu, mon petit ? s'écrie ma tante avec inquiétude. Voyons, calme-toi…

— Me calmer ? mais vous ne voyez donc pas que je vais devenir fou ?

— Mais non, mais non, mon cher enfant ; je vais t'expliquer… Tout cela est naturel, très naturel. Tu n'as donc pas entendu les trompettes tout à l'heure ?

— Les trompettes ?… Je vous crois que je les ai entendues. Elles faisaient un potin à réveiller un mort !…

— C'est précisément pour réveiller les morts qu'elles sonnaient, mon cher Gilbert… C'étaient les trompettes du « Jugement Dernier »… Tu n'avais donc pas compris ?…

— Mais… ma tante…

— Moi j'ai tout de suite compris de quoi il s'agissait, et ça ne m'a étonnée, mon petit Gilbert, parce que je suis une pauvre vieille bonne femme, pas compliquée, qui toute sa vie a cru tout ce qui était écrit dans la Sainte Bible, et tout ce qui a été prédit par N.-S. Jésus-Christ. Je suis morte confiante dans la promesse de Notre Sauveur et ayant foi dans la Résurrection Glorieuse prédite par l'Évangile. Aussi lorsque mon pauvre corps ressuscité a entendu résonner les trompettes du Jugement, je t'assure, mon cher neveu, que je n'ai pas éprouvé la moindre surprise.

— Comment, ma tante… vous croyez… vraiment… que…

— Que nous sommes Ressuscités ?… Mais évidemment, mon petit Gil… Et n'aie pas peur surtout, le bon Dieu n'est pas méchant avec les braves gens… et puis tu sais j'ai toujours prié pour toi… Quand on est jeune, on ne pense pas beaucoup à toutes ces choses, mais on a toujours une vieille maman ou une vieille tante qui y pense pour vous, et qui vous excuse auprès du bon Dieu…

— Vous êtes une sainte, ma bonne tante, et je comprends votre sérénité en cet instant solennel. Mais moi, moi qui n'ai pas votre foi, moi votre sacripant de neveu, comme vous m'appeliez, comment voulez-vous que je ne sois pas ahuri, abruti, estomaqué… il m'est impossible de croire

comme ça brusquement une chose aussi anormale, aussi fantastique…

— Ce n’est ni anormal ni fantastique, mon cher enfant. N’est-il pas écrit dans la Sainte Bible que « nous ressusciterons d’entre les morts ». Ne t’ai-je pas expliqué tout cela quand tu étais tout petit ?… Voyons, ne te souviens-tu pas ?

— Mais oui, mais oui, chère tantine, je me souviens. J’écoutais ce que tu me lisais, comme un beau conte de fées, comme une histoire merveilleuse, mais je ne pensais pas qu’un jour… C’est effarant !… Mais alors, toute cette foule dans ce cimetière ?… Tous ces gens sont dans le même cas que nous ?… Ce sont…

— Ce sont des « ressuscités », oui, mon neveu. Et si j’en juge par les exclamations et les rumeurs qui s’élèvent de tous côtés, tu ne dois pas être le seul à être surpris de l’événement !

Je jette un regard circulaire sur le cimetière. Le soleil qui vient de se lever éclaire joyeusement le champ du repos. Devant moi, derrière moi, partout où mes yeux peuvent se poser, j’aperçois des groupes, gesticulant, s’interpellant, j’entends des sanglots, des éclats de rire, des cris d’appel, tout cela mélangé à cet étrange bruit de marée qui s’élève toujours des foules assemblées. Certains détails du paysage me paraissent familiers ; il me semble, malgré son bouleversement actuel, reconnaître ce cimetière.

— C’est le Père-Lachaise ?… dites, ma tante ?…

— Oui, mon neveu… mais on a du mal à le croire, avec un pareil vacarme ! On se croirait plutôt sur un champ de foire ! Quel étrange spectacle !… Heureusement qu’avant de mourir j’avais donné des ordres pour être enterrée avec mes

lunettes, car aujourd'hui je serais bien en peine sans mes verres !…

Je regarde ma tante. Elle a en effet ses lunettes, ses vieilles lunettes à monture d'argent. Je n'y avais pas fait attention jusqu'à ce moment.

— Comment, tantine, vous aviez pris cette précaution ?… c'est extraordinaire !…

— Extraordinaire ?… pourquoi, mon neveu ?… Puisque je savais, comme tout bon chrétien doit le savoir, que nous ressusciterions un jour, en chair et en os, tels que nous étions avant notre mort et vêtus des habits avec lesquels nous serions ensevelis, je n'allais pas, tu penses, oublier d'emporter mes lunettes. Tante Ursule sans ses lunettes ?… Mais, mon cher Gilbert, le bon Dieu aurait été capable de ne pas me reconnaître ! Notre signalement doit être inscrit à côté de notre nom sur le Grand-Livre, et le mien doit être ainsi rédigé, du moins, je le suppose : « Tante Ursule : bonne vieille à capote, à bandeaux blancs et à lunettes, porte une robe en taffetas noir, démodée. Signe particulier : a toujours une tabatière dans sa poche. »

Chère tante Ursule ! Si calme, si sereine, en un pareil moment ! Je la contemple avec attendrissement. Elle est habillée comme autrefois, lorsqu'elle se rendait à vêpres le dimanche. Rien ne manque à sa toilette des grands jours, ni les mitaines noires en fil, tant de fois raccommodées ! ni le vieux missel, son vieux missel dont les enluminures naïves faisaient l'admiration de mon enfance. Chère tante Ursule !

— Tu vois, je n'ai rien oublié, reprend-elle avec son bon sourire, et je constate avec plaisir que mes dernières volon-

tés ont été fidèlement exécutées. On a mis avec moi tous les objets que j'avais désignés, sans excepter celui-ci.

Et plongeant la main dans sa vaste poche, tante Ursule rayonnante en extrait sa vieille tabatière en corne.

Malgré l'angoisse qui m'étreint le cœur depuis mon étrange réveil, je ne puis m'empêcher d'éclater de rire.

— Comment, ma tante ?… même votre tabatière ?…

— Oh ! oui, je sais, c'est un petit péché, me répond-elle en aspirant une prise, mais bah ! le bon Dieu tiendra compte de ma franchise !… Si je me présentais devant lui sans ma tabatière, le bon Dieu penserait : « Tiens ! tante Ursule veut me faire croire qu'elle ne prisait pas de son vivant ! J'ai bien envie de l'envoyer un siècle ou deux en Purgatoire pour avoir essayé de me tromper ! »… Aussi vois-tu, mon neveu, je préfère me montrer à lui telle que j'étais, telle que je suis, avec mes modestes qualités, mes petits péchés et ma tabatière !

J'embrasse tante Ursule sur les deux joues en riant.

— D'ailleurs, reprend ma tante, je vois que toutes mes précautions étaient inutiles. J'aperçois autour de nous des Ressuscités portant lunettes ou lorgnons. Le bon Dieu dans son éternelle sollicitude a pensé à l'embarras des myopes se réveillant sans leurs verres. Il a même poussé la bonté jusqu'à nous ressusciter avec les coiffures que nous portions de notre vivant, pour nous éviter les rhumes de cerveau. Au fond, mon neveu, j'ai encore commis un petit péché en doutant de la prévoyance divine.

En effet, tous les Ressuscités sont habillés et chapeautés correctement. Pour ma part je porte le costume genre sport

et la casquette que j'avais le jour de mon accident. Je déniche même dans ma poche ma vieille pipe et un paquet de tabac. Décidément tout est bien prévu et la miséricorde céleste est infinie !

— Une chose m'intrigue cependant, ma tante. Si tout ce que vous m'avez raconté est exact – et ce qui se passe autour de nous me prouve que ce doit être la vérité – comment se fait-il qu'en me réveillant tout à l'heure, j'ai eu l'impression que je venais de tomber de l'avion, que j'étais encore au jour de mon accident ?

— C'est bien simple, mon neveu. La mort est exactement l'image du sommeil. D'un sommeil sans rêves. Or, quand on a dormi huit heures dans son lit, s'aperçoit-on de la longueur du temps que l'on a dormi ?… Non, n'est-ce pas ? Il n'y a pas de différence entre une heure ou un siècle pour celui qui dort. Voilà pourquoi en t'éveillant tu as cru être encore au jour de ton accident. Moi-même, mon cher Gilbert, il me semble que je me suis endormie hier soir, et pourtant que d'années, que de siècles peut-être ont passé depuis que nous reposons ici ! On se fait une idée terrible de la mort lorsqu'on est vivant. Et tu vois, en somme, que ce n'est pas si terrible que ça. Une bonne nuit de sommeil et voilà tout !

Décidément, la sérénité et la bonne humeur de tante Ursule sont à toute épreuve. La chère vieille ne s'embarrasse de rien, a réponse à tout, et cela avec une foi tranquille, une simplicité souriante qui me réchauffent le cœur. Et j'en ai bien besoin !… Car enfin, ce qui se passe ici est assez dur à avaler pour un reporter de 1928, sceptique par profession et bon vivant de sa nature. Et cependant… à moins de rêver… Je me repince le bras. Aïe !… Oui je suis bien éveillé… Alors ?… Alors ?…

II

Un monsieur qui se réveille du mauvais côté. – Mélanie n’est pas pressée ! – Les Anges. – M. Lévy ne perd pas la tête. – Trois femmes pour un mari ! – La veuve de la « petite flûte ».

Des cris attirent mon attention tout près de nous. Je me retourne. À quelques pas, devant un petit caveau assez prétentieux, un homme et une femme se disputent. Lui paraît à peine la quarantaine. C’est un petit homme plutôt maigre, assez vulgaire. Elle, une grosse femme, au visage ridé, aux cheveux blancs.

Curieux (déjà ma profession qui reprend le dessus !) je m’approche.

— Si c’est pour faire rigoler les gens devant notre caveau que tu as fait graver cette épitaphe, tu peux être satisfaite ; Mélanie ! crie le petit homme maigre d’une voix rageuse, à la grosse vieille dame.

Et me prenant à témoin : « Regardez, monsieur ! lisez ! me crie-t-il en me désignant son caveau, et dites-moi, en toute sincérité, si une pareille épitaphe ne serait pas mieux dans un journal amusant que sur une pierre tombale ! »

Je m’avance et lis l’inscription :

CI-GÎT
EUGÈNE MONTRAIN
Décédé le 9 décembre 1895

et dessous, en grosses lettres, cette phrase que la veuve éplorée avait fait ajouter :

ATTENDS-MOI CHER ÉPOUX
J'ARRIVE !

Puis, un peu plus bas :

CI-GÎT
MÉLANIE MONTRAIN
Décédée le 18 février 1925
ME VOICI !

J'ai toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

— Oh ! ne vous retenez pas, monsieur ! me crie le petit homme maigre, vous pouvez rigoler ! Il y a de quoi ! Et vous ne serez pas le seul qui se sera payé une pinte de bon sang devant notre caveau !

« Avez-vous savouré ce « J'arrive » et ce « Me Voici ! »… Trente ans plus tard !… Oh ! de mon vivant, je savais bien que Mélanie n'était jamais pressée ! ! Ce que cette femme-là a pu me faire attendre, lorsque nous allions en soirée ou au théâtre, c'est inimaginable ! Madame n'était jamais prête !… Une petite minute, mon chéri, j'arrive tout de suite ! Ah !… ouitche ! Va te faire fiche… C'était une heure de poireau

pour bibi ! Et lorsqu'elle arrivait enfin au moment où j'allais crever d'un coup de sang, savez-vous ce que Mélanie trouvait à me dire avec son plus innocent sourire : « Me voici, mon chéri, tu vois, je n'ai pas été longue ! » Ah ! la garce !…

— Voyons, calme-toi Eugène, tu t'es réveillé du mauvais côté ce matin ! intervient la grosse dame âgée ; si j'ai fait graver cette inscription, c'est que j'étais désespérée de ton décès… Je n'avais plus qu'une idée : te rejoindre !…

— Oui, mais comme toujours, il fallait que tu te fasses attendre, répond le mari hors de lui. Aussi maintenant le résultat est joli ! Oh ! oui, c'est du propre, on peut le dire ! Lorsque je suis mort à quarante-deux ans, j'avais une femme de trente-cinq ans, et maintenant, au jour de la Résurrection Glorieuse, me voilà affublé d'une épouse de soixante-cinq ans !… Et tout ça à cause de ta maudite manie de ne jamais être prête à l'heure ! Ah ! il est gentil le Réveil ! Elle est jolie la surprise !… Si tu crois que je vais m'appuyer l'Éternité avec une femme qui pourrait être ma mère, tu peux toujours te fouiller, Mélanie ! C'est moi qui te le dis !…

Je m'éloigne rapidement de cet étrange ménage et je rejoins ma tante.

À ce moment, un bruit d'ailes me fait lever la tête.

— Oh ! ma tante ! regardez ! regardez !… au-dessus de nous ! C'est fantastique !… vous ne voyez donc pas ?…

— Oui, je vois bien, ce sont des anges, me répond tranquillement tante Ursule. Tu es extraordinaire, mon neveu, tu passes ton temps à trouver tout fantastique. On dirait que tu n'as jamais vu d'images ou de tableaux représentant des anges !

— Oui, ma tante, mais…

— Moi je pensais bien qu'ils étaient comme ça. Mais je les trouve encore plus beaux que sur mon missel.

En effet, ma tante a raison, les êtres surnaturels qui planent au-dessus du Père-Lachaise sont, à peu de chose près, semblables aux anges popularisés par les images de piété.

Ils sont environ une centaine et volent par rangs de quatre, comme une troupe de soldats aériens.

Précédant l'imposante colonne, un ange plus grand que les autres, me semble-t-il, tient dans sa main droite une longue trompette, qui rappelle, mais en plus grand, les trompettes des mail-coaches.

De la foule des Ressuscités, monte une rumeur sans cesse grandissante : « Les anges ! Les anges !… Les anges !… » répètent des milliers de voix angoissées ou joyeuses.

Brusquement la troupe aérienne s'est disloquée, et séparément les anges descendent sur les différents points de l'immense nécropole.

L'ange à la trompette s'est placé au centre du Père-Lachaise.

Un silence épouvanté succède soudain à la formidable rumeur d'il y a quelques minutes.

Seule sans doute de tout le cimetière, ma tante Ursule est toujours aussi placide.

— Le grand blond, qui tient la trompette, me chuchote-t-elle dans l'oreille, je crois bien le reconnaître. Ce doit être

l'archange Gabriel ? J'ai vu autrefois sa statue dans un magasin du quartier Saint-Sulpice, et…

— Chut ! ma tante, il embouche sa trompette !

Une brève sonnerie retentit.

Puis, tel un garde champêtre de village, l'ange à la trompette déplie une large feuille de papier, et d'une voix formidablement timbrée, qui semble sortir d'un gigantesque haut-parleur, il lit la proclamation suivante :

AVIS

« Par ordre Supérieur, la Résurrection générale vient d'être décrétée.

« Voilà déjà un mois que les trompettes du Jugement réveillent successivement, et par rang d'ancienneté, les peuples endormis depuis le début de l'Humanité.

« Aujourd'hui votre tour est venu.

« Mesdames et Messieurs les Ressuscités sont priés de conserver le plus grand calme.

« Pour éviter l'embouteillage de la vallée de Josaphat, où doivent avoir lieu les jugements-individuels et où sont déjà rassemblées les populations qui vont comparaître les premières devant le Suprême Tribunal, il a été décidé que les départs pour la susdite vallée ne devront s'effectuer que graduellement, et par convois mensuels de trente mille personnes au maximum.

« Pour ces motifs, et en prévision d'un séjour plus ou moins prolongé des Ressuscités de la Région parisienne dans la capitale, il a été décidé ce qui suit :

« En raison des changements successifs de la propriété immobilière, et pour éviter toute contestation, il va être procédé en ce lieu même à une distribution de billets de logement.

« En attendant que l'existence puisse reprendre normalement dans Paris, l'Administration Angélique pourvoiera également à la subsistance de la population.

« Par suite du grand nombre de Résurrections effectuées aujourd'hui dans les cimetières urbains et suburbains, et afin d'éviter les encombrements, Mesdames et Messieurs les Ressuscités sont formellement priés de ne pas quitter le Père-Lachaise avant que l'ordre leur en soit donné.

« Qu'on se le dise ! »

À peine l'ange a-t-il terminé sa proclamation que d'un groupe de personnes réunies, non loin de nous, devant un riche caveau, sur lequel se détache en lettres d'or : Famille Jacob-Lévy, une voix s'élève et chante à tue-tête :

Che suis ghrétien ! Foilà ma gloire !
Mon esbérance et mon soudien !
Mon chant d'amour et te fictoire
Che suis ghrétien ! che suis ghré…

— Silence ! là-bas ! interrompt l'ange à la trompette d'une voix sévère, nous ne sommes pas au café-concert !

Le chanteur confus s'est arrêté net, et je l'entends qui explique à sa famille : « Che bensais gue ça nous ferait pien voir par les anches ! »

Dans le cimetière, une sorte d'allégresse a succédé à l'épouvante des premiers instants.

Des époux, des mères, des vieillards, des enfants, heureux de se retrouver, mais osant à peine croire au miracle, s'embrassent, s'étreignent, les yeux remplis de larmes de joie.

Des groupes s'interpellent gaiement d'une tombe à l'autre :

— Pi… ouitt ! ! ! famille Dupont !…

— Ohé ! famille Péloquet ! !

Autour de moi, j'entends d'étranges propos :

— Comme on se retrouve !… et chez vous comment va-t-on ? Mme Menu se porte bien ?…

— Ne m'en parlez pas !… À peine ressuscitée, elle vient de me faire une scène parce que je regardais une voisine de tombe !…

— Maudit soleil ! grogne un vieux monsieur, si j'avais pu prévoir, je me serais fait inhumer avec mon parasol !…

— Ah ! ce vieux Saturnin s'exclame une autre voix, ça fait plaisir de se revoir !… Quand je pense que je t'avais surpris avec ma femme ! !… Tu m'en veux pas, hein, mon pauvre vieux ?

— Mais non bien sûr ! D'ailleurs t'étais dans ton droit. J'avais agi comme un salaud en te faisant cocu ! C'est pas des choses à faire à un ami.

— Oh ! tu sais, quand même, j'ai bien regretté de t'avoir zigouillé, après… Surtout que ma femme a fichu le camp quelques mois plus tard avec un placier en paratonnerres ! Je l'ai revue depuis, mais si je la retrouve maintenant, qu'est-ce que je vais lui passer ! Ah ! la gueuse !…

Devant le caveau des Jacob-Levy, j'entends une voix qui se lamente :

— Ils auraient pien pu nous réfeiller moins prutalement ! En segouant tout le cimetière pour nous brojeter en l'air, ces tiables d'anches ont tout témoli ! La doiture de nodre gaveau est entommachée, et la borte est gomblètement arrachée !… Un gaveau d'un bareil prix ! Quel casbillage !…

Tante Ursule regarde elle aussi toutes les scènes tragi-comiques qui se déroulent dans le cimetière.

— Quel dommage, mon cher Gilbert, murmure-t-elle, que tes pauvres parents soient morts, lors du naufrage de *La Dordogne* qui les transportait en Amérique, ils seraient là maintenant et nous pourrions les embrasser. Mais nous les retrouverons dans la vallée de Josaphat. Quelle surprise pour eux quand ils te reverront si grand, eux qui t'avaient confié à moi, tout petit, petit…

— Mais à propos, tante Ursule, nous devons avoir un parent ici ?… notre cousin Marcellin ? Marcel Marcellin, le coiffeur ?…

— Oui, c'est possible… sa première femme en tout cas fut enterrée ici…

— Ah ! Marcellin s'est remarié ?

— Oui… mais comme j'étais décédée avant lui, j'ignore s'il est également au Père-Lachaise avec sa seconde épouse…

— Ah ! par exemple, ma tante ! quand on parle du loup… Voilà justement notre cousin Marcellin qui se dirige vers nous !… Il a vieilli, mais je le reconnais.

Après les premières effusions, je remarque l'expression soucieuse de Marcel Marcellin.

— Vous semblez préoccupé, mon cher cousin ? lui dis-je.

— Et on le serait à moins, mon pitchoun ! me répond Marcellin avec son jovial accent du Midi. Figure-toi que ma première femme est ici, et jalouse comme elle était, si elle m'aperçoit avec mon autre épouse, ça va faire du vilain !

— Ah ! c'est vrai, fait tante Ursule en souriant, vous vous êtes marié deux fois, mon cousin ?

— Et si ce n'était que ça, cousine, s'exclame Marcellin, mais c'est que ma deuxième épouse est morte aussi avant moi, et comme avec mon tempérament bouillant du Midi je ne pouvais rester célibataire, je me suis marié une troisième fois ! Alors voyez complication maintenant ! Ah ! si j'avais pu prévoir ce qui se passe aujourd'hui, coquin de Diou !

— Ah ! mon pauvre cousin, dit tante Ursule en éclatant de rire, vous voilà donc maintenant avec trois femmes sur les bras ?

— Pas moinsse ! Et jalouses comme des tigresses toutes les trois ! Ah ! ça va être gai !… Tout à l'heure, j'ai aperçu de loin Philomène, mon épouse numéro un, qui avait l'air de

chercher quelqu'un. C'était moi sûrement qu'elle cherchait. Alors, pour ne pas qu'elle m'aperçoive avec Félicité, mon numéro trois, j'ai dit à mon épouse que j'allais à votre recherche et que je revenais tout de suite.

— Et votre épouse numéro deux ? interroge tante Ursule.

— Oh ! celle-là, rien à craindre pour le moment. Caroline est au cimetière Montmartre. Mais je n'y couperai pas, bagasse ! elle aussi, dès qu'elle le pourra, va se mettre à ma recherche ! Ah ! troun de l'air ! Voyez-vous, ma tante, toutes ces complications matrimoniales, ça me trouble ma résurrection ! C'est une véritable bouillabaisse !… Quel pastis ! mes amis !…

À ce moment, un monsieur d'une cinquantaine d'années, correctement vêtu d'une jaquette noire, vient interrompre les doléances de Marcel Marcellin.

— C'est bien à monsieur Marcel Marcellin, coiffeur, que j'ai l'honneur de parler ?… fait l'inconnu en saluant courtoisement d'une inclinaison de tête.

— Parfaitement, monsieur, et moi-même, à qui ai-je l'honneur…

— Je me présente : Célestin Voiseaux, petite-flûte, premier mari de Félicité Voiseaux que vous avez épousée en troisième noce, après son veuvage…

— Ah !… parfaitement… enchanté, monsieur… balbutie Marcellin troublé.

— Le hasard vient de me faire rencontrer ma veuve devant votre caveau, il y a quelques instants. Après s'être excusée de s'être remariée, Félicité m'a avoué qu'elle ne

m'avait jamais oublié, que c'était moi qu'elle avait toujours aimé. Il faut vous dire, monsieur, que Félicité et moi nous fîmes un mariage d'amour. Ce fut en m'entendant exécuter un solo de petit-flûte aux Concerts Lamoureux que Félicité sentit parler son cœur. Nous venons d'évoquer ensemble ces doux souvenirs. Félicité m'aime toujours. C'est elle qui de loin m'a désigné l'endroit où vous vous trouviez. Dans ces conditions, monsieur, je vous prie de bien avoir l'obligeance de me rendre ma femme.

— Mais… mais… bafouille Marcellin ahuri.

— Je suppose, reprend Célestin Voiseaux, que vous n'y verrez pas d'inconvénient, car en somme, il vous reste encore deux femmes légitimes de vos précédents mariages…

— Troun de l'air ! c'est juste !… et vous me rendez au fond un sacré service !

— Alors tout est pour le mieux. Grâce à vous, je vais pouvoir reprendre la vie conjugale avec ma veuve !… Ah ! merci, monsieur !…

— C'est moi qui vous remercie !… proteste poliment Marcellin.

Mais Célestin Voiseaux est déjà loin.

— Allons, s'exclame joyeusement notre cousin en se frottant les mains, me voilà déjà presque tranquille. Il ne me reste plus que deux femmes ! Philomène et Caroline ! Plus que deux belles-mères ! Malheur de moi !

III

Une figure de connaissance. – La réclamation imprévue. – Un ange embarrassé. – La multiplication du café au lait. – La famille Rikiki. – Le déjeuner volant. – Détails sur mon enterrement.

Pendant que cette scène burlesque se déroulait, les anges distribuaient des billets de logement annoncés par la proclamation.

L'un des « Célestes Distributeurs » nous tend nos billets.

Mon habitude professionnelle me pousse à l'interroger.

— Cette Résurrection générale doit vous donner un fameux travail, monsieur l'Ange ?

— Ne m'en parlez pas ! C'est une véritable pagaille ! Notre administration est débordée !

— Comment ? mais tout n'a-t-il pas été prévu, calculé, préparé, pour une aussi colossale entreprise ?

— Ah ! oui… au train dont ça va, et avec l'embouteillage de Josaphat, vous n'êtes pas encore près de quitter Paris, je vous en réponds !…

Et « l'Ange-Distributeur » s'éloigne en grommelant.

À ce moment, j'aperçois de dos un ridicule tout petit monsieur d'une cinquantaine d'années coiffé d'un chapeau de paille trop petit pour sa tête, vêtu d'une jaquette noire

dont les basques lui battent les talons, et qui se dirige vers l'ange à la trompette.

Cette silhouette ne m'est pas inconnue.

— Mais c'est M. Rikiki, ma tante ? Tu te rappelles notre voisin du boulevard des Batignolles qui habitait sur le même palier que nous avec sa famille ?

— En effet, mon neveu, je crois bien que c'est M. César Rikiki… Il était bureaucrate si j'ai bonne mémoire ?

— Oui. Expéditionnaire de première classe dans un ministère, le type accompli du petit fonctionnaire, maniaque, méticuleux, esclave de ses habitudes. Tu te souviens, tantine, le dimanche, nous nous amusions à le regarder partir majestueusement en promenade avec toute sa famille ?

— La famille Rikiki qui faisait la joie du quartier ? si je m'en souviens !…

À ce moment, le burlesque petit homme, tournant le coin de l'allée, je l'aperçois de profil. Plus de doute, c'est bien lui ! Ce binocle, cette petite moustache tombante, c'est mon Rikiki ! D'ailleurs, il n'y a certainement pas deux silhouettes comme la sienne. Il se dirige droit vers l'ange à la trompette.

— Je serais curieux de savoir ce qu'il va dire à l'ange, murmura ma tante.

— Oh ! certainement quelque réclamation ! Boulevard des Batignolles, il avait toujours des réclamations à faire à la concierge !… Attendez ! Moi aussi je suis curieux de savoir, je reviens…

Je m'élance dans la direction de Rikiki et j'arrive derrière lui, juste au moment où, après s'être découvert poliment, il s'adresse à l'ange en ces termes :

— J'ai cinquante-cinq ans. Depuis mon enfance, jusqu'à ma mort, y compris mes vingt-sept années de mariage, j'ai eu pour habitude de prendre chaque matin en me levant un bol de café au lait et une tasse de chocolat le dimanche. Or, ce matin, pour la première fois de ma vie, je n'ai pas absorbé mon bol de café au lait à mon réveil. Mme Rikiki m'a dit : « César, un jour de Résurrection universelle, tu peux bien te passer de ton petit déjeuner. » Je lui ai répondu : « Mme Rikiki, j'ai l'habitude de prendre un café au lait chaque matin, je ne vois pas pourquoi, sous prétexte de Résurrection, je me priverais de déjeuner aujourd'hui. L'administration angélique a dû prévoir le cas. » C'est pourquoi je me suis permis de venir vous trouver…

Un groupe de Ressuscités s'est déjà formé autour de Rikiki et de l'ange à la trompette.

Plusieurs approuvent avec enthousiasme la protestation de M. Rikiki.

— C'est évident, ce monsieur a raison, nous prendrions bien quelque chose de chaud ! clament des Ressuscités.

— Les émotions creusent… Il est certain qu'un petit café au lait s'impose !… ajoutent d'autres voix.

De groupe en groupe, de caveau en caveau, d'allée en allée, la réclamation de Rikiki fait le tour du Père-Lachaise. Bientôt une rumeur de protestation s'élève dans le cimetière. Sur l'air des lampions, la foule des Ressuscités scande avec force : « Café au lait ! café au lait ! café au lait ! »

L'ange à la trompette, que la réclamation de M. Rikiki avait laissé ahuri, se décide à répondre :

— Je dois le reconnaître, la question « café au lait » n'a pas été prévue dans l'organisation de la Résurrection Universelle. Que ces messieurs et dames Ressuscités veuillent bien nous excuser, mais nous avions tant de choses à penser… évidemment c'est un petit oubli, mais que faire ?

Et l'ange lève les bras au ciel en signe d'impuissance.

— Une Administration doit tout prévoir, répond M. Rikiki avec aigreur. Je peux en parler savamment, vu que j'ai appartenu pendant trente-cinq ans à l'Administration avant mon décès. Lorsqu'on se permet de réveiller les gens, il faut en premier lieu leur assurer le petit déjeuner.

— C'est juste ! approuve un vieux général. Dans les casernes, dès le réveil, nous faisions servir « le jus » aux soldats.

— Le jus ?… répète l'ange surpris.

— Oui, le café, enfin ! explique le vieux militaire.

— N.-S. Jésus-Christ ne serait pas embarrassé, Lui, s'il était ici, ajoute une maigre dévote. Quand je pense, comme nous l'apprend saint Matthieu, qu'avec cinq pains seulement il réussit à nourrir cinq mille hommes, et qu'il resta même douze paniers de croûtes !…

— Je sais, je sais, répond l'ange avec humeur, ce n'est pas à moi que vous allez apprendre ces choses-là !… C'est un miracle enfantin pour nous. Seulement, pour accomplir la multiplication des pains, Notre-Seigneur avait, chose indispensable, cinq pains sous la main. S'il n'avait pas eu ces cinq pains véritables, il n'aurait rien pu multiplier du tout. On ne

peut multiplier le néant. Dieu le père seul peut créer quelque chose avec rien. Mais pour ce qui est de la multiplication des objets ou des aliments, rien de plus facile, et si j'avais seulement un bol de café au lait à ma disposition…

À ce moment, une exclamation partant d'un groupe de ressuscités vient interrompre l'ange.

— Oh ! regardez celle-là, là-bas !… Elle ne s'en fait pas !… elle déjeune, elle !…

Tout le monde tourne la tête.

À quelque distance, devant la porte du concierge du cimetière, une femme tourne tranquillement une cuillère dans un bol fumant.

— Approchez ! crie l'ange d'une voix tonnante en fixant la femme au bol.

Celle-ci obéit et arrive près de nous.

— Que mangez-vous – interroge l'ange d'une voix sévère.

— Je vais vous expliquer, mon bon ange, ne vous fâchez pas, je ne croyais pas mal faire. Je suis la femme du concierge du Père-Lachaise. J'ai retrouvé chez nous une boîte de lait condensé et un vieux filtre de café, alors, je me suis fait chauffer un petit café au lait, sur la lampe à alcool, pour me réchauffer un brin l'intérieur.

— Du café au lait ! s'écrie l'ange, vous tombez bien, ma brave femme. Prêtez-moi votre bol.

— Tenez, mon bon ange !… fait la femme craintive en lui tendant son bol encore plein.

L'ange saisit le bol, le place par terre contre le mur et se tournant vers nous :

— Mesdames et messieurs les Ressuscités, dit-il, puisque vous désirez déjeuner, je vais accomplir immédiatement la multiplication du « café au lait ». Veuillez vous reculer un petit peu.

Nous obéissons.

L'ange étend alors sa main au-dessus du bol fumant, prononce à voix basse quelques paroles dans un langage que nous ne comprenons pas, et au même instant le miracle se produit, ahurissant, fantastique, mais indiscutable.

Des centaines, puis des milliers de bols de café au lait sont alignés maintenant sur le sol, et leurs bataillons serrés et fumants se prolongent à perte de vue dans l'allée Centrale du Père-Lachaise.

L'ange embouche ensuite sa trompette, et après une brève sonnerie :

— Que ces messieurs et dames Ressuscités regagnent leurs places, à proximité de leurs caveaux respectifs, s'écrie-t-il de sa formidable voix de « haut-parleur ». Les anges invisibles pour vous, qui veillent constamment à vos côtés, je veux dire, vos anges gardiens, vont faire la distribution des « cafés au lait » dans un instant. Circulez !

La foule des ressuscités se disperse dans le cimetière.

Je m'éloigne également en compagnie de M. Rikiki, mon ancien voisin de palier, avec qui j'ai renoué connaissance.

— Figurez-vous, cher monsieur, m'explique-t-il en marchant, que quelques années après votre regrettable décès je

quittai l'administration, et je me retirai dans une petite villa du Vésinet avec Mme Rikiki, ma fille Virginie et mon fils Daniel. Nous étions au Vésinet depuis quelques mois à peine, lorsque le terrible accident qui nous coûta la vie se produisit. Un dimanche où nous faisions une partie de canot sur la Seine, Mme Rikiki, nos enfants et moi, malgré mes observations réitérées, Mme Rikiki, qui est assez corpulente, voulut changer de place, fit un faux pas et notre barque chavira. Nous pérîmes tous victimes de son imprudence. Mais tenez, voici justement ma petite famille qui vient à ma rencontre.

En effet, l'énorme Mme Rikiki coiffée à la garçonne sous un « bibi » minuscule, vêtue d'une robe ridiculement courte, selon la mode dix-neuf cent vingt-huit, arrivait de notre côté, suivie de sa fille Virginie, longue jeune fille anémique de seize ans, coiffée d'un étrange chapeau plat comme une galette, portant une maigre natte dans le dos à l'ancienne mode et vêtue d'une longue robe qui lui descendait presque jusqu'aux chevilles. À son côté marchait son petit frère Daniel, jeune garçon d'une dizaine d'années, en costume marin, la tête rasée à la tondeuse, les oreilles décollées en éventail et le nez surmonté d'une énorme paire de lunettes.

Après les salutations d'usage :

— Bobonne, dit M. Rikiki en s'adressant à sa femme, j'étais justement en train de raconter à M. Bricet comment par ton imprudence…

— Ah ! non César ! tu ne vas pas recommencer ! interrompt Mme Rikiki. Figurez-vous, monsieur, que depuis notre réveil de cette nuit, mon mari n'a pas cessé de me faire des reproches à ce sujet…

— Avec juste raison, bobonne, car si tu m'avais écouté lorsque je te répétais : « Ne bouge donc pas comme ça, Emma ! tu vas faire chavirer le canot !… », l'accident ne se serait pas produit.

— Tu es insupportable, César. Ce qui est passé est passé.

— N'empêche que par ta faute je n'ai pas profité longtemps de ma retraite, et que Virginie qui faisait de grands progrès en piano a dû interrompre pour cause de décès ses études musicales, juste au moment où elle allait pouvoir jouer *la Prière d'une Vierge* à la perfection !

— Mais César…

— Sans compter Daniel que je pensais mettre au lycée cette année-là, et qui par ta faute également est décédé sans pouvoir passer son baccalauréat. Enfin nous voilà ressuscités, n'en parlons plus, ça me remue la bile ! Par exemple, ce qui me gêne dans cette « Résurrection Universelle », c'est de ne pas avoir mes pantoufles. Le matin en me réveillant, j'ai l'habitude de mettre des pantoufles, alors…

— Tu ne pensais pourtant pas, César, que tu allais trouver une paire de pantoufles à ton réveil devant notre caveau de famille ?… Tu ne sais pas te plier aux circonstances…

— Possible, bougonne Rikiki, mais si cette Résurrection était bien organisée, tout devrait être prévu. Il faut de l'ordre et de la méthode en toute chose. Autrefois, dans notre Administration, ce n'est pas pour me vanter, mais ça marchait d'une autre façon !

Je prends congé de la famille Rikiki et je rejoins ma tante et mon cousin Marcellin.

À peine suis-je près d'eux qu'un spectacle imprévu et des plus bizarres fait pousser un immense cri de surprise aux Ressuscités.

Tel un gigantesque vol d'oiseaux étranges, les milliers de bols de café au lait s'élèvent soudain en l'air et planent à quelques mètres au-dessus du cimetière.

— Troun de l'air ! s'écrie Marcel Marcellin, je suis pourtant de Marseille, mais je dois l'avouer, jamais je n'ai vu une chose pareille ! Quel pastis mon bon ! un vol de « café-crème » !

— Ce n'est extraordinaire qu'en apparence, mon cousin, explique tante Ursule, toujours placide. L'ange à la trompette a déclaré tout à l'heure que s'étaient nos anges gardiens qui allaient nous distribuer les bols de café au lait. Or, il l'a dit aussi, les anges gardiens sont invisibles à nos yeux, c'est pourquoi, comme nous ne voyons que les bols, et pas ceux qui les portent, nous avons l'illusion que les cafés au lait voltigent comme des oiseaux au-dessus de nous. Vous voyez que c'est bien simple au fond !

— Coquin de Dieu ! c'est vrai ! Je n'y pensais pas !… Té, voilà notre déjeuner qui est servi !

Devant chacun de nous, à hauteur de poitrine, un bol de café au lait venait de se placer.

Nous saisissons chacun notre bol.

« Merci, bon ange gardien », murmure ma tante en prenant le sien.

La distribution avait lieu en même temps et de la même façon dans tout le Père-Lachaise.

Nous buvons avec plaisir le breuvage chaud.

— Ah ! je suis content de te revoir, mon garçon, s'écrie Marcel Marcellin que le « café au lait » rend plus expansif encore. Mourir si jeune et d'un stupide accident d'avion ! Ah ! tu peux dire que tu nous en as donné du chagrin !… Par exemple, comme enterrement, tu as été gâté, on peut le dire ! La direction de ton journal avait bien fait les choses ! Des couronnes, des fleurs, en veux-tu en voilà !… Et des discours, que ça n'en finissait plus ! Un surtout m'a bien fait pleurer, je me rappelle, celui de ton rédacteur en chef ; ah ! mon pitchoun ! ce qu'il en a dit de belles choses sur toi, sur ton talent, sur ton intelligence !… J'aurais voulu que tu entendes ça !…

— Mon rédacteur en chef ?… mais il ne pouvait pas me sentir !… Chaque fois qu'il le pouvait il me disait que je n'avais aucun avenir dans le journalisme…

— N'empêche qu'il t'a bien soigné dans son discours, tu peux me croire !… Et si tu as l'occasion de le rencontrer tu feras bien de le remercier !…

Cette conversation me fait brusquement penser à mon ami Jules Anfleur. J'interroge mon cousin.

— Et Jules Anfleur est aussi au Père-Lachaise ?

— Ton ami, le photographe du journal ? Celui qui s'est tué en même temps que toi ?… Té ! je pense bien ! Ah ! il n'a pas à se plaindre lui non plus, le bougre ! Il a eu un enterrement tout pareil au tien, panaches, musique, discours, tout le tralala quoi ! Il repose… Je veux dire : Il reposait, puisque maintenant on est des ressuscités à ce qu'il paraît, il reposait pas trop loin d'ici si j'ai bonne mémoire.

Marcellin se tait une seconde pour rassembler ses souvenirs, puis il reprend :

— Oui, j'y suis, tu vois cette avenue ? tu prends la première allée à gauche et c'est dans ces parages, du côté du mur…

— Écoutez, mon cousin, dis-je à Marcellin, je vous confie ma tante, je cours jusque-là voir si je trouve mon vieux Jules !…

— C'est ça, va mon garçon. Nous t'attendons ici, ta tante et moi !…

IV

À la recherche de Jules Anfleur… – Un gardien désabusé. – Le réveil d'une belle-mère. – Je retrouve mon directeur… – « L'Écho de Josaphat ». – Une rencontre sensationnelle !…

Je pars en courant, le cœur bondissant d'allégresse à la pensée de revoir mon cher camarade.

Dans ma hâte d'arriver, je bouscule quelqu'un au détour de l'allée.

— Vous ne pouvez pas faire attention !… grogne le bousculé.

Je m'excuse, et je m'aperçois que l'homme que j'ai heurté involontairement porte l'uniforme des gardiens de cimetière.

— Tiens ! vous étiez gardien au Père-Lachaise, autrefois ? lui dis-je. Vous allez peut-être pouvoir me donner un renseignement.

Et je lui demande s'il peut m'indiquer l'endroit où se trouvait Jules Anfleur.

— C'est pas trop loin d'ici, me répond le gardien après avoir réfléchi un instant. Je vais vous conduire, ça me rappellera le bon temps où je faisais visiter le Père-Lachaise aux étrangers. Seulement je vous garantis pas que le particulier sera là !

— Quel particulier ?

— Votre Jules Anfleur, parbleu. De mon temps, monsieur, quand des visiteurs venaient voir ici un parent ou un ami décédé, ils étaient sûrs de le trouver toujours à la même place. C'était régulier. Mais depuis ce matin, depuis cette sacrée résurrection, tout est chambardé, les défunts se baladent de côté et d'autre à travers le cimetière, personne ne reste à sa place, c'est le désordre, l'anarchie !

Tout en me guidant, l'infortuné gardien continue ses lamentations :

— Voyez-vous, monsieur, depuis ce matin, je ne reconnais plus mon vieux Père-Lachaise d'autrefois, si calme, si paisible. Regardez, monsieur – et de la main il me désigne la foule des Ressuscités d'où s'élève une joyeuse rumeur – regardez et dites-moi si ça peut s'appeler maintenant un champ de repos ?… Ah ! il est joli le champ du repos !… Une kermesse, monsieur ! une vraie kermesse !… C'est une honte !

— Que voulez-vous, il faut en prendre votre parti, c'est la Résurrection.

— Ah ! parlons-en aussi de cette Résurrection !… C'est du propre !… Si tout le monde se paye le luxe d'être vivant, s'il n'y a plus de défunts, que vont devenir les cimetières, je vous le demande ? À quoi serviront-ils ?… Et nous, les gardiens, qu'allons-nous faire ?…

Des éclats de voix provenant d'un groupe de Ressuscités que nous croisons à ce moment interrompent les tristes réflexions de mon guide.

— Je t'avais épousée parce que tu étais orpheline ! Tu m'entends, Aglaé, spécialement parce que tu étais orpheline ; pour ne pas avoir de belle-mère, hurle une voix d'homme, et nous sommes à peine ressuscités que ta défunte mère vient nous rejoindre et commence déjà à semer la brouille dans notre ménage !

— Alfred, n'insulte pas ma mère, riposte une aigre voix de femme.

— Ah ! ton mari ne voulait pas de belle-mère ! glapit une troisième voix, ah ! monsieur t'avait épousée spécialement pour ne pas avoir de belle-mère !… Ce qu'il a dû te faire souffrir le monstre, sachant que je n'étais pas là pour te défendre !… Mais je suis là maintenant ! Ça va changer !… À nous deux, mon gendre !…

Le gardien me regarde avec consternation.

— Hein ?… vous voyez les résultats de cette stupide Résurrection ! me dit-il. Autrefois, quand tous ces gens étaient là-dessous – et du doigt il me désigne le sol – jamais des scènes semblables ne se produisaient ! Jamais ! D'ailleurs je ne l'aurais pas toléré !… Mais à présent !…

Et le pauvre gardien esquisse un geste désabusé.

Nous poursuivons notre chemin en silence.

Soudain, je m'entends interpeller, je me retourne, et j'aperçois le directeur du *Grand Écho*, Max Fordin, mon ancien patron.

Il quitte un groupe de personnes réunies devant son imposant caveau de famille et se dirige vers moi.

Il n'a pas beaucoup changé. C'est toujours : le grand, le solide Fordin, au masque énergique et intelligent. L'homme d'action, aux décisions rapides, le maître-journaliste aux initiatives hardies.

Il me serre la main avec cordialité.

— Bonjour, mon petit Bricet. Que pensez-vous de ce réveil en trompettes ?…

— Je vous avoue, monsieur le directeur, que je suis encore tout éberlué…

— Vous avez tort, mon petit. Un vrai journaliste ne doit s'étonner de rien. Moi je me suis tout de suite adapté. À propos, *le Grand Écho* va reparaître. Je vais avoir besoin de vous.

Abasourdi, muet de stupeur, je regarde Max Fordin pensant que le formidable événement l'a rendu fou.

— Oui, mon petit Bricet, *le Grand Écho* va reparaître. Ne me regardez pas avec ces yeux abrutis. Je n'ai pas l'habitude de plaisanter en affaires, vous le savez, reprend mon directeur avec une légère impatience dans la voix. Après avoir entendu la proclamation de l'ange à la trompette, j'ai tout de suite compris le parti que je pouvais tirer de la situation. Puisque, d'après cette proclamation, nous devons rester pas mal de temps à Paris, avant le départ pour Josaphat, et que la vie normale va reprendre fatalement dans la capitale, je me suis immédiatement mis en rapport avec l'Administration Angélique et lui ai proposé de faire reparaître *le Grand Écho*. Les anges qui, entre nous, m'ont fait l'effet de braves fonctionnaires, un peu débordés par l'opération qu'ils ont à diriger, ont accepté avec empressement ma proposition. Ils ont tout de suite compris les grands avantages que pouvait avoir

pour eux un journal dans les circonstances actuelles. Pour insérer les ordres et communications de leur Administration, pour faire savoir à la population tout ce qu'il est utile qu'elle sache, il est évident qu'un journal est indispensable. J'ai donc l'autorisation de paraître le plus tôt possible. Dès aujourd'hui je vais prendre mes dispositions pour regrouper autour de moi mes anciens collaborateurs. Par exemple, je vais changer le titre du journal. J'ai pensé que *l'Écho de Josaphat* serait plus de circonstance. Les anges m'ont approuvé. Tout va bien. Je compte sur vous, mon cher Bricet, pour me donner le plus tôt possible un reportage sensationnel sur les événements actuels. Dès à présent, considérez-vous comme reporter à *l'Écho de Josaphat* et tâchez de vous mettre au travail sans tarder ! C'est entendu ?

— Entendu, monsieur le directeur. Mais où devrai-je porter ma copie ? Paris a dû subir d'importants changements depuis notre décès, et *le Grand Écho* n'est peut-être plus à…

— Il est toujours dans la même rue, mon cher Bricet. Il a changé maintes fois de direction, de titre, et même de genre, – m'ont déclaré les anges, mais l'immeuble existe toujours et même considérablement agrandi, paraît-il.

— Mais les derniers directeurs en date avant la fin du Monde vous céderont-ils la place ?

— Forcément puisque j'ai seul l'autorisation de publier *l'Écho de Josaphat*. Mon contrat avec les anges est formel. L'immeuble sera réquisitionné par leur soin dès aujourd'hui.

— Patron, vous êtes formidable ! Vous m'avez remonté le moral !… Comptez sur moi ! Dès maintenant je commence reportages et interviews sur cette journée mémorable.

— Parfait, mon petit. Ah ! à propos ! Tâchez de retrouver votre ami Jules Anfleur. C'était un excellent collaborateur. À vous deux vous pouvez faire quelque chose d'épatant. C'est l'époque rêvée pour un reporter !… Bonne chance !

Je quitte Max Fordin, et je poursuis mon chemin, toujours guidé par mon taciturne gardien. Soudain, je m'arrête net, fixant des yeux écarquillés de stupeur sur un homme qui débouche d'une allée, à quelques pas de nous.

Je ne me trompe pas… cette stature athlétique, cette large face de nègre blanc, cette tignasse crépue, c'est lui… C'est Alexandre Dumas père, l'immortel auteur des *Trois Mousquetaires* !…

Voilà l'occasion de commencer mes « interviews » pour *l'Écho de Josaphat*.

Très ému, j'aborde l'illustre romancier.

— Pardon, maître, voudriez-vous me donner vos impressions sur cette première matinée de Résurrection ?…

— Un journaliste ! déjà !… s'esclaffe le bon géant.

Puis dans un élan de cet enthousiasme juvénile qu'il conserva toute sa vie et qui fit de lui une véritable force de la nature, Alexandre Dumas reprend : « Mes impressions !… Mais c'est que nous allons vivre une époque prodigieuse ! formidable !… Ah ! si de mon vivant j'avais pu prévoir cette période intermédiaire entre la « Résurrection Universelle » et Josaphat, j'aurais écrit là-dessus le plus captivant roman de ma carrière !… avec un pareil sujet ?… vingt volumes ! vingt volumes ! au moins, mon petit !… Ce brave Balzac en aurait crevé de jalousie !… Mais excusez-moi, je suis un peu pressé.

Je cherche mon vieil ami Charles Nodier. Vous ne l'avez pas aperçu par hasard ?… »

Sur ma réponse négative, Alexandre Dumas s'éloigne d'un pas rapide en répétant de sa grosse voix joyeuse : « Époque formidable !… vingt volumes au moins !… vingt volumes !… »

Je le suis des yeux. Sa gigantesque silhouette à la Porthos disparaît au détour de l'allée.

Je continue ma route.

— Nous voici arrivés, me dit enfin mon guide. Votre Jules Anfleur, c'est la septième concession à gauche.

Nous nous arrêtons devant la sépulture. Je n'aperçois pas mon camarade.

— Quand je vous le disais, ricane le gardien en haussant les épaules d'un air de pitié, ils ne peuvent pas rester en place ! Ils ont tous la bougeotte ! Mais je vous laisse, monsieur…

Le vieux gardien me quitte en soupirant, mais brusquement il retourne la tête de mon côté et me lance encore d'une voix lugubre : « Voulez-vous mon avis, monsieur ?… Eh bien ! une Résurrection comme celle-là, c'est la mort des cimetières !… Voilà mon avis !… » et, la démarche accablée, il s'éloigne à travers les mausolées, en jetant sur son passage des regards de reproche aux Ressuscités.

V

Un type. – L'étrange façon de parler de Jules Anfleur. – Si nous sautions le mur ? – Scène conjugale. – Un mari qui ronfle. – Celui qui voulait dormir encore.

Où diable peut être mon ami Anfleur ? Il me cherche lui aussi peut-être ?… Le mieux est de l'attendre ici… Tout en lisant son épitaphe, mes pensées vagabondent dans « l'avant-mort », dans notre passé commun.

En avons-nous fait ensemble des reportages, au temps où nous étions tous les deux au *Grand Écho* ! Jules Anfleur prenait des clichés, je rédigeais la copie, et nous étions devenus une paire d'amis, deux inséparables ! Plus âgé que moi de quelques années, il venait à peine de dépasser la trentaine à l'époque de notre accident mortel. Marié jeune, son caractère fantaisiste ne pouvait plaire longtemps à sa femme. Son épouse l'abandonna lui laissant leur enfant, un petit garçon qu'il adorait. Cher Jules Anfleur !… Quel type !… Son étrange et impayable façon de converser était légendaire dans les rédactions ! Une conversation avec lui était tout un poème !… Après vous avoir d'abord écouté et répondu normalement, Jules Anfleur se lançait soudain dans d'interminables monologues, faisant lui-même les demandes et les réponses, au grand ahurissement de ceux qui ne le connaissaient pas !… Brave Jules ! Vais-je le retrouver pareil ? A-t-il ressuscité avec son tic inénarrable ?…

Décidément, il ne revient pas. Je vais me lancer de nouveau à sa recherche, lorsque sa longue silhouette maigre apparaît brusquement dans l'allée.

— Gilbert !

— Jules !

Nous sommes dans les bras l'un de l'autre.

Après notre affectueuse étreinte, Jules Anfleur se lance immédiatement sans me laisser le temps de placer un mot dans un de ces caractéristiques « monodialogues » dont il a le secret.

— J'étais parti te chercher, mon vieux Gilbert ! Tu vas me dire que j'aurais mieux fait de t'attendre ici, mais je te répondrai que je ne pouvais pas prévoir. J'ai rencontré ta tante et ton cousin Marcellin, ils m'ont dit que tu étais ici, alors je suis revenu en vitesse ! Tu me diras que pour une surprise, c'est une surprise ! À ça je peux te répondre que j'en suis encore comme deux ronds de flan !… Et si tu m'avais dit autrefois que nous nous rencontrerions un jour ici, je t'aurais sûrement répondu que tu étais piqué !… Ah ! mon pauvre vieux ! je suis content de te revoir !

Décidément Jules Anfleur est toujours le même ! Je lui raconte les impressions de mon réveil.

— C'est comme moi, me dit-il, je me croyais aussi au jour de notre accident. Tu parles d'un retard ! Par exemple, tu sais, ta tante Ursule est épatante. Elle est plus à la page que nous ! Tu me diras, il est vrai, qu'elle a toujours cru à toutes ces histoires que nous prenions pour des blagues. À ça je te répondrai : ta tante avait raison !

— Oui, car en fait de blagues, ça m'a l'air bougrement sérieux. J'ai d'abord pensé que j'avais un cauchemar, et maintenant encore j'ai de la peine à croire que tout ce qui se passe ici est réel ! Tiens, mon vieux Jules, rends-moi un service.

— Avec plaisir. Lequel ?

— Pince-moi de toutes tes forces, n'aie pas peur de me faire mal !…

— Ah ! oui, pour te rendre compte si tu ne rêves pas. Moi je n'ai pas besoin d'une pareille preuve. « Je pince, donc je suis ! » ajoute-t-il en riant, tout en me serrant fortement la peau, entre le pouce et l'index.

— Quel dommage que je n'aie pas mon appareil ! reprend Jules Anfleur. Tu vas me dire évidemment que ce n'est pas le moment de faire de la photographie ? À ça je te répondrai que c'est au contraire l'occasion ou jamais de prendre des clichés sensationnels ! Tu vois d'ici ces photos dans un journal avec comme sous-titres : « Vue générale du Père-Lachaise le jour de la Résurrection Universelle », cliché Jules Anfleur, ou bien « Portraits de quelques Ressuscités notoires », clichés Jules Anfleur. Tu me diras, il est vrai, qu'il n'y a pas de journaux. À ça je te répondrai : quel dommage que *le Grand Écho* n'existe plus !

— Mais il va ressusciter lui aussi, mon vieux Jules ! j'oubliais de te le dire.

Et je raconte à mon camarade ma rencontre avec Max Fordin, et sa création de *l'Écho de Josaphat*.

— Quel homme ! s'exclame Jules Anfleur avec admiration. Alors il veut que nous fassions un reportage sur les

événements actuels ?… Malheureusement je n'ai pas mon kodak.

— Tu en trouveras un en ville. Tu n'auras que l'embarras du choix, dans les magasins abandonnés depuis la fin du Monde.

— C'est vrai, la fin du Monde doit avoir eu lieu avant la Résurrection.

— Évidemment. Pour pouvoir ressusciter l'humanité, il était nécessaire qu'il n'y eût plus un homme vivant sur la terre. C'est logique. Il va falloir interviewer quelques personnes ayant assisté à la « fin du Monde ». Ça fera un bon article pour *l'Écho de Josaphat*.

— Oui, mais, mon vieux Gilbert, si nous devons faire un reportage sur l'événement d'aujourd'hui, si nous voulons voir ce qui se passe à cette heure dans Paris, nous ferons bien de quitter le Père-Lachaise dare-dare !

— Mais tu sais bien que l'ange à la trompette a défendu de quitter le cimetière jusqu'à nouvel ordre, pour éviter les encombrements.

— C'est vrai, j'oubliais, le quartier est consigné ! comme nous disions à la caserne. Mais j'y pense, mon vieux Gilbert, rien ne nous empêche de pratiquer le système D, comme autrefois. Quand on est reporter, tout est permis. Si nous sautions le mur ?… Il est couvert de lierre et facile à escalader. Alors ? on y va ?… Je suis curieux de revoir mon vieux Paname !

— C'est une idée… mais ma tante Ursule ? Je ne peux pas l'abandonner ici toute seule…

— Puisqu'elle est avec ton cousin Marcellin…

— C'est vrai. Mais elle serait inquiète. Je vais la prévenir et je reviens, attends-moi…

Je pars en courant. Je retrouve ma tante Ursule assise sur un banc voisin de notre caveau en train de tricoter paisiblement.

— Comment, ma tante, lui dis-je étonné, vous aviez aussi emporté votre ouvrage ?

— Mais oui, mon neveu, tu sais bien que je n'aime pas rester sans rien faire ! J'avais mon ouvrage dans la poche de ma robe.

À quelques pas plus loin, j'aperçois Marcel Marcellin en grande discussion avec une femme.

— C'est sa première épouse Philomène, qui a fini par le dénicher, m'explique ma tante. Elle est en train de lui faire une scène, parce qu'elle ne l'a pas trouvé près d'elle à son réveil. Elle l'accuse de s'être remarié.

— Et mon cousin a avoué ?…

— Non, certes, le pauvre ! Il a trop peur de sa femme ! Par exemple, je ne sais pas trop ce qu'il a pu trouver comme explications !…

À cet instant, la discussion doit reprendre avec plus de force entre les deux époux, car nous entendons distinctement leur conversation.

— Mais non que je te dis, crie Marcellin, non, je ne suis pas remarié, troun de l'air !… Si j'étais remarié, mon autre épouse serait là, coquin de Diou !

— Alors, pourquoi n'étais-tu pas à côté de moi quand ils ont sonné de la trompette ? dis, veux-tu me l'expliquer, grand menteur ! hurle son épouse.

— Té ! ne crie pas tant, je vais te le dire ! Tu ne me laisses pas seulement le temps de parler !

— Eh bien ! parle donc, je t'écoute… parle donc !

— Ah ! bou diou ! c'est très simple… Tu te rappelles, Philomène, chez nous tu as voulu faire chambre à part, parce que tu disais que je t'empêchais de dormir avec mes ronflements. Alors, quand j'ai eu la douleur de te perdre, j'ai pensé qu'il fallait faire la même chose. J'ai acheté un second caveau un peu plus loin, pour ne pas te déranger avec mes ronflements !… Je me suis dit : « Philomène sera contente, elle qui avait l'habitude de faire chambre à part, je ne veux pas la contrarier, la pôvre ! Nous allons faire caveau à part !… »

Cette extraordinaire explication de Marcel Marcellin a sans doute le don de calmer l'irascible Philomène, car la discussion cesse presque aussitôt et les deux époux réconciliés nous rejoignent en se tenant tendrement enlacés.

J'explique à ma tante le projet que Jules Anfleur et moi voulons mettre à exécution.

— Té ! s'écrie Marcellin, tu as de la chance, mon garçon ! À peine ressuscité, tu retrouves ton ancienne place et tu recommences à travailler ! J'espère qu'on m'autorisera moi aussi à ouvrir un salon de coiffure ! Je commence à me languir depuis que je n'ai pas dit : « Au premier de ces messieurs » !…

— Va, mon cher Gilbert, me dit ma tante, il ne faut pas te mettre en retard pour ton travail.

— Oui, tu peux partir tranquille, pitchoun ! Je veille sur tante Ursule. Puisque nos billets de logement portent la même adresse, tu viendras nous rejoindre dès que tu auras fini ton reportage !

Je remercie Marcellin, j'embrasse ma tante et je rejoins Jules Anfleur.

Je le trouve en train de discuter avec animation, au milieu d'un groupe de ressuscités.

— Tu reviens à point, me dit-il dès qu'il m'aperçoit. Il paraît qu'il y a quelqu'un qui ne s'est pas réveillé malgré les trompettes. Tu vois, là contre le mur, ce petit monticule de terre avec une simple croix de bois sans nom. On vient de s'apercevoir que c'était la seule sépulture qui soit restée intacte. Tu vas me dire qu'il faudrait avertir l'ange à la trompette ?… À ça je te répondrai : c'est ce que l'on vient de faire. Tiens, le voici qui s'amène.

Précédé des personnes qui avaient été le chercher, l'ange s'avance les sourcils froncés. Il n'a pas l'air de bonne humeur.

Il s'approche de la modeste tombe :

— Encore un qui tire sa flemme ! grogne-t-il. Nous allons voir ça !

Il embouche sa trompette et lance une sonnerie d'une telle violence que le déplacement d'air nous projette les uns contre les autres.

Presque aussitôt le sol s'entr'ouvre et lancé de sous terre comme par une main invisible, et après une culbute en l'air, un homme tombe devant nous assis sur son séant.

C'est une sorte de pauvre hère, le type classique de l'Éternel vagabond. Une vieille jaquette ridiculement étriquée, un pantalon trop large, d'énormes godillots lui donnent une étrange ressemblance avec le célèbre vagabond de l'écran, qui faisait la joie du monde entier à l'époque où je vivais, le génial Charlot.

— Il a même le melon et la petite canne, murmure Jules Anfleur.

Assis sur son derrière, le vagabond s'étire, bâille et jette autour de lui des regards encore endormis.

— Eh bien ! vous ne pouviez pas vous réveiller en même temps que les autres, gronde l'ange en fixant le pauvre diable avec sévérité. Il faut à monsieur un coup de trompette supplémentaire ? Nous avons déjà assez de travail ! Si tout le monde en faisait autant où irions-nous ?

Mais le pitoyable « Charlot » ne semble pas s'émouvoir de l'admonestation angélique, il continue à s'étirer, à bâiller et à papilloter des yeux.

— Y a donc pas moyen de roupiller tranquillement ! finit-il par dire, si c'est pas malheureux de réveiller comme ça les pauvres gens.

Une grosse dame charitable s'approche du vagabond :

— Réjouissez-vous, mon ami. C'est votre Résurrection glorieuse !

Ahuri le « Charlot » regarde la grosse dame sans comprendre :

— Oui, reprend celle-ci qui fait sans doute du zèle pour bien se faire noter par l'ange, oui, mon ami, c'est la Résur-

rection universelle. Nous étions tous morts jusqu'à ce matin, et le bon Dieu nous a fait ressusciter par ses anges.

— Ah ! je comprends, murmure le vagabond, j'étais mort… c'est pour ça que je dormais si bien !… C'était trop beau ! ça pouvait pas durer !…

— Mais à présent, reprend la grosse dame charitable, la vie va recommencer pour vous, la vie sans fin, la vie éternelle !…

Alors, se levant comme à regret, le vagabond s'étire encore une fois, bâille et d'une voix désenchantée laisse tomber cette phrase :

— Ah ! merde !… alors on remet ça ?

VI

Monique. – Les scrupules de Jules Anfleur. – Et ce matin-là, place de la Bastille… – La ribaude. – L'homme de la rue du « Pet-au-Diable ». – Un marquis pas commode ! – Le réveil du Panthéon.

Nous venons de sauter le mur. Personne ne s'est aperçu de notre évasion. Nous nous éloignons rapidement du Père-Lachaise.

Le boulevard de Ménilmontant est désert.

— Si nous allions sur les grands boulevards ? propose Jules Anfleur.

— Écoute, mon vieux Jules, je vais te faire un aveu.

— Vas-y.

— Si j'ai accepté avec enthousiasme ton idée de sauter le mur, c'est que j'avais hâte…

— De commencer ton reportage, je sais bien…

— Oui, évidemment, mais je voudrais avant tout… nous n'avons rien de caché l'un pour l'autre, n'est-ce pas, mon vieux Jules ?… tu te souviens de Monique ?

— Parbleu !… ta petite Niquette comme tu l'appelais !… ton dernier flirt !

— Ne plaisante pas, je t'en prie. Tu sais bien que ça n'était pas un simple flirt… Je l'aimais de toute la force de mon être, de toute mon âme…

— Je le sais, mon pauvre vieux ! N'étais-je pas ton confident à cette époque ?… Elle te fit même assez souffrir, ta jolie Niquette.

— Ce n'était pas sa faute, je le reconnais. Au fond, Monique était sans doute sérieuse, mais nous vivions à cette étrange époque des « garçonnes » où le grand chic pour une jeune fille était de paraître dévergondée et au courant des pires turpitudes de l'existence…

— Et toi, mon vieux Gilbert, tu étais resté un grand gosse sentimental, un peu romantique ! Naturellement tu n'étais pas à la page, à côté des cyniques petits jeunes gens de « l'Après-guerre » !… Enfin, quoi, tu l'aimes encore ?…

— Oui. Depuis mon réveil ce matin, je ne fais que penser à elle… mon cœur est torturé d'une angoisse singulière… Comment vais-je retrouver Monique ? Qu'est-elle devenue depuis ma mort ?… S'est-elle mariée ?… Vais-je retrouver ma Niquette vieille et ridée… son visage aimé d'autrefois a-t-il disparu à jamais ?… Je veux savoir, comprends-tu, mon vieux, j'ai besoin de savoir, car cette incertitude est horrible… Si j'ai sauté le mur, je te l'avoue, c'est que j'ai hâte de la revoir…

— Oui, mais où est-elle ! Le sais-tu ?

— Je crois me souvenir que sa famille avait un caveau au cimetière Montparnasse… Alors… si tu veux bien…

— Soit, allons à Montparnasse. Tu vas me dire : dommage que le métro ne fonctionne pas ! À ça je te répondrai :

depuis le temps qu'on est couchés, ça va nous faire du bien de marcher un peu !

Nous nous engageons dans la rue de la Roquette.

— Regarde, me dit Jules en me montrant les maisons, il y a du changement depuis notre époque ! Partout des gratte-ciel, des immeubles de trente étages ! Tu me diras : qu'est-ce que ça doit être alors en Amérique ? Je te répondrai que là-bas la plus petite bicoque doit être sûrement une tour Eiffel !

Tout en écoutant distraitement Jules Anfleur, dont la « conversation-monologue » est intarissable, mon esprit me transporte bien loin en arrière. Dans ce passé qui vit naître mon premier amour. Dans ce passé éloigné de moi de combien de siècles maintenant, et cependant encore si près de mon cœur ! Si près qu'il me semble que c'est hier à peine que je l'ai vue pour la dernière fois. Monique ! son visage rieur de « demi-garçon », son corps troublant de jeune fille sportive aux lignes souples et nettes. Ses yeux surtout, ses yeux aux regards changeants, chastes et vicieux tour à tour, ses yeux énigmatiques qui pouvaient être ceux d'une Messaline ou d'une vierge ! Le mystérieux cinéma du souvenir projette sur l'écran de mon cerveau le pauvre film de notre amour. Non, de mon amour. Car elle… pouvait-on savoir ?… Je me revois sur les Boulevards où je rencontre par hasard un ami de régiment, Georges Thibault-Richard, le fils du fameux banquier parisien. Effusions. Georges m'invite à aller le voir. C'est le type caractéristique des jeunes gens de « l'après-guerre » : mufle, cynique, sportif, « businessman », ne parlant qu'auto, bourse, rugby et « petites femmes », combinard, débrouillard, ignare, ne lisant que la cote Desfossés et confondant Balzac avec un champion de boxe. Il me présente à sa sœur Monique, dix-huit ans. Le père Thibault-Richard est colossa-

lement riche. Il est veuf, et les deux enfants complètement libres mènent, chacun de leur côté, la vie « à la moderne ».

Georges a sa garçonnière, Monique a également la sienne. Je tombe amoureux fou de Monique. Elle semble m'encourager. Je suis invité toutes les semaines à ses réunions d'amis dans sa garçonnière. Je commence à souffrir. Les extraordinaires libertés que se permettent jeunes gens et jeunes filles pendant ces réunions m'écœurent profondément. Je deviens jaloux. Monique se moque de moi, et pourtant je sens, je devine à certaines expressions de ses yeux que je ne lui suis pas indifférent. Peut-être m'aime-t-elle aussi ? Mais cela ne l'empêche pas d'embrasser et de tutoyer devant moi des jeunes gens qu'elle connaît à peine depuis une heure. Lorsque je lui reproche la licence de ses conversations, qui feraient rougir un chasseur d'Afrique, et la hardiesse de ses gestes, qu'oseraient à peine les pensionnaires d'une maison Philibert, Monique, en me fixant de ses grands yeux soudainement candides, me répond d'une voix de petite fille bien sage : « Tu n'es pas à la page, mon pote ! Avec ton cœur en sucre d'orge, t'aurais dû naître au temps des troubadours ! Tu retardes, mais je te gobe quand même, gueule d'amour ! »

Et Monique me plaque un long baiser « fin de film » en plein sur les lèvres.

Quelle existence ! Je l'adore et je la déteste en même temps ! Je voudrais pouvoir l'arracher à ce milieu plus grotesque encore que corrompu qu'elle affectionne. Mais je ne suis qu'un pauvre diable de reporter, et elle est si riche… si riche !… Je me décide à ne plus la voir. Mais son frère vient me chercher de sa part. Dans son langage cynique de jeune homme moderne, il essaie de me consoler à sa façon : « T'en

fais pas pour ma sœur, mon vieux Gil, elle aime bien rigoler comme ça avec les copains, mais au fond c'est une gosse très sérieuse, elle ne couche jamais ! »

Et lâchement je reviens chez Monique, et le supplice recommence. Ces réunions dans sa garçonnière me brisent le cœur, me dégoûtent et pourtant j'y vais, je ne peux pas m'empêcher d'y aller, car je sens qu'elle me préfère aux autres, à tous ses camarades, qu'elle embrasse comme moi sur la bouche.

Et les jours passent et les mois, et c'est mon accident, ma mort !

M'a-t-elle pleuré ?… M'a-t-elle regretté ?… Oh ! Monique ! Ma Niquette adorée et détestée !… Je te reviens aussi jeune, aussi aimant qu'autrefois ! Je t'apporte un amour qui fut réellement plus fort que la mort !… Mais toi ? toi ?… qu'es-tu devenue ? qu'est devenu ton visage aimé ?… Oh ! maintenant j'ai peur de savoir !…

La voix de Jules Anfleur me tire brusquement de ma rêverie.

— Tu avais raison, mon vieux, je vais pouvoir me procurer un Kodak. Regarde…

Nous sommes devant un magasin d'appareils et de produits photographiques.

Jules Anfleur a déjà poussé la porte. Je le suis. Le magasin est naturellement désert.

— J'ai des scrupules, mon cher, soupire comiquement mon ami. Tu vas me dire évidemment que nous vivons des heures exceptionnelles et que mes scrupules ne sont pas de saison. À ça je te répondrai que je viens de trouver un truc

pour me donner l'illusion de me procurer le Kodak d'une manière honnête.

Et me faisant passer de l'autre côté du comptoir, Jules Anfleur s'adressant à moi comme si j'étais le marchand :

— Monsieur, je désirerais un Kodak et toutes les fournitures indispensables, je vous prie.

En riant je choisis le plus bel appareil de la boutique, je fouille dans les tiroirs, j'en sors plaques et pellicules, et tendant le tout à mon camarade :

— Et avec ça, monsieur, c'est tout ce qu'il vous faudra ?

Nous sortons en riant de la boutique.

— J'ai tout ce qu'il me faut, et mes scrupules sont apaisés, fait Jules Anfleur. Tu me diras que je n'en ai pas moins pris le Kodak sans payer. À ça je te répondrai : c'est possible, mon cher, mais en toute chose il y a la manière ! Et si tu m'objectes que…

Mais Jules Anfleur s'interrompt brusquement, car nous arrivons place de la Bastille, et un étrange tableau s'offre soudain à nos regards.

La place est noire de monde.

Une foule composée d'hommes, de femmes, d'enfants, de toutes les époques de l'Histoire de France se presse, se bouscule, dans le plus effarant mélange de costumes et de coiffures.

On dirait l'hallucinant cortège d'une « Mi-Carême » de cauchemar. Gaulois, Gauloises, licteurs de la domination romaine, serfs du Moyen Âge, chevaliers bardés de fer,

grands seigneurs à fraises et pourpoint de velours, gentes dames coiffées du hennin, gentilshommes à toquets Henri III, châtelaines à « vertugadin », mousquetaires à feutres empanachés, courtisans Louis XV à tricornes et perruques blanches, sans-culottes de 93, femmes en robes Empire et Directoire, coiffées de cabriolets. Muscadins, Incroyables à faces-à-main et à cannes tortillées, Merveilleuses, familles bourgeoises de l'époque Louis-Philippe, Dandys romantiques, crinolines du Second Empire, femmes de 1895 en manches « gigot », hommes en redingotes et chapeaux haut de forme, femmes aux robes et cheveux courts d'après la « grande-guerre », sans compter les représentants des époques qui se succédèrent depuis notre décès jusqu'à la fin du monde, tout ce colossal mélange carnavalesque d'époques et de toilettes différentes forme le tableau le plus saisissant, le plus imprévu qu'on puisse imaginer.

— Les surprises de la Résurrection continuent ! plaisante Jules Anfleur. Tu me diras que c'est logique puisque tout le monde ressuscite aujourd'hui. À ça je vais te répondre qu'on a beau ne s'épater de rien, une vision pareille vous fiche quand même un petit coup dans l'estomac ! Maintenant, si tu me fais observer que nous en verrons d'autres, je suis de ton avis, mais je te répondrai que la journée s'annonce bien ! Tu vas me dire encore que je ferais mieux de prendre une photo au lieu de bavarder. Je m'empresse de te répondre que j'y ai déjà pensé, et que ta suggestion arrive trop tard !…

— Mais je ne t'ai rien dit, mon vieux.

Sans me répondre, l'extraordinaire Jules Anfleur braque son appareil et prend quelques clichés. Nous nous engageons dans la foule pour traverser la place et atteindre le boulevard Henri-IV.

Sur notre passage, Jules Anfleur ne perd pas son temps et lutine une accorte ribaude moyenâgeuse. Mais celle-ci le repousse avec force, se signe dévotement et s'écrie :

— Oyez-moi donc ce maudit « trousse-quand-mesme » qui se veut esbaudir et tient proupos déshonnestes un pareil jour ! Oncques, je ne vis tant grande paillardise ! Estes-vous donc suppôt de Satan ou le Basilic lui-mesme ! Poinct n'est lieu ni heure pour s'esbattre d'amour !

De mon côté je suis accosté par un homme de la même époque.

— Je suis Gaulthier-Gidouille, et je logeais en l'auberge du « Pot-Fêlé », rue du « Pet-au-Diable ». Vous plairait-il, messire, m'indiquer cette rue et me dire si icelle se trouve en ces paraiges ?

Me voyant interloqué, Jules Anfleur intervient et répond à ma place, dans un extraordinaire langage moyenâgeux :

— Poinct ne pouvons vous respondre, brave homme, et en avons moults regrets. Si vous me demandiez où se trouve la rue des Bastignolles, poinct n'en serait de mesme, et d'icelle pourrais vous monstrer le chemin. Vous me direz que peu vous chault la rue des Bastignolles, puisque vous êtes en queste de la rue « Pet-au-Diable ». À cela je vous respondrai que la plus belle fille du monde ne peut dosnner que ce qu'elle a !

Laissant le manant abasourdi, nous poursuivons notre chemin à travers la foule.

Dans la bousculade, Jules Anfleur marche sur les souliers d'un superbe marquis Louis XV.

— Holà ! faquin ! tu mériterais que je te fasse bâtonner par mes gens ! glapit le petit marquis rouge de colère.

Et comme nous éclatons de rire :

— Maroufles ! Je vous ferai jeter à la Bastille ! reglapit le jeune seigneur.

Alors lui montrant du doigt la colonne commémorative au milieu de la place :

— Tiens ! monte là-dessus ! tu verras la Bastille ! lui crie Jules Anfleur.

Nous atteignons le boulevard Henri-IV où circule également une foule de Ressuscités de toutes les époques.

Tous les étranges passants que nous croisons tiennent à la main leurs billets de logement. Les uns lèvent la tête pour lire le nom des rues sur les plaques indicatrices. D'autres s'engouffrent dans les maisons désignées par leurs billets de logement.

Par toutes les artères de la capitale, le flot sans cesse renouvelé des Ressuscités envahit Paris dans un brouhaha d'émeute.

Sur notre parcours, presque toutes les maisons ont déjà leurs fenêtres ouvertes. Les nouveaux occupants se penchent aux croisées, formant de pittoresques contrastes. À côté d'une tête de Gaulois, apparaît une figure de bourgeois 1830. Le casque d'un chevalier en armure voisine avec le chapeau haut de forme d'un « lion » Second Empire ! Les hautes perruques « frégate » des contemporaines de Marie-Antoinette dominent majestueusement les têtes à cheveux ras des « garçonnes » 1928.

Sans doute pour faciliter les opérations du logement des Ressuscités, l'Administration angélique a transformé tous les immeubles en hôtels. Sur les façades des maisons se détachent d'énormes enseignes portant le nom de l'hôtel. Nous lisons au passage les enseignes les plus ahurissantes : Hôtel du Grand Réveil, Hôtel du Jugement, Hôtel des Séraphins, Hôtel des Élus, Hôtel de la Béatitude, Hôtel de la Résurrection Universelle, etc. Sur les enseignes d'hôtels ou de palaces déjà existants, les anges ont apporté d'étranges rectifications.

Nous lisons entre autres : Hôtel du Cantal et du Céleste Séjour, Josaphat-Palace, Hôtel de France et de l'Éternité, Hôtel du Métro et du Purgatoire, etc.

Jules Anfleur prend de temps en temps quelques clichés.

Malgré la foule, nous marchons assez rapidement, car j'ai hâte d'arriver au cimetière Montparnasse.

Arriverai-je à temps pour voir sortir Monique ?

Dans le ciel, par instant, un formidable bruit d'ailes en mouvement. Ce sont les anges qui, alignés militairement, survolent Paris.

Quand ils passent au-dessus de nous, leurs ombres gigantesques plongent pendant quelques secondes la rue dans les ténèbres. De brèves sonneries de trompettes se répondent à travers l'espace. Nous avons quitté le boulevard Henri-IV pour le boulevard Saint-Germain. Nous tournons par la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève et débouchons place du Panthéon.

Là encore nous sommes obligés de fendre une foule compacte pour pouvoir avancer.

Devant le Panthéon le public est massé, immobile, semblant attendre quelque chose. En jouant des coudes, nous parvenons au premier rang des spectateurs.

Nous n’apercevons rien d’anormal. Devant nous le Panthéon dresse sa majestueuse façade surmontée de l’inscription fameuse :

Aux grands hommes la Patrie reconnaissante.

Les portes sont fermées. Le parvis est désert. Qu’attend donc la foule ? J’interroge un de mes voisins.

— Comment, vous ne savez pas ? me répond-il. Il paraît qu’on va « réveiller » tout à l’heure ceux du Panthéon. Toute cette foule attend la sortie des grands hommes qui dorment là.

Allons, je m’aperçois que les Parisiens sont toujours aussi badauds ! Soudain un bruit d’ailes me fait lever la tête.

Sept anges porteurs de longues trompettes viennent de se poser sur le parvis du Panthéon.

D’un même geste, ils embouchent leurs instruments, dont le cuivre étincelle au soleil. Une formidable sonnerie ébranle l’air. Tous les spectateurs se bouchent précipitamment les oreilles. Comme arrachées par un irrésistible cyclone, les portes du Panthéon s’abattent avec fracas sur le parvis de pierre. La sonnerie a cessé. Un silence angoissé plane sur la foule. Tous les yeux sont fixés sur les portes béantes.

Soudain, une vague rumeur, qui semble sortir des profondeurs du Panthéon, arrive jusqu'à nous.

— Les voilà ! les voilà ! hurle la foule.

VII

La sortie des Grands Hommes. – Sublime improvisation de Victor Hugo. – Trompettes et socialisme ! – Le boxeur du Panthéon. – Un impromptu de Voltaire.

Un premier lot de grands hommes débouche soudain sur le parvis. Éblouis par le soleil, ils écoutent en clignotant des paupières les anges qui leur expliquent le motif de ce réveil imprévu.

Dans ce premier groupe je reconnais aussitôt, et avec une sincère émotion, Victor Hugo, Émile Zola et Voltaire. Un grand vieillard, maigre, portant perruque blanche et coiffé d'un tricorne, attire également mon attention. Mais je n'arrive pas à l'identifier.

— C'est Jean-Jacques Rousseau, je le reconnais, me souffle Jules Anfleur. J'ai vu autrefois son portrait dans un dictionnaire.

— Vous avez raison, monsieur, approuve aimablement un des spectateurs placé derrière nous et vêtu d'un costume de marquis Louis XV, c'est bien notre grand Jean-Jacques ! J'ai eu l'honneur de lui être présenté en 1776, deux ans avant sa mort. C'est bien lui, n'en doutez pas, messieurs.

Écartant poliment les anges sur son passage, Victor Hugo s'avance sur le parvis, s'arrête au bord de l'escalier de pierre et d'un geste théâtral salue la foule.

Des acclamations enthousiastes montent vers l'immortel poète.

— Quel est le nom de ce grand homme ? me demande notre voisin, le marquis Louis XV.

— Victor Hugo, un illustre poète.

— Victor Rugault ?

— Non, Hugo.

— Voulez-vous être assez aimable pour m'épeler son nom, afin que je le note sur mes tablettes ?

J'épelle le nom de l'auteur d'*Hernani* tandis que le contemporain de Jean-Jacques Rousseau l'inscrit sur son carnet.

Pendant ce temps, immobile sur le parvis du Panthéon, Victor Hugo avait pris une pose méditative. Les yeux fermés, sa main droite soutenant son front génial, le poète semblait se recueillir.

Et soudain, en proie au feu sacré de l'inspiration, ne pouvant plus maîtriser le flot tumultueux des alexandrins qui bouillonnent dans son cerveau, Victor Hugo lance d'une voix sonore les strophes suivantes :

Panthéon ! Panthéon ! De ta crypte funèbre,
Nous sortons chancelants et presque froids encor !
Anges ! soldats du ciel ! pour tuer les ténèbres,
Sonnez dans l'olifant l'hallali de la Mort !

Embouchez ! Embouchez ! vos trompettes de gloire !
Réveillez Empereurs, Papes, Guerriers, calfats !
Et pour fêter ce jour ajoutez dans l'Histoire,

Au soleil d'Austerlitz, celui de Josaphat !

Josaphat ! Josaphat ! morne et divine plaine,
Où montent assemblés les peuples et les rois !
Josaphat ! verras-tu toute la Race Humaine
Perdre le Paradis pour la seconde fois !

Un tonnerre d'applaudissements récompense le poète de son improvisation romantique.

Victor Hugo s'incline modestement sur les bravos populaires.

— Bis ! Bis ! hurlent mille voix.

Le poète, stimulé par l'ovation délirante ne se fait pas prier, et dans un mouvement d'un lyrisme échevelé, les bras tendus vers le ciel, il clame d'une voix de stentor :

Éternel, sois clément ! Même si Lucifer
Implore ton pardon, délivre-le des flammes,
Ou crains qu'il ne te crie, du seuil de son Enfer :
J'ai le corps d'un démon, mais vous en avez l'âme !

Les bravos crépitent de nouveau. Mais déjà un ange s'est élancé et admoneste sévèrement Victor Hugo :

— Dites donc, vous n'êtes pas fou de tenir ainsi des propos séditieux !… À vous voir, avec votre tête de « bonhomme Noël », je vous aurais pris pour un type plus sérieux ! Allez ! Circulez !

— Excusez-moi, bafouille Victor Hugo confus, évidemment j'ai peut-être un peu exagéré… mais vous savez, un poète… quand l'inspiration le pousse…

— C'est bon, c'est bon ! Circulez ! répète l'ange.

Victor Hugo s'éloigne et va se mêler au groupe des Ressuscités du Panthéon.

D'autres grands hommes viennent d'apparaître sur le parvis.

Parmi eux, je reconnais Carnot, Berthelot et Jaurès.

Le populaire tribun socialiste, les sourcils contractés, fixe d'un œil furieux les trompettes étincelantes des anges.

Et soudain sa fureur éclate. De sa voix de tonnerre toulousain, il projette ces phrases massives, face aux anges interloqués :

« Camarades anges,

« Mes yeux s'ouvrent à peine au « Grand Soir », pardon !… au « Grand Jour » de la « Révolution Universelle », non, je veux dire de la « Résurrection Universelle » que j'aperçois déjà, oh ! triple horreur ! au lieu du tableau reposant, pacifique et humanitaire du Prolétariat conscient et organisé, jouissant enfin de l'Émancipation gagnée au cours des siècles révolus, que j'aperçois, dis-je, dès mon Réveil, ces sinistres trompettes, symbole exécré du militarisme, ces trompettes évocatrices maudites des casernes périmées où le Capital et la Bourgeoisie empoisonnaient la jeunesse prolétarienne, pour défendre une Société pourrie, agenouillée dans le purin des vices, prosternée dans les cloaques infects de la prévarication, de la luxure et des pots-de-vin, pour adorer

l'immonde veau d'or éternel dévorateur des consciences et des peuples ! Arrière ! trompettes belliqueuses, arrière ! fantômes sonores et archaïques des époques féodales ! Arrière ! spectres cuivrés des sonneries guerrières, sirènes sanglantes des armées, macabres aboyeuses de la mort matriculée de la classe ouvrière ! Arrière ! Ah ! camarades anges, que ne m'avez-vous plutôt réveillé aux doux sons de la musette champêtre, de l'accordéon populaire, ou de l'ocarina, ces modestes instruments, symboles de paix, de joie, d'amour et de fraternité ! Camarades, le peuple souverain, les classes laborieuses ne veulent plus…

Mais le tribun s'est arrêté net. Les anges lui imposent silence.

De nouveaux grands hommes sortent encore du Panthéon.

Nous reconnaissons d'autres illustrations de notre Époque.

MM. Raymond Poincaré, Clemenceau et le Maréchal Joffre.

Derrière eux surgit un étrange groupe de grands hommes.

Ni Jules Anfleur ni moi ne reconnaissons leurs visages.

— Ce sont sûrement des grands hommes d'après notre époque, me déclare Jules Anfleur. Mais quelles binettes ! et quelle allure ! regarde-moi ça, mon vieux !…

Le fait est que ces nouveaux grands hommes ne paient pas de mine !

Les uns ont des faces de brutes, aux nez aplatis, aux mâchoires massives, aux cous de taureaux, surmontant des torses athlétiques. D'autres, au contraire, sont maigres et longs avec des faces chevalines. D'autres encore, petits ou de taille moyenne, mais tous exagérément trapus.

— Ils ont plutôt des g… de boxeurs que d'académiciens ! observe en riant Jules Anfleur.

— Ce sont justement des boxeurs, des joueurs de rugby et des coureurs à pied… fait une voix à côté de nous.

Le spectateur qui vient de parler complète son renseignement.

— C'est en 1975 que pour la première fois un champion de boxe fut inhumé au Panthéon. Je m'en souviens très bien. Je vivais à cette époque. C'est le plus grand, à droite, celui à qui il manque une oreille et dont l'œil gauche est crevé, qui eut l'honneur d'être enseveli le premier à côté des Hugo, des Voltaire et des J.-J. Rousseau. Il s'appelle Prosper Bougnard. Après avoir été successivement champion « poids lourds » de France et d'Europe, il devint en 1968 champion du monde, après sa brillante victoire sur Mac Mick, le célèbre boxeur américain. Ah ! si vous aviez assisté à son retour d'Amérique, monsieur ! Paris illumina et pavoisa ses rues et ses maisons pendant une semaine ! On s'embrassait dans la rue, comme le jour de l'armistice ! Dans les journaux on ne parlait que de cet événement historique. La photographie de Prosper Bougnard s'étalait grandeur nature dans les vitrines des grands quotidiens. Bougnard devint du jour au lendemain « Notre Prosper », notre « Prosper National », le « génial Prosper », le « sublime Prosper ». L'Académie française organisa une séance solennelle en son honneur, et les quarante académiciens le couvrirent de fleurs pendant six

heures d'horloge. Quelques mois plus tard, sollicité par les immortels, il entrait lui-même à l'Académie. Reçu par M. Maurice Dekobra, secrétaire perpétuel de l'Académie, Prosper Bougnard, en guise de discours, prononça les paroles suivantes : « Messieurs, je suis bougrement fier d'être reçu par des messieurs qui causent et qui écrivent aussi bien que vous, paraît-il. Parce que je dois vous dire que pour ce qui est de la lecture, j'ai jamais eu le temps de m'occuper de toutes ces bêtises à cause de mon entraînement et des affaires sérieuses qui ne me laissent pas une minute, si ce n'est pour jeter un coup d'œil sur les journaux sportifs quand on parle de moi. À part ça, je peux vous assurer qu'à partir d'aujourd'hui, si quelqu'un se fout de l'Académie, ou si quelque journaliste se permet de critiquer vos bouquins, il fera connaissance avec le « gauche » foudroyant de Prosper Bougnard. Pour ce qui est du dictionnaire, je pourrai aussi vous donner quelques tuyaux pour tous les trucs de la boxe, car, soit dit sans vous vexer, camarades, vous n'avez pas des touches à être très marioles sur ce sujet ! Enfin, bref, je vous remercie encore de m'avoir élu académicien, et s'il y a un coup de torchon à donner, vous pouvez compter sur moi, c'est juré, parole de Prosper ! »

« Puis ayant craché par terre pour bien marquer l'importance de son serment, Prosper Bougnard se rassit au milieu des acclamations du « Tout-Paris » qui s'entassait à sa réception.

« Oui, messieurs, voilà à peu près le discours que prononça Bougnard sous la Coupole.

— Le titre d'académicien ne devait pourtant pas être utile à un boxeur ! observe Jules Anfleur en riant.

— Détrompez-vous, monsieur, reprend notre interlocuteur. Le manager de Prosper Bougnard était un « as » de la publicité, et chaque fois que le boxeur s'exhibait pour un match sensationnel, en pouvait lire sur les affiches en lettres énormes :

PROSPER BOUGNARD
de l'Académie Française
et Champion du Monde des poids lourds
combattra en vingt rounds, etc.

— Et lorsqu'il mourut, on porta ses restes au Panthéon ? Ah ! ça, c'est le bouquet ! s'exclama Jules Anfleur.

— Que voulez-vous, monsieur, l'époque était tout au sport !… Les arts, la littérature, c'était démodé. Ou ne lisait plus que les journaux sportifs. Les théâtres étaient déserts et seuls les matches de boxe, de rugby où les épreuves athlétiques attiraient les foules. La mort de Prosper Bougnard fut un deuil national. Tous les magasins de France fermèrent pendant deux jours et les drapeaux furent mis en berne. Et le transport de son corps au Panthéon ! Ah ! messieurs. Il paraît que l'enterrement de Victor Hugo ne fut rien à côté. On s'écrasait sur le passage du cortège. C'était le président de la République de l'époque qui conduisait le deuil ! Toute la population sanglotait désespérément. Des femmes et même des sergents de ville s'évanouirent d'émotion en voyant passer le corbillard de l'idole nation nationale !… Ah ! messieurs ! on est fier d'avoir vécu de semblables journées !…

— Ah ! il a été gentil le progrès de l'Humanité après notre décès, mon vieux Gilbert ! soupire Jules Anfleur. Tu vas me dire que le sport est une bonne chose. À ça je te ré-

pondrai : possible, mais franchement je préfère n'avoir pas vécu à cette époque où le muscle devint le seul Dieu de la foule ! Et si tu m'objectes…

— Mais je ne t'objecte rien, mon vieux Jules, je suis de ton avis. Mais à quoi sert de récriminer ? Il faut croire que toutes les époques qui se succédèrent depuis notre décès jusqu'à la fin du Monde ne furent guère plus brillantes au point de vue intellectuel que l'époque de Prosper Bougnard, si j'en juge par les têtes des grands hommes que nous apercevons ! Tiens, je parie que ce petit trapu, à droite du « grand Prosper », devait être un joueur de « rugby ».

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, m'explique un autre de mes voisins, qui a entendu ma réflexion. Ce petit trapu avec un béret basque, c'est « Bébert l'Enragé » comme on le surnommait. Ce fut le plus illustre joueur de « rugby » de son temps. Ah ! le bougre ! le nombre d'adversaires qu'il a pu tuer dans ses matches est invraisemblable !

— Comment ?… il tuait ses adversaires… je ne comprends pas… fais-je ahuri.

— Ah ! oui, c'est vrai, monsieur ; vous n'êtes pas au courant, reprend notre voisin. Il faut vous dire qu'en 1985 les matches de « rugby » étaient de véritables combats. Les joueurs de chaque camp étaient armés de revolvers ; de couteaux et de « casse-têtes ». La lutte pour la possession du ballon était absolument libre. Après les grandes parties de championnat, le sol était jonché de cadavres, de blessés ou d'agonisants. C'était magnifique ! Le sport du rugby était à son apogée !… La foule, d'une éducation sportive parfaite, ne manifestait jamais d'émotion, lorsque les joueurs tombaient éventrés ou revolvérisés sur le terrain. Mais par exemple, lorsqu'un joueur maladroit visait mal et, au lieu de

tuer son adversaire, perçait le ballon de sa balle de browning, oh ! monsieur, il fallait entendre ce chahut ! On avait du mal à retenir la foule furieuse qui voulait envahir le terrain et lyncher le maladroit qui avait dégonflé le ballon en le perforant. Le public simpliste pensait, lorsque cet accident arrivait, que le joueur avait fait exprès – voyant la partie compromise – de rater son adversaire pour trouer le ballon. Aussi les joueurs de rugby faisaient-ils en général bien attention de ne pas tirer sur le ballon.

— De plus en plus délicieux !… grogne Jules Anfleur. Et c'est pour de pareils exploits de brutes déchaînées que « Bébert l'Enragé » fut mis au Panthéon ?

— Oui, monsieur. C'était notre plus illustre champion, ce n'était que justice. Il mourut d'ailleurs au champ d'honneur, le corps percé de quinze coups de couteau, au moment où il allait marquer un essai ! Belle mort pour un champion, messieurs !

— Et celui-là, cette grande perche à face chevaline. Je parierais que c'est un champion de course à pied ! On l'a fichu au Panthéon aussi, celui-là. Tiens, ça me dégoûte, mon vieux Gilbert ! Je prends un cliché et on fiche le camp !

— Oui, partons, Jules, cette cérémonie nous a retardés. Nous n'arriverons jamais à temps au cimetière Montparnasse pour le Réveil !

— Au cimetière Montparnasse ? s'exclame notre voisin de l'époque-rugby, mais, monsieur, il n'y a plus personne à l'heure qu'il est. J'étais justement inhumé dans ce cimetière, et voilà deux heures au moins que le Réveil a été sonné et que tout le monde est sorti.

Je reste atterré par le renseignement de notre voisin. Comment retrouver ma Niquette, dans ce grand Paris envahi par des générations et des générations de Ressuscités ?

— Allons, ne le désole donc pas ! me dit affectueusement mon fidèle ami. On la retrouvera ta Niquette ! Deux reporters débrouillards comme nous, ce serait bien le diable si nous n'arrivions pas à la dénicher, même au milieu de ce fantastique caravansérail qu'est devenu notre vieux Paris depuis la Résurrection !

Sur le parvis du Panthéon, les anges viennent de distribuer des billets de logement aux grands hommes « réveillés ».

La foule commence à se disperser.

Je voudrais bien interviewer Voltaire, avant de partir. Je serais curieux de savoir ce que le grand ironiste pense de la situation.

Les anges ouvrent les grilles, pour livrer passage aux illustres Ressuscités, qui vont quitter définitivement le majestueux et gigantesque caveau de famille des Grands-Hommes. Nous nous approchons. Voltaire descend justement l'escalier, au bras de Victor Hugo.

Prosper Bougnard, le « champion-de-boxe-académicien », descend également les degrés avec le groupe des sportifs panthéonisés.

Je m'élance vers Prosper Bougnard et je lui demande s'il craint le « Jugement Dernier ».

— Mon p'tit, me répond-il, j'ai rien à craindre. Le Père Bon Dieu doit pratiquer la boxe, car j'ai entendu dire que « sa droite était terrible ». Moi c'est « mon gauche » qui est

foudroyant. Alors entre types du « noble-art », on s'entendra y a pas d'erreur !

En passant à côté de Voltaire, Bougnard lui tape familièrement sur l'épaule et s'écrie en riant d'un gros rire vulgaire :

— Et toi, mon p'tit vieux, de quoi que t'étais champion autrefois ? Maigre comme tu l'es, tu devais sûrement être dans la catégorie « poids plume ».

Voltaire qui n'a pas compris, et pour cause, lui répond aimablement.

— Ma plume eut en effet un certain poids à son époque, et je fus le champion de la liberté de pensée et de l'indépendance du peuple.

J'aborde à mon tour l'immortel philosophe.

— Illustre et sublime Maître, daignerez-vous faire l'honneur à un humble journaliste de lui donner vos impressions sur le formidable événement d'aujourd'hui ?

Le patriarche de Ferney me regarde malicieusement. Sur ses lèvres minces je vois se dessiner le rictus légendaire.

— Permettez-moi, mon cher enfant, de vous répondre par un petit « impromptu ».

Et d'une voix aigrelette, Voltaire improvise :

Un nez fin et busqué ornait jadis ma tête,
Mais, naissant de nouveau pour le Grand Jugement
Au son des cuivres en tempête
Ne suis-je pas présentement :
Né en trompettes !

Jules Anfleur et moi éclatons de rire. Victor Hugo s'esclaffe, et secouant chaleureusement les mains de Voltaire il s'écrie :

— Bravo, inimitable génie ! Bravo, mon cher confrère ! Moi aussi, j'ai toujours aimé le calembour ! Il est vrai qu'un jeu de mots sortant de nos lèvres géniales devient immédiatement une œuvre sublime !

Flatté, l'auteur de *Candide* ricane silencieusement.

— Et vous, Maître immortel de la Poésie Française, que pensez-vous de cette Résurrection Universelle ? dis-je en m'adressant à Victor Hugo.

— Je pense, jeune homme, que la Grande Époque Romantique va renaître de ses cendres, plus brillante que jamais ! Nous vivons et nous allons vivre en plein Romantisme ! Tout est contraste et antithèse dans cette époque qui commence ! Les hommes de toutes les générations réunis côte à côte, le chevalier moyenâgeux parlant au mousquetaire de Louis XIV, Hernani flirtant avec la Dame aux Camélias ! Doña Sol amoureuse du beau Brummell ! Triboulet bouffon d'un Président de la République ! La Esmeralda danseuse-étoile à l'Opéra ! Marion de Lorme favorite de Gambetta ! Tout est possible ! Tout est naturel ! La divine fantaisie devient réalité. L'impossible devient banal ! Le rêve est notre vie courante ! L'incohérence devient bon sens ! L'abracadabrant égale la logique pure ! C'est le triomphe du Romantisme ! Dieu lui-même est le plus grand Romantique après moi !

Et Victor Hugo ayant repris le bras de Voltaire franchit les grilles du Panthéon, suivi de près par les autres grands-hommes de tous les siècles.

VIII

Le mystérieux Petit-Grand-Homme. – Commencement de la fin du monde. – La véritable dernière guerre. – Vie et mort glorieuse de Virgile Mouche.

Sur le parvis les sept anges aux sept trompettes s'apprêtent à s'envoler, lorsque de la porte centrale surgit en courant un petit homme effaré.

— Tiens ! un retardataire ! fait Jules Anfleur.

Les anges, pressés de partir, donnent rapidement un billet de logement au nouveau venu.

— Il n'y a plus personne là-dedans ? lui demandent-ils par acquit de conscience.

— Non, messieurs les anges… j'étais le dernier… il n'y a plus personne.

Les sept anges prennent leur vol.

Nous nous approchons de l'étrange petit-grand-homme.

Je lui demande pourquoi il est sorti le dernier.

— C'est que je craignais un peu de me montrer devant les autres grands-hommes… Je dois vous dire que je suis inhumé ici par fraude… alors vous comprenez…

— Comment, inhumé par fraude ? s'exclame Jules Anfleur.

— Je vais vous expliquer, messieurs, reprend le petit-grand-homme. Il faut que vous sachiez d'abord que j'ai vécu pendant les soixante-cinq dernières années qui précédèrent « la fin-du-monde ».

— Vous avez assisté à la fin du monde ?

— Oui. Mais commençons par le commencement. J'exerçais à Paris l'ingrate et terrible profession d'homme de lettres. D'autant plus ingrate et terrible qu'à cette époque les sports ayant complètement abêti l'Humanité, personne ou presque personne ne lisait plus. De plus, malgré l'incontestable génie que je sentais bouillonner en mon cerveau, aucun des rares journaux et des rares éditeurs de cette triste époque ne voulait insérer mes articles ou imprimer mes romans. Les quelques théâtres qui existaient encore avaient également refusé mes manuscrits, car on ne jouait que des pièces sportives, prétexte à exhibition de boxeurs, coureurs et autres champions, où des pièces politiques, dans lesquelles de véritables députés et ministres jouaient les rôles principaux. Les music-halls étaient également réservés aux exhibitions sensationnelles. Les directeurs engageaient à des prix fabuleux les personnages les plus en vedette par le scandale, le vol, et même le crime. J'ai vu défiler sur ces scènes, dans des sketches spécialement écrits pour eux, des banquiers banqueroutiers célèbres, des voleurs fameux, après leur sortie de prison, des femmes et des hommes qui avaient tué par jalousie et que les jurés avaient acquittés. J'ai même assisté à un numéro de prestidigitation par un ancien président du Conseil et à un ballet excentrique dansé par quatre membres de l'Académie des Sciences morales et politiques ! Bref, c'était l'époque du cabotinisme exaspéré. Un probe et noble artiste tel que moi ne pouvait trouver à placer les sublimes produits de son esprit. Mais passons… À cer-

tains signes, mes contemporains sentaient que la Fin du Monde approchait. Des tremblements de terre d'une violence surnaturelle avaient anéanti déjà des pays entiers avec leurs habitants : c'est ainsi que disparurent dans des cataclysmes effroyables la Chine, le Japon, la Turquie, l'Afrique, l'Algérie, les Indes, les Deux-Amériques, la Russie ; j'en passe et des meilleurs.

« Dans les pays d'Europe qui existaient encore, les populations raréfiées déjà par la suppression totale de la natalité – car depuis longtemps déjà les femmes ne voulaient plus avoir d'enfants – des épidémies d'une violence sans pareille vinrent éclaircir dans des proportions catastrophiques les rangs clairsemés des humains qui avaient échappé aux terribles fléaux.

« L'Autriche, la Roumanie, la Serbie, le Monténégro et l'Espagne eurent leurs populations exterminées en quelques mois par la peste, le choléra et la grippe espagnole. En Italie, le Vésuve, par une série d'éruptions formidables suivies de tremblements de terre, détruisit une partie de la population. La malaria se chargea du reste. En Sicile, l'Etna anéantit en quelques heures le pays. L'Angleterre, la Corse furent englouties, à quelques semaines d'intervalle par un raz de marée apocalyptique. Bientôt il ne resta plus de vivant en Europe que la France, l'Allemagne et la principauté de Monaco. Mais les épidémies successives n'avaient pas laissé beaucoup de survivants dans ces trois pays.

« Jugez-en, messieurs : la France, d'après le recensement officiel, en était réduite à une population totale de 129 habitants répartis comme suit : 90 habitants à Paris et 39 en province.

« L'Allemagne était légèrement plus peuplée. Le recensement national donnait le chiffre de 267 habitants répartis comme suit : 258 militaires et 9 civils.

« La population de la principauté de Monaco était de beaucoup supérieure à celle de l'Allemagne et de la France, car elle comptait près de 600 habitants.

« Cette écrasante supériorité numérique ne tarda pas à devenir un véritable danger pour la paix européenne.

« Le gouvernement de Monaco ne cessait d'abreuver la France et l'Allemagne d'humiliations et pour le moindre motif menaçait de nous déclarer la guerre.

« Fort heureusement un nouveau raz de marée vint mettre un terme à la véritable terreur qu'inspirait à l'Europe la principauté de Monaco.

« Elle fut engloutie avec toute sa population et la France et l'Allemagne purent enfin respirer en paix.

« Pas pour longtemps, hélas ! car l'Allemagne qui nourrissait des projets de revanche depuis des siècles, voulut profiter de la supériorité de sa population pour nous déclarer la guerre.

« Notre armée, dont les effectifs se composaient de 38 hommes y compris les gradés, partit malgré tout vers la frontière en chantant.

« Pour nous surprendre du côté où on ne l'attendait pas, l'armée allemande viola la neutralité suisse. Mais cela n'avait aucune importance cette fois, car tous les habitants de ce pays avaient été décimés depuis longtemps par une « épidémie de coqueluche », et la Suisse était déserte.

« Pendant que nos ennemis s'avançaient par la Suisse, notre armée, croyant aller au-devant des régiments allemands, s'avançait en Allemagne sans rien rencontrer devant elle pour l'arrêter.

« L'armée allemande, de son côté, avait pénétré en France et marchait vers Paris sans la moindre difficulté. Après quelques semaines de marche victorieuse à travers l'Allemagne, notre armée fit son entrée triomphale dans Berlin.

« Le même jour, l'armée allemande entrait dans Paris. Et le même jour également le drapeau français flotta sur Berlin et le drapeau allemand sur Paris.

« Au bout de six mois d'occupation de Berlin les chefs de l'armée française qui commençaient à s'ennuyer firent savoir aux chefs de l'armée allemande que l'armée française évacuerait l'Allemagne, si l'armée allemande évacuait également la France.

« La proposition fut acceptée avec enthousiasme par les Allemands qui eux aussi avaient grande envie de revoir leur patrie.

« Un accord fut signé. Les deux armées regagnèrent leur pays respectif. Ainsi se termina cette guerre qui fut la dernière, la véritable dernière celle-là, avant la fin du monde.

— Mais tout cela ne nous explique pas votre présence frauduleuse au Panthéon, interrompt Jules Anfleur.

— Nous y arrivons, messieurs, reprend le petit-grand-homme. Sachez donc que, quelques années après cette dernière guerre, la population française n'était plus que de 32 habitants, 24 à Paris et 8 en province. Cette triste époque fut

malgré tout une belle époque pour moi. Ce fut, je peux l'avouer, la période triomphale de ma carrière de littérateur. Moi, qui jusqu'alors n'avait jamais pu me faire connaître, je devins du jour au lendemain célèbre à Paris. Les vingt-trois personnes qui composaient, à part moi, la population parisienne s'embêtaient à crever. J'étais le seul homme de lettres. Je fondai donc un journal que j'imprimai moi-même chaque jour dans l'imprimerie d'un des grands quotidiens abandonnés depuis longtemps pour cause de décès du propriétaire.

« Ma prose s'étalait de la première à la dernière colonne du journal. La signature de Virgile Mouche – car c'est mon nom, messieurs – était imprimée en gros caractères au bas de chaque article et du feuilleton. Je parvins à écouler dans ce journal la production, restée pour compte, de toute mon existence littéraire.

« Mes vingt-trois fidèles lecteurs lisaient mon journal avec admiration, et la fidèle concierge de Paris pleurait à chaudes larmes en suivant les péripéties de mon grand-roman de mystère et d'amour : *L'Orpheline du Volcan* ou *Amour et tremblement de terre* dont le sujet m'avait été inspiré par les cataclysmes de l'époque.

« Enhardi par le succès, je résolus alors d'aborder aussi le théâtre.

« Sur les vingt-trois habitants de Paris, je réussis à recruter deux acteurs professionnels, une vieille actrice et, grâce au concours empressé de trois ou quatre artistes amateurs avides de jouer la comédie, je pus monter une des innombrables pièces qui encombraient mes tiroirs depuis les débuts de ma carrière.

« J'imprimai moi-même les affiches à l'imprimerie de mon journal et je les placardai de mes propres mains sur la façade de la Comédie-Française où allait être représenté mon drame.

— À la Comédie-Française ? interrompt de nouveau Jules Anfleur étonné.

— Évidemment. J'avais choisi, c'était naturel, le premier de nos théâtres. Pourquoi me gêner ? Toutes les salles de spectacle étaient fermées depuis longtemps, vous pensez bien ! Plus de directeurs, plus d'acteurs, plus de propriétaires, puisque nous ne restions plus que vingt-quatre habitants à Paris. Je n'avais que l'embarras du choix maintenant pour monter mes pièces.

« Mon drame obtint un succès considérable, et les seize spectateurs qui composaient la salle de « la générale » firent relever douze fois le rideau après le dernier acte.

« Le lendemain, je fis moi-même, mais sous un pseudonyme, par modestie, un compte rendu enthousiaste de ma pièce dans lequel je me comparais aux plus grands génies de la littérature dramatique de tous les siècles !

« Ah ! oui, ce fut une belle époque pour moi ! Moi qui n'avais jamais pu être représenté dans aucun théâtre, j'avais maintenant toutes les scènes de Paris à ma disposition. Je me fis successivement représenter de la même façon aux Variétés, à l'Odéon, à la Porte-Saint-Martin, au Châtelet, etc. Tous les théâtres y passèrent et toutes les pièces qui avaient été refusées jadis furent jouées ! Un peu simplifiées naturellement, à cause du nombre restreint d'acteurs dont je disposais.

« J'étais le grand triomphateur de l'époque « fin du monde ». Au fond, je peux vous l'avouer maintenant, je bénissais presque tous les cataclysmes qui avaient dévasté la terre, puisqu'ils me permettaient enfin de faire triompher mon génie.

« Mais, hélas ! tout n'a qu'un temps ! Ma gloire devait être éphémère, car le jour approchait où je n'allais plus avoir ni acteurs ni spectateurs.

« La mort avait fait de nouveaux ravages dans nos rangs, et bientôt nous ne restâmes plus que trois personnes vivantes en France. Puis deux, puis moi seul !

« Oui, j'étais le dernier homme vivant dans la capitale. Enfin, je sentis que mon tour était venu, que j'allais mourir moi aussi, moi le dernier Parisien.

« Je n'avais pas trop de regrets, car enfin, j'avais pu réaliser mon rêve : être célèbre, être acclamé ! J'avais eu tout cela et maintenant je pouvais bien m'endormir pour toujours. Mais soudain, une idée me fit bondir hors du lit où j'attendais résigné que la mort vint me prendre. Puisque j'avais possédé gloire littéraire et gloire théâtrale, n'étais-je pas digne d'aller reposer là-bas, au Panthéon, à côté des grands-hommes des siècles passés ?… Oui, j'avais ce droit !… Je me devais à moi-même ce dernier honneur, ce suprême hommage. Je m'habillai péniblement, et réunissant mes dernières forces, je me dirigeai vers le Panthéon. Je pénétrai dans le monument désert, je m'enfonçai dans la crypte, et une fois là, avisant à la lueur d'une lampe de poche une case vide, une case qui attendait son grand-homme, je m'y glissai et c'est là, messieurs, que, le cœur satisfait et l'âme sereine du devoir accompli, Virgile Mouche, votre serviteur, s'endormit pour l'Éternité au milieu des grands hommes du Panthéon ! Voilà !

— Quelle extraordinaire aventure ! s'écrie Jules Anfleur. En tout cas, cher monsieur Virgile Mouche, vous n'avez pas à avoir honte de vous être « inhumé » au Panthéon. Vous en étiez plus digne qu'un tas de grands hommes que nous venons de voir sortir !

Nous prenons congé de l'étrange petit-grand homme.

— Quand, on a eu l'honneur de reposer là-dedans, c'est tout de même dommage d'en sortir !… Je me fais l'effet d'un locataire expulsé !… soupire-t-il en nous quittant.

Et Virgile Mouche s'éloigne mélancolique, en se retournant tous les dix pas pour jeter des regards d'adieu et de regret à la coupole du Panthéon.

IX

Le billet de logement. – Nous traversons d'étranges rues. – L'hôtel des Sept-Trompettes. – Une table d'hôte pas ordinaire. – Rikiki, Napoléon, Henri IV et compagnie. – La colère du Gaulois. – Une cuisine économique.

— Voilà une matinée bien employée ! fait Jules Anfleur après le départ de Virgile Mouche. Jamais je ne me serais douté qu'un jour je photographierais Jean-Jacques Rousseau !

— Ni moi que j'interviewerais Voltaire et Victor Hugo ! Nous avons fait du bon travail pour le premier numéro de *l'Écho de Josaphat* ! Max Fordin sera content. Mais il est temps de nous rendra à l'adresse indiquée sur nos billets de logement. D'après le soleil il doit être près de midi.

— D'après mon estomac, il doit être en effet cette heure-là. J'espère que l'Administration angélique n'a pas oublié le déjeuner ! Où loges-tu, mon vieux Gil ?

Je consulte mon billet de logement, libellé comme suit :

RÉSURRECTION UNIVERSELLE
Section : PARIS – PÈRE-LACHAISE
BILLET DE LOGEMENT
Hôtel des Sept-Trompettes
1, rue de l'Uppercut (Anciennement rue La Bruyère)

VALABLE POUR UN RESSUSCITÉ

N.B. – Mesdames et messieurs les « Ressuscités » sont invités à conserver soigneusement ce billet, et à le présenter à toute réquisition des « Anges Contrôleurs ».

— C'est de la veine ! Nous allons être voisins ! s'exclama Jules Anfleur après avoir lu mon billet de logement. Tiens, regarde le mien.

Il me le tend et je constate que mon ami est hospitalisé à « l'Hôtel du Moulin-Rouge et de l'Apocalypse », 50, rue du Ballon-Ovale, anciennement rue de La Rochefoucauld.

— Pauvre La Bruyère et pauvre La Rochefoucauld ! Eux aussi ont été dégommés par le Sport ! Je me demande la tête qu'ils ont faite en voyant qu'on a débaptisé leurs rues ! Ah ! mon vieux Gil ! Bénissons le ciel d'être morts jeunes et de n'avoir pas été témoins de ces tristes époques.

D'un pas rapide, stimulés par l'appétit, nous nous dirigeons vers Montmartre.

Sur notre passage, nous constatons que presque toutes les vieilles rues de Paris de notre époque ont changé de nom. Nous passons successivement « rue des Biceps », rue du « Knock-out », rue du « Bol-d'Or », boulevard des « Champions », carrefour des « Arbitres », rue du « Football », rue des « Records », avenue des « Entraîneurs », rue du « Match », passage du « Tennis », rue du « Golf », rue du « Cross-Country », rue de « l'Aviron », rue des « Muscles-Moteurs », avenue des « Sportifs », rue « Georges-Carpentier », rue de « l'Éliminatoire », rue « Dempsey », impasse de la « Demi-Finale », rue du « Water-Polo », rue « Prosper-Bougnard », rue des « Qualifiés », rue « Jauréguy », carrefour

des « Gymnastes », carrefour des « Sélectionnés », rue des Soigneurs », passage du « Ring », rue des « Deux-Équipes », impasse du « Tournoi », rue du « Stade », rue du « 400-relais », rue des « Vingt-Rounds », etc. Presque toutes les vieilles statues de notre époque ont été remplacées sur leurs, socles par des marbres ou des bronzes représentant des champions célèbres.

La statue équestre de Louis XIV est remplacée par la statue d'un jockey célèbre en train de sauter une haie, et plus loin, sur l'ancienne place de la Bourse baptisée maintenant place des « Olympiades », la statue du « boxeur-académicien » Prosper Bougnard se dresse entre les cordes d'un ring de bronze massif.

La Bourse n'existe plus, et à sa place nous apercevons un gigantesque monument sur lequel se détache en lettres d'or : « *International-Boxing-Palace*. »

Nous débouchons boulevard Montmartre qui s'appelle maintenant boulevard de Marathon, nous enfilons l'ex-passage Jouffroy qui porte à présent le nom de « passage des Gladiateurs », nous montons la rue Notre-Dame-de-Lorette, rebaptisée rue « Poids-Coq », et nous voici enfin rue de « l'Uppercut » devant l'hôtel des Sept-Trompettes.

C'est un véritable « gratte-ciel » d'une trentaine d'étages. Je quitte Jules Anfleur dont l'hôtel est à cinq minutes de là et je pénètre dans le gigantesque palace.

Une sorte « d'ange-portier » m'arrête au passage, examine mon billet de logement et le tamponne d'un cachet administratif.

Troisième étage, chambre 109. Pressez-vous, le déjeuner est déjà commencé.

Je prends l'ascenseur. Arrivé au troisième, un « ange-garçon d'étage » m'indique ma chambre. C'est une longue pièce transformée en dortoir. Une cinquantaine de lits rangés le long des murs en sont le principal ornement. On dirait une chambrée de régiment.

— Bigre ! je n'ai pas à craindre la solitude ! dis-je à « l'ange-garçon d'étage ».

— Tous les célibataires coucheront dans des dortoirs. Les appartements et les chambres sont réservés pour les familles et les femmes âgées. Vu l'affluence des « Ressuscités », nous avons été obligés de tirer parti du moindre coin.

Pendant que l'ange me donne ces renseignements, je me lave les mains dans un vaste cabinet de toilette attenant au dortoir.

— Vous prendrez le lit n° 22, c'est le seul vacant, reprend mon « guide céleste ». Et maintenant, suivez-moi, je vais vous conduire à la salle à manger. Vous êtes en retard, ces messieurs et dames Ressuscités sont déjà à table depuis un moment.

Je suis « l'ange-garçon d'étage » le long des couloirs. Il ouvre une porte. J'entre, et le spectacle qui s'offre à mes regards est tellement extraordinaire, tellement ahurissant que, malgré mon entraînement depuis mon réveil, je reste quelques secondes immobile, cloué sur place par la stupeur.

L'immense salle à manger est occupée de bout en bout par une longue « table d'hôte » autour de laquelle sont réunis dans un bariolage abracadabrant de costumes et de coiffures les convives les plus effarants que l'imagination puisse concevoir.

J'ai pourtant vu ce matin dans les rues de Paris les mélanges d'époques les plus hétéroclites, les foules les plus follement carnavalesques par leur assemblage imprévu, mais le contraste est encore plus saisissant dans cette salle à manger, autour de cette table d'hôtel.

Ce Gaulois assis près d'une marquise « Pompadour », ce chevalier moyenâgeux à côté de cette femme coiffée à la « garçonne », ce dandy second empire près de cette châtelaine en « hennin », ce bourgeois « Louis-Philippe » voisinant avec une contemporaine de Catherine de Médicis, ce sportif 1923 côte à côte avec un « Incroyable » du Directoire, ce vagabond fourchette à fourchette avec un éblouissant courtisan du Roi-Soleil ! Toute cette « salade russe » de générations, tout cet invraisemblable « cocktail » de siècles m'étourdit, me grise, me fascine et me donne l'illusion de pénétrer dans quelque féerique palais des « Mille et une Nuits ».

— Té, voilà Gilbert ! Par ici, pitchoun ! On t'a gardé une place à côté de nous.

La voix sonore de Marcel Marcellin, qui parvient jusqu'à moi, malgré le brouhaha de la table d'hôte, me délivre de la fascinante contemplation.

J'aperçois mon cousin qui me fait signe d'approcher, et je vais m'asseoir entre ma tante et lui.

Je jette un regard rapide sur les convives. La plupart ont l'air triste, ils paraissent préoccupés. Sans doute l'appréhension du Jugement dernier. C'est assez naturel en somme.

— Tu es en retard, mon cher Gilbert, me dit tante Ursule. Mais je ne m'inquiétais pas trop, car autrefois aussi tu arrivais toujours à manger à des heures impossibles, à cause

de tes reportages. Je t'ai gardé des hors-d'œuvre. Mange, mon petit !…

— Merci, ma tantine. C'est encore le travail qui m'a retenu.

Et je lui conte toutes mes aventures de la matinée avec Jules Anfleur.

— Nous serons très bien ici, mon neveu, j'ai une belle chambre donnant sur le parc de l'hôtel, et Marcel Marcellin et sa femme sont aussi très bien logés.

— Jusqu'à présent, il n'y a rien à dire, approuve mon cousin, tout se passe très correctement, et cette Résurrection n'est pas mal organisée, quoi qu'en dise ton ancien voisin, M. Rikiki !…

— Ah ! oui, à propos, tu sais qu'il est ici avec sa famille. Il n'a pas cessé de faire des réclamations depuis son arrivée. Quel homme cocasse que ce petit bureaucrate, esclave de ses habitudes !

J'aperçois en effet la famille Rikiki attablée presque en face de nous.

La corpulente Mme Rikiki est assise à gauche de son mari, le dominant de toute la tête, sa fille Virginie se tient auprès d'elle, les yeux chastement baissés, et le fils Daniel, assis près de sa sœur, termine la rangée des Rikiki.

Soudain j'ai un haut-le-corps, voyons, je ne me trompe pas… cet homme assis à la droite de Rikiki… cet homme avec cette mèche sur le front et ce profil caractéristique de médaille romaine…

Je me penche vers ma tante et à voix basse :

— Le voisin de M. Rikiki, ma tante… vous avez vu ?…

— L'empereur Napoléon I[er] ?… Oui, mon neveu, je l'ai vu, il est arrivé à l'hôtel en même temps que nous.

— L'Empereur ?… ici… à cette table… à côté de Rikiki… Mais c'est fou, ma tante…

— Je t'avoue que j'ai été surprise comme toi, au premier abord. J'ai même cru, ainsi que beaucoup de « ressuscités » de « l'hôtel des Sept-Trompettes » que les anges avaient commis une erreur dans la distribution des billets de logement. Une délégation conduite par Marcel Marcellin est même allée trouver « l'ange-portier » pour le renseigner, s'il l'ignorait, sur la personnalité du grand Empereur. Mais l'ange a répondu froidement qu'à l'heure actuelle, il n'y avait plus ni Empereur, ni roi, ni riche, ni pauvre, et que Napoléon était un homme comme les autres, un simple pécheur en instance de Jugement.

— « L'ange-portier nous a déclaré aussi, ajoute Marcel Marcellin à mi-voix, que Napoléon a protesté dès sa résurrection aux Invalides et ordonné qu'on le conduise aux Tuileries immédiatement. Sur le refus des anges, il s'était mis dans une colère folle menaçant de faire fusiller tout le monde par ses grenadiers.

« Vous aurez à répondre d'assez de morts sans cela, mon petit, lui répondit calmement un ange. Tâchez de vous tenir tranquille. C'est ce que vous avez de mieux à faire !…

« Ces paroles eurent pour effet de calmer instantanément l'Empereur. Et depuis ce moment, il ne réclame plus, mais paraît extrêmement soucieux… »

Pendant que Marcel Marcellin me donne ces explications, un étrange phénomène se produit dans la salle à manger. Après avoir plané quelques secondes au-dessus de la table, des plats fumants viennent se poser sur la nappe.

— Ce sont les « anges gardiens » qui font le service comme ce matin pour le petit déjeuner au Père-Lachaise, m'explique tante Ursule.

— Ah ! oui, je me rappelle ; comme ils sont invisibles, on ne voit que les objets qu'ils déplacent, et c'est pourquoi les plats, comme les bols de café au lait, ce matin, ont l'air de venir en voltigeant se poser sur la table. C'est curieux comme effet d'optique ! Ça me rappelle certaines gravures de *l'Homme invisible*, le fameux roman de Wells !

— Allons bon ; encore du veau ! grogne M. Rikiki en regardant le contenu du plat déposé devant lui. Du veau à chaque repas, c'est ridicule !

— Mais, mon ami, proteste Mme Rikiki, c'est le premier repas que nous faisons depuis notre résurrection…

— Possible, mais à notre dernier déjeuner, le jour de notre noyade, nous avions mangé du veau, souviens-toi, bobonne.

« Nous n'avons pas fait d'autre repas depuis, n'est-ce pas ? Alors, j'ai bien le droit de dire : « Encore du veau ! »

— Au lieu de protester sans cesse, tu ferais mieux de passer le plat à l'Empereur, souffle à mi-voix Mme Rikiki à son mari.

M. Rikiki saisit précipitamment le plat et le tendant à l'Empereur :

— Sire, puis-je vous offrir un peu de blanquette ?

— Ne m'appelez pas Sire, répond celui-ci d'une voix morne, tout en se servant. Vous savez bien, monsieur, que je ne suis plus rien maintenant, plus rien ! Si j'étais encore quelque chose, serais-je ici, à cette table d'hôte comme un vulgaire commis-voyageur ?

Et d'un geste rageur, l'Empereur pique de sa fourchette un morceau de veau.

— Le fait est, Sire, que c'est une véritable honte, comme je le disais tout à l'heure à Mme Rikiki. Cette Administration angélique fait les choses en dépit du bon sens ! C'est l'anarchie, le communisme ! Triste époque… Ainsi, moi qui vous parle, croyez-vous que c'est ma place, aussi, dans cet hôtel ? Moi qui étais expéditionnaire de première classe autrefois, et qui avais un domicile particulier boulevard des Batignolles ? Non, ce n'est notre place ni à l'un ni à l'autre.

M. Rikiki interrompt sa conversation pour se servir et faire passer le plat à sa famille.

— Quel type ! me dit en riant Marcel Marcellin.

Mais la voix de Rikiki s'élève de nouveau.

— Virginie ! fais-moi passer le pot de moutarde pour l'Empereur !…

Tout en mangeant, l'extraordinaire voisin de Napoléon reprend la conversation avec le vainqueur d'Austerlitz.

— Oui, Sire, cette Administration angélique manque de tact. Si j'avais eu le grand honneur de vous avoir à déjeuner jadis, dans notre petite maison du Vésinet, ce n'est pas du

veau en blanquette que Mme Rikiki aurait mis sur la table, mais du veau Marengo !… N'est-ce pas, bobonne ?

— Naturellement, approuve Mme Rikiki, il faut savoir faire les choses. D'autant plus que « le Marengo » n'est pas plus difficile à faire que la blanquette.

— Daniel ! s'écrie brusquement Rikiki en se penchant du côté de son fils, Daniel ! quelle date la bataille de Marengo ?

Et se retournant vers Napoléon :

— Vous allez voir, Sire, mon fils est assez fort en dates historiques. Allons, réponds, Daniel, ne sois pas intimidé.

L'infortuné Daniel fait de vains efforts de mémoire et reste muet, la bouche ouverte, l'air stupide.

— N'importunez pas cet enfant… cela n'a aucune importance maintenant ! intervient en souriant Napoléon.

— Non, non, Sire, il faut lui faire honte de son ignorance !… Daniel, l'Empereur lui-même va te dire la date de la bataille de Marengo, et tâche de ne plus l'oublier à l'avenir…

Mais Napoléon semble aussi embarrassé que Daniel. Il fronce les sourcils comme pour rappeler ses souvenirs :

— Diable ! diable ! murmure-t-il… je ne me souviens plus très bien… C'est si loin… si loin tout cela… Voyons c'était… c'était le… le…

— … le 14 juin 1800, lui souffle M. Rikiki dans l'oreille.

— Le 14 juin 1800, répète à haute voix l'Empereur. Oui, c'est exact. Merci, monsieur. J'aurais besoin de repasser un peu les dates de mon règne. C'est curieux ce qu'on peut

perdre la mémoire !… C'est tout juste si je me rappelle la plus récente, la date de ma mort : 21 janvier 1793.

— Mais non, Sire, vous faites erreur… ce fut le 5 mai 1821.

— C'est exact. Je-confondais avec la mort de Louis XVI.

À ce moment Rikiki, se penchant sur la table, interpelle de nouveau son fils :

— Daniel ! regarde ce monsieur là-bas au bout de la table et tâche de ne jamais manger aussi salement que lui. C'est un Gaulois, il est excusable de manger avec ses doigts, mais toi qui es un garçon civilisé et bien élevé, n'oublie jamais l'usage de la fourchette !

En effet, au bout de la table, j'aperçois un homme aux cheveux longs, à la moustache tombante, qui dévore avec avidité le morceau de veau qu'il serre entre ses doigts dégoulinants de sauce.

Pendant que parlait Rikiki, les anges invisibles avaient servi de nouveaux plats, contenant d'appétissants poulets rôtis.

La voix de Rikiki a attiré l'attention du Gaulois, dont le regard se fixe soudain avec insistance sur Napoléon.

— Troun de l'air ! me dit Marcellin qui lui aussi examine le Gaulois, on dirait qu'il en veut à l'Empereur… regarde, pitchoun ! il fixe Napoléon avec des yeux flamboyants de fureur… Oh ! attention mon Empereur ! ! !

L'exclamation de Marcellin est provoquée par le geste imprévu du Gaulois qui, saisissant un poulet placé devant lui, le lance de toutes ses forces dans la direction de Napoléon…

L’Empereur, de son œil d’aigle, a aperçu le geste et baisse la tête.

Le poulet-projectile va s’écraser contre le mur derrière l’Empereur.

— Sire ! êtes-vous blessé ? s’inquiète Rikiki.

Mais Napoléon, parodiant lui-même sa phrase célèbre, lui répond, très calme :

— Le poulet qui doit me tuer n’est pas encore pondu !

Furieux d’avoir raté l’Empereur, le Gaulois quitte d’un bond sa place et s’élance en poussant des hurlements sauvages vers le « Corse-aux-cheveux-plats ».

Quelques hommes se lèvent précipitamment et parviennent à maîtriser l’énergumène qui, écumant de rage, tend les poings dans la direction de l’Empereur en hurlant : « Jules César !… Jules César !… traître ! félon. Qu’as-tu fait de Vercingétorix ?… Qu’as-tu fait de notre grand chef ? J’aurai ta peau, je veux te manger le foie ! »

Je comprends aussitôt et tous les spectateurs de la scène comprennent également l’erreur du Gaulois. Oui, nous comprenons ! La ressemblance extraordinaire de Napoléon et de Jules César a fait croire au guerrier gaulois qu’il avait devant lui l’implacable vainqueur d’Alésia, Jules César, « l’imperator » romain qui avait fait attacher à son char de triomphe et emprisonner, malgré son héroïque reddition, le glorieux Vercingétorix, l’immortel général gaulois.

On explique son erreur au Gaulois qui finit par se calmer.

Il s'avance alors vers Napoléon et, en signe d'excuse, lui tend d'un geste noble sa main graisseuse.

L'Empereur serre avec émotion la main du Gaulois.

— Brave défenseur d'Alésia, s'écrie le « Petit Caporal » d'une voix claironnante. Tu étais digne de faire partie de ma vieille garde. En souvenir de ton glorieux chef Vercingétorix, vieux grognard de la Gaule, je te décore !

Et décrochant de son uniforme sa croix de la Légion d'honneur, Napoléon l'accroche sur la poitrine du guerrier gaulois ahuri et lui donne l'accolade.

— Troun de l'air !... Il a encore du cran le bougre !... s'écrie Marcellin enthousiasmé. Il sait parler aux hommes !

— Quel dommage que Jules Anfleur ne soit pas là avec son appareil ! dis-je à ma tante, il aurait pris là une belle photo : Napoléon décorant un soldat gaulois !

Mais les choses se gâtent de nouveau.

Napoléon, par la force de l'habitude, prend l'oreille du Gaulois entre le pouce et l'index et la pince amicalement, comme il pinçait autrefois en signe de contentement l'oreille des vieux grognards. Mais l'héroïque Gaulois n'est pas au courant – et pour cause – des gestes légendaires de l'Empereur, et croyant que ce dernier se moque de lui, il redevient subitement furieux et veut s'élancer de nouveau sur Napoléon.

On le maîtrise avec difficulté. Dans la bagarre, M. Rikiki est projeté sur la table par le robuste Gaulois.

Debout sur la nappe, Rikiki prend tous les convives à témoin de la brutalité, du soldat de Vercingétorix.

— Quelle brute ! s’écrie-t-il, et dire que nous descendons de ces gens-là, nous autres Français ! J’en ai honte !

Puis reprenant sa place à côté de l’Empereur, Rikiki ajoute, en s’adressant à son auguste voisin :

— Ce farouche Gaulois a dû entendre prononcer mon nom par ma femme, c’est pour cela qu’il m’a pris à parti certainement. Il faut vous dire, Sire, que César est mon prénom. Ce sauvage guerrier a dû me confondre, comme il l’a d’abord fait pour vous, avec votre illustre collègue Jules César !

Enfin le calme se rétablit. L’irascible Gaulois a regagné sa place. Le déjeuner se poursuit paisiblement.

Mes yeux font le tour de l’immense table. Je dévisage chaque convive l’un après l’autre. Qui sait ? Je vais peut-être apercevoir ma chère Niquette, son frère ou son père ? Mais non, ma Niquette n’est pas ici ! Où peut-elle être ? Comme je voudrais la revoir, ma chérie, mon seul amour !… Mais si elle est vieille, la reconnaîtrai-je ? Oh ! non, non, ce serait trop horrible de ne plus revoir son visage adoré, son visage dont malgré les siècles, malgré la mort, mon souvenir garde pieusement la vivante image !… Oh ! Monique, ma Niquette… si tu me revenais transformée… Si la mort avait pu tuer en toi l’horrible « garçonne » et me rendre une Niquette idéale, une Niquette vraie jeune fille, chaste et aimante, douce et ignorante de toutes les ignominies de la vie… une vraie jeune fille au cœur pur et frais, à l’âme parfumée comme une matinée de printemps !… Oh ! ce serait trop beau… Ce n’est qu’un doux songe, hélas !… Tant pis !… telle que tu étais ma Niquette, avec ton cœur de « garçonne », avec tous tes défauts de jeune fille « d’après-guerre »… avec tout ce qui en toi me fit souffrir… je veux te revoir quand même, ma bien-aimée, mon seul amour, puisque je t’aime !

Je suis tiré de ma rêverie par une exclamation poussée par M. Rikiki.

Je lève la tête et j'aperçois l'extraordinaire petit homme, le couteau à dessert levé et regardant ahuri la cloche à fromage qui, sans doute enlevée par un ange invisible, semble s'envoler toute seule sous le nez de Rikiki.

— C'est curieux… La cloche à fromage s'envole juste au moment où j'allais reprendre du camembert !

Et se levant brusquement, voilà César Rikiki qui s'élance en courant à la poursuite du « fromage-volant » en criant : « Arrêtez donc, sapristi ! En voilà un service !… Je me plaindrai… On n'a pas idée de faire envoler le fromage juste au moment où l'on se sert ! »

La cloche à fromage disparaît par une porte qui se ferme juste sur le nez de Rikiki.

Toute la salle éclate d'un rire formidable.

M. Rikiki, confus, revient vers sa place en grognant.

Un grand seigneur de l'époque féodale cramoisi de rire arrête Rikiki au passage :

— C'est grand dommage, gentil manant, que poinct n'ayez vécu en nostre bon vieux temps ! Foi de gentilhomme, oncques n'ai vu si esbaudissant bouffon, propre à esgayer et tenir en liesse chastelains et chastelaines aismant facétieux proupos et farces des compagnons de la « Gaie-Science » ! Et présentement mesme, pour m'espargner les noirs pensers, vous plairait-il joyeux compère estre mon bouffon ?

— Bouffon ? répond M. Rikiki avec dignité. Pour qui me prenez-vous, monsieur ? Sachez qu'un expéditionnaire de première classe n'est pas un Triboulet !

Et sur cette fière réponse, M. Rikiki regagne sa place. La crise d'hilarité provoquée par Rikiki a créé dans la salle à manger une atmosphère de bonne humeur générale.

Les convives ont abandonné leur air lugubre. Échauffés par la boisson et la bonne chère, ils parlent maintenant tous à la fois.

Les conversations se croisent à travers la table entre Ressuscités d'époques les plus différentes.

Un dandy Second Empire s'adresse à un « Incroyable » Directoire.

— Savez-vous, mon bon, que « l'Hôtel des Sept-Trompettes » va devenir l'hôtel le plus chic de Paris. Le hasard a assemblé ici les plus grandes notabilités historiques.

— Incoyable ! incoyable ! s'exclame le snob-Directoire.

— Rien qu'à cette table, nous avons l'honneur de posséder l'Empereur Napoléon Ier, Sa Majesté Henri IV, ex-roi de France et de Navarre, Bernard Palissy et Parmentier, l'inventeur de la pomme de terre. Et je ne compte pas, ajoute le dandy, toutes les illustres personnalités qui logent aux autres étages !

Mes yeux scrutent de nouveau les convives, et je reconnais, en effet, le célèbre Béarnais. Avec sa large fraise empesée, Henri IV est exactement pareil à l'image qui ornait mon livre de classe.

Marcel Marcellin me désigne Bernard Palissy et Parmentier assis non loin de moi.

— Je sais que ce sont eux, m'explique-t-il, parce que j'étais déjà ici quand ils sont arrivés à l'hôtel et les types de leur époque m'ont renseigné.

Entre Parmentier et Henri IV, j'aperçois le vagabond de ce matin, le ressuscité retardataire, le pauvre bougre qui ressemble comme un frère au Charlot du cinéma. Il a dû faire honneur au repas et surtout aux boissons, car, d'une voix pâteuse, il est en train de parler à Henri IV.

— Mon pauv'ieux, c'est marrant, mais j'ai comme une idée que je t'ai déjà vu quèque part, avant que je soye mort. J'te r'gardais pendant qu'on bouffait t'a l'heure, et je me disais, y a pas d'erreur, j'connais c'te trombine-là !… Car pour ce qui est d'être physionomisse comme on dit, y en a pas deux comme moi ! Quand j'ai zieuté un type une fois, ça y est, c'est photographié ! Tu serais t'y pas par hasard un nommé « Nib-de-Liquette » qui fréquentait dans le quartier des Halles ?

— Vous n'avez pas pu connaître Sa Majesté, vous faites erreur, mon ami, intervient Parmentier.

— Ta bouche eh patate ! reprend le vagabond hanté par son idée fixe. Puisque j'te dis que j'suis physionomisse. Que ce soye un nommé Majesté, c'est possible, j'ai pas la mémoire des noms, mais pour ce qui est de l'avoir vu, j'l'ai vu, ça j'en réponds !… Ah ! ça y est !… J'y suis… j'savais bien que je n'me gourrais pas… c'est sous un pont que j'l'ai vu… c'était un clochard comme bibi… on a couché sous les ponts ensemble, pas vrai, vieux frère ?

Henri IV, ahuri, regarde le vagabond sans comprendre.

Le bon Parmentier intervient de nouveau :

— N'insistez pas, mon garçon ; le roi Henri IV n'a jamais couché sous les ponts. Il a bien sa statue sur le Pont-Neuf, mais…

— C'est ça ! c'est bien ce que je disais !… s'écrie le « Charlot », c'est sur le Pont-Neuf que j'l'ai connu autrefois. J'savais bien que sa bille ne m'était pas inconnue. C'est sur le pont !… J'passais d'vant tous les soirs pour aller m'coucher. Lui y dormait sur l'pont, et moi d'ssous, v'là tout. Ah ! mon pauvre vieux, ça fait plaisir de se retrouver !… Des fois, je me souviens, quand il tombait de la flotte… J'avais pitié de te voir tout seul sur le pont, au lieu d'être bien à l'abri en dessous comme moi… J'te criais en passant : « Reste donc pas là, mon vieux, descends sous l'arche, tu seras mieux pour roupiller… » Mais tu me répondais jamais, et jamais t'es venu sous le pont avec les clochards pour passer la nuit. T'étais un peu fier, ça faut le reconnaître. Mais ça ne fait rien, on est content de se retrouver, pas vrai, mon vieux Majesté, puisque c'est ton nom à ce qu'il paraît !

— Troun de l'air, me crie Marcellin, crois-tu, mon pitchoun, que nous commençons à revivre une drôle d'existence… Quand je pense que nous sommes là, à table, mélangés avec des Empereurs, des Rois et un tas de types historiques, sans compter les autres, je me fais l'effet d'être au cinéma, pas moinsse !

— Et moi, mon cousin, croyez-le si vous voulez, mais je n'arrête pas de me pincer pour être bien sûr que je suis bien éveillé.

— Comment, Gilbert, me gronde tante Ursule, même maintenant, tu n'arrives pas à croire à la réalité de notre Ré-

surrection ?… Mais que trouves-tu donc d'extraordinaire à tout ce qui se passe, mon petit ? Tout cela était écrit et prédit dans « l'Écriture ». C'est donc tout naturel et je ne comprends pas ta surprise. Regarde, moi, est-ce que je cherche à comprendre, est-ce que je m'étonne de quoi que ce soit ?… Non, je pense que le Bon Dieu est assez grand pour savoir ce qu'il doit faire, et je m'en remets à sa divine bonté, sans réclamer d'explications.

— Vous êtes une sainte, ma chère tantine !

— Non, mon neveu, mais il me semble simplement que si je paraissais étonnée j'aurais l'air de dire au Bon Dieu : « Tiens, tiens, mais ce n'était donc pas une plaisanterie ? C'était donc vrai tout ce que vous ayez prédit dans votre saint Évangile ?… Tiens, tiens, vous êtes donc capable de faire une résurrection générale ? Pas possible ?… Vraiment, foi de tante Ursule, je n'aurais jamais cru ça. » Et le Bon Dieu pourrait me répondre : « Comment, vous êtes surprise, tante Ursule ?… Mais alors pourquoi lisiez-vous mon « Écriture » ? Pourquoi alliez-vous à la messe tous les dimanches ? Était-ce pour passer le temps ? Était-ce par habitude ?… par routine ?… ah çà ! tante Ursule, que dois-je penser de vous ? »

— Bien envoyé, cousine, s'écrie Marcel Marcellin. Au fond, c'est vous qui avez toujours raison ! Mon cher Gilbert, bien que Marseillais, je ne te cache pas que moi aussi, bagasse, j'ai été un peu surpris au premier moment ! Mais té, après, je me suis dit comme ça, mon petit Marcellin, cette Résurrection, c'est comme autrefois à la caserne, il ne faut pas chercher à comprendre ! Pas vrai Philomène ?

— Oh ! toi, lui répond sa femme numéro un, tu ne te fais jamais de bile, je le sais bien, mais moi, une chose m'in-

trigue, Marcellin, je me demande comment les anges ont pu préparer des repas puisqu'il n'y a plus d'animaux !

— C'est bien simple, reprend tante Ursule, j'ai entendu ce matin notre « ange-portier » qui l'expliquait à M. Rikiki. Ils ont ressuscité simplement pour le repas de midi un veau et un poulet.

« Ils ont confié les deux animaux à un « boucher ressuscité » mobilisé par eux pour la circonstance. Le boucher a abattu le veau, tué le poulet et un « cuisinier ressuscité », mobilisé également, les a accommodés, l'un en blanquette, l'autre à la broche. Voilà tout le mystère. Vous voyez que c'est simple.

— Comment, reprend Philomène, ils ont pu nourrir tout Paris avec un veau et un poulet ?

— Évidemment. Comme ce matin au cimetière avec le café au lait, les anges ont opéré la multiplication de la blanquette et du poulet rôti. Il paraît que pour eux, c'est un des miracles les plus faciles à réussir.

— Té, s'exclame Marcellin, j'aurais bien voulu connaître ce miracle et la manière de s'en servir, autrefois, au temps de la « Vie Chère ». Tu vois d'ici, Philomène. On aurait fait une toute petite bouillabaisse, on la multipliait et on avait de quoi inviter les amis et les amis des amis ! Tout le quartier, pas moinsse… Et ça ne serait pas revenu cher, coquin de Diou !

— Comment peux-tu plaisanter en de pareils moments, Marcellin ! s'écrie Philomène, tu ne le crains donc pas le Jugement ?

— Et que si, je le crains, comme tout le monde ! peuchère ! Mais depuis ce matin, j'ai vu un tas de gens qui

avaient l'air de le craindre encore plus que moi ! Alors, té ! ça me console ! Tu n'as pas vu la tête que faisait Charles IX, quand nous l'avons croisé dans la rue en venant ici ?

— Ah ! vous avez croisé Charles IX, mon cousin ?

— Oui. Ah ! il n'avait pas l'air à la noce, je te prie de le croire. Tout d'un coup, comme il passait près de nous, il y a un grand type qui s'est élancé vers lui et qui s'est mis à lui botter le derrière de toutes ses forces en criant : « Ah ! salaud de Charles IX ! Tu m'as fait massacrer la nuit de la Saint-Barthélemy ! Tiens ! dégoûtant personnage ! Attrape, sale individu ! » Un ange a été obligé de les séparer !… C'est pas pour dire, mais de voir un type comme ça, qui a une « petite Saint-Barthélemy » sur la conscience, eh bien ! ça vous donne quand même un peu d'espoir !…

X

Bernard Palissy me fait part de son anxiété. – Un locataire qui ne veut pas prendre de bain. – La voisine de table de Jules Anfleur. – Le premier numéro de L'Écho de Josaphat – Au dortoir. – Histoire de Sans-Un.

Pendant que parlait Marcellin, la salle à manger s'était vidée petit à petit.

Nous nous levons pour sortir à notre tour.

Je laisse Marcel Marcellin, sa femme et ma tante regagner leurs chambres, et je pars retrouver Jules Anfleur.

Dans le couloir, je croise Bernard Palissy.

L'illustre inventeur de la céramique artistique a l'air soucieux.

Je m'avance vers lui :

— Immortel potier émailleur, vous semblez préoccupé ? lui dis-je en le saluant. Serait-ce – excusez mon indiscrétion – l'approche du « Jugement Dernier » qui tourmente votre esprit ?

— Oui, jeune homme, et ce qui rend mon front soucieux, c'est que, vu mon existence exemplaire, – soit dit sans vanité, – j'ai de grandes chances pour être acquitté par le « Tribunal Suprême » et envoyé dans le « Céleste Séjour ».

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, illustre potier ! Vous serez certainement « Élu » à l'unanimité !

— Et c'est justement ce qui me désespère ! Sachez que je suis en train d'inventer une nouvelle céramique encore plus artistique que les précédentes, mais qui demandera encore plus de cuisson dans le four. Si l'on m'envoie au ciel, impossible de poursuivre mes expériences. C'est dans l'Enfer seulement que je pourrais trouver le feu, le combustible nécessaire pour mener à bien la cuisson de mes nouvelles poteries ! Autrefois, j'ai brûlé jusqu'à mon mobilier pour arriver à chauffer mes fours à la température voulue. À présent, je donnerais bien volontiers ma part de Paradis pour pouvoir achever en Enfer – séjour idéal pour mon genre de travail – la réalisation de mon nouveau rêve d'inventeur ! Vous ne connaîtriez pas par hasard un misérable pécheur, un homme surchargé des péchés les plus mortels, un homme digne de l'Enfer, qui voudrait bien permuter avec moi ? Si vous entendez parler d'un homme semblable, veuillez me l'adresser, je vous prie, et vous rendrez un grand service au grand art de la poterie émaillée !…

Sans attendre ma réponse, Bernard Palissy s'éloigne le front de plus en plus soucieux, et je reste quelques secondes immobile, écrasé d'admiration devant ce grand génie qui poursuit même au-delà du tombeau l'éternelle chimère des inventeurs.

Je m'engage dans l'escalier. En passant devant le palier du deuxième étage, j'entends des cris furieux et j'aperçois un homme, petit de taille, au visage jaunâtre et sinistre en grande discussion avec « l'ange-garçon d'étage ».

— Changez-moi d'étage ! ou changez cette personne d'étage ! vocifère l'homme au visage jaunâtre, mais je vous

avertis que je ne resterai pas à cet étage tant que cette personne y habitera !

— Mais enfin pourquoi ? m'expliquerez-vous ? interroge l'ange avec impatience.

— Parce que je veux pouvoir prendre mes bains tranquillement ! Parce que je ne veux pas être dérangé dans la salle de bain ! vous m'entendez ! parce que tant que cette personne habitera cet étage je ne me ficherai pas dans une baignoire ! Voilà pourquoi !

Et l'irascible personnage disparaît dans le corridor en grommelant.

L'ange hausse les épaules et se tournant vers moi :

— Je vais les changer d'étage pour avoir la paix, mais je n'y comprends rien ! Ce Ressuscité est vraiment bizarre ! C'est un nommé Marat, et il ne veut absolument pas habiter au même étage qu'une demoiselle Charlotte Corday. Je ne comprends pas comment la présence de cette jeune fille, qui me paraît très bien élevée, peut le gêner pour prendre son bain ?

Trop pressé pour faire un cours d'histoire au céleste gardien d'étage, je l'abandonne à sa perplexité et je poursuis la descente de l'escalier.

Quelques secondes plus tard, je quitte « l'Hôtel des Sept-Trompettes ». J'enfile la rue de « l'Uppercut » (anciennement rue La Bruyère) et j'arrive rue du « Ballon-Ovale » (anciennement rue de La Rochefoucauld) devant « l'hôtel du Moulin-Rouge et de l'Apocalypse » où habite Jules Anfleur.

Justement mon ami en franchissait le seuil.

— J’allais venir te prendre, mon vieux ! me dit-il.

— Allons faire un tour dans Paris, veux-tu ? Il faut que je me mette en quête de la famille Thibault-Richard. Je ne vis plus ! Il faut absolument que je retrouve Monique !

— Mon pauvre vieux ! fait mon camarade ému, allons, en route ! Ce sera difficile, mais le hasard est si grand ! En route !

Tout en marchant, nous nous contons naturellement nos impressions sur ce premier « déjeuner » à l’hôtel.

— Ah ! mon cher ! J’ai une veine insensée ! Sais-tu à côté de qui j’étais placé à table d’hôte ? Je te le donne en mille ! Tu vas me dire que j’étais sans doute placé à côté d’un grand de ce monde, d’un Louis XIV ou d’un Charlemagne ? À ça je te répondrai que si Charlemagne était une belle poule, je serais en effet très heureux d’être son voisin de table, mais qu’à son illustre voisinage je préfère avoir à côté de moi une jeune et jolie femme.

— Veinard ! tu étais placé à côté d’une jolie fille ?

— Oui. Tu la connais d’ailleurs de nom. Elle a pas mal fait parler d’elle à son époque ! Mme Alphonsine Duplessis, plus connue sous le nom de « la Dame aux Camélias ».

— La Dame aux Camélias ?…

— Oui, mon vieux, Mlle Duplessis que, sous le pseudonyme de Marguerite Gautier, Alexandre. Dumas fils a immortalisée dans sa *Dame aux Camélias* ! Oui, mon cher, c’est ma voisine de table ! Rien que ça de luxe ! Et je peux te l’avouer entre nous, la « Dame aux Camélias » m’a fait du pied sous la table.

— Oh ! Et son Armand Duval qui l'aimait tant et qu'elle adorait ?…

— Ça ne biche plus du tout !… Elle l'a rencontré ce matin en sortant du cimetière Montmartre, m'a-t-elle dit, mais il cherchait à l'éviter, car il était accompagné d'une sèche et anguleuse créature, son épouse probablement. De plus, le séduisant Armand Duval de jadis était transformé en un vieux monsieur bedonnant et chauve que Marguerite Gautier a eu beaucoup de mal à reconnaître. Enfin son cœur est libre et elle m'a fait comprendre par une musique pédestre des plus significatives que je ne lui déplaisais pas trop. Maintenant, je dois l'avouer aussi, tout en me faisant du pied, elle ne perdait pas son temps, et lançait des œillades incendiaires à Louis XV qui se trouvait en face d'elle.

— Ah ! vous avez des rois aussi dans votre hôtel ?

— Oh ! pas beaucoup, trois ou quatre, je crois. On n'y fait guère attention du reste, car à présent nous sommes à peu près tous logés à la même enseigne… c'est le cas de le dire ! Et puis, entre nous, ils ne sont pas rigolos les souverains ! Je ne sais pas s'ils ont la conscience plus lourdement chargée que les autres, mais en tout cas ce sont les plus tristes, les plus lugubres, convives de la table d'hôte ! Figure-toi, mon vieux, que ce légendaire paillard de Louis XV s'est mis à réciter le « bénédicité » à haute voix avant le repas !…

— En ressuscitant, le diable se fait ermite !…

— Et Marguerite de Bourgogne, car nous avons aussi cette charmante personne à notre table, Marguerite, qui faisait précipiter ses amants du haut de la Tour de Nesle, marmottait des prières, elle aussi, entre chaque plat !… Par contre, mon vieux, il y avait un roi qui n'arrêtait pas de ba-

varder ! Je ne sais pas si c'était pour s'étourdir, mais on n'entendait que lui ! Quel salivard ! Il parlait plus à lui tout seul que six concierges, douze coiffeurs et quinze députés réunis !

— Bigre ! et quel était ce souverain hyperloquace ?

— Pépin le Bref !

***

Je n'ai pas encore retrouvé Monique. Nous voici au sixième jour depuis « la Résurrection » et toutes nos recherches sont restées vaines. Le premier numéro de *L'Écho de Josaphat* a paru avant-hier. Mon reportage sur la Résurrection de la région parisienne, illustré par les photos de Jules Anfleur, a obtenu un énorme succès. Quel numéro ! Max Fordin a bien fait les choses ! Il est vrai qu'il avait tous les éléments possibles à sa disposition. En première colonne un article de tête signé Émile Zola et intitulé : *J'Excuse !*

Dans cet article, l'illustre romancier écrivait généreusement que toute la race humaine devait se déclarer solidaire du péché originel d'Adam et Ève, nos premiers parents. Il implorait les hommes d'excuser, de pardonner cette première faute de nos deux ancêtres, d'oublier qu'Adam et Ève étaient responsables de tous les malheurs de l'Humanité et de ne pas livrer en holocauste, pour excuser nos propres péchés, notre pauvre premier papa et notre infortunée première maman !... Défendons nos premiers parents, concluait courageusement l'écrivain, et soyons condamnés ou pardonnés avec eux.

Au milieu de la première page s'étalait un long poème de Victor Hugo intitulé : *Les Trompettes du Jugement Dernier !* et se terminant par ces vers :

Corps par le ver rongés, et que le rat tâta,
Levez-vous à l'appel du tataratata !

En première page également, un court et incisif article de Voltaire ayant pour titre : *Le Carnet de Candide*. Un impressionnant dessin de Gustave Doré représentant « Le Réveil des Catacombes » et un grave article signé Bossuet intitulé : *La Faillite de l'Oraison-Funèbre*. Dans les autres pages voisinaient également les signatures les plus illustres de la littérature française : Montaigne, Boileau, La Fontaine, Lamartine, Chateaubriand, Baudelaire, Racine, Sainte-Beuve, Pierre Benoit, Balzac, Alfred de Musset, Prosper Mérimée, Alexandre Dumas père et fils, j'en passe et des plus notoires ! Le roman-feuilleton était signé Ponson du Terrail et avait comme titre : *La Rererésurrection de Rocambole*.

La chronique financière était rédigée par le célèbre financier historique ancien ministre, Jacques Necker, la chronique culinaire par Brillat-Savarin et Vatel en collaboration. La chronique des tribunaux par Louis IX dit saint Louis. La rubrique sportive par Georges Carpentier, la rubrique de mode par André de Fouquières et Lauzun.

La chronique financière de Necker avait été très remarquée. Dans son article, l'illustre financier faisait un pressant appel à l'Administration angélique pour que soit créée le plus tôt possible une monnaie qui, répartie en égales proportions entre les Ressuscités, permettrait à la capitale de reprendre une existence normale jusqu'au départ pour Josaphat.

« Puisque l'inévitable lenteur de la procédure de la Cour Suprême de Josaphat va nous obliger à rester plusieurs mois, et qui sait peut-être plusieurs années à Paris, concluait l'émi-

nent financier, il est de toute urgence que le commerce et l'industrie reprennent dans la capitale. Mais pour arriver à ce résultat une chose est nécessaire, indispensable, la création d'une monnaie d'échange. L'Administration angélique qui procède chaque jour avec tant de facilité à la multiplication des cafés au lait, des biftecks et des aliments de toutes sortes, ne saurait être embarrassée pour procéder à une multiplication de billets de banque. Après la distribution des billets de logement aux Ressuscités, une autre distribution s'impose dans le plus bref délai : une distribution de billets de banque à la population parisienne. Seule cette distribution de monnaie pourra redonner à notre grande cité tout son éclat, toute son activité et toute son extraordinaire vitalité d'avant Résurrection ! »

J'ai appris par Max Fordin que l'Administration angélique, très impressionnée par l'article de Necker, était en train d'étudier la question. Il est très possible, paraît-il, qu'une distribution de monnaie soit décidée d'ici peu.

À cette perspective, les Ressuscités commerçants sont dans la joie, car ils vont pouvoir rouvrir boutiques et magasins.

Tout le monde ici est impatient de voir Paris reprendre sa physionomie d'autrefois.

Mais moi, que m'importent la distribution de monnaie et la reprise des affaires !… Sans Monique tout m'est indifférent ! Depuis ma résurrection, je vis des jours mornes et sans joie dans notre « Hôtel des Sept-Trompettes ».

Et pourtant l'existence que nous menons dans cet hôtel n'est pas banale.

La famille Rikiki fait toujours la joie de notre table d’hôte.

Hier soir samedi, M. Rikiki s’est fâché parce qu’il n’y avait pas de pot-au-feu pour dîner.

— Tous les samedis soir, j’étais habitué à manger le pot-au-feu en famille, s’est-il écrié, au milieu de l’hilarité générale, je ne vois pas pourquoi, sous prétexte que nous sommes ressuscités, on a la prétention de vouloir changer mes habitudes !

Puis il s’est tourné vers Henri IV et lui a crié à travers la table :

— Sire, je suis un homme méthodique, dans votre genre : vous vouliez que vos sujets aient tous les dimanches la poule au pot, moi tous les samedis je veux mon pot-au-feu ! Il faut savoir régler ses repas comme son travail. Sans règle et sans méthode, on aboutit fatalement à l’anarchie et au bolchevisme ! Retiens bien cela, Daniel !

Marcel Marcellin est furieux contre la famille Rikiki. Il paraît que Rikiki a réussi à se procurer un piano pour sa fille, et comme la chambre de Marcellin et de sa femme est à côté de l’appartement de Rikiki, mon infortuné cousin a ses soirées gâchées par les gammes de Mlle Virginie.

Avant-hier, Marcel Marcellin, qui venait de se coucher, a frappé violemment contre la cloison pour réclamer le silence. Mais à travers le mur, la voix de M. Rikiki s’est fait entendre :

— Monsieur, la loi m’autorise à jouer du piano jusqu’à dix heures tous les soirs. Il est à peine neuf heures et demie ! Continue tes gammes, Virginie !

Dans notre dortoir, les soirées ne manquent pas non plus de pittoresque et si l'obsédante idée fixe de Monique ne hantait sans répit mon cerveau, je pourrais mieux en goûter toute la saveur.

Ma première nuit dans notre dortoir aux cinquante lits fut assez comique.

Vu le nombre des locataires de « l'Hôtel des Sept-Trompettes », les anges ont entassé dans le dortoir tous les lits qui leur tombaient sous les ailes.

Il y a des lits de tous les styles et de toutes les époques.

Le premier soir, le guerrier gaulois ne voulut pas se coucher dans le sien, parce que c'était un lit à baldaquin.

Il désignait le baldaquin en manifestant la plus vive frayeur.

On lui expliqua que c'était un « ciel de lit ».

— De quoi avez-vous peur, brave Gaulois ? lui ai-je demandé.

— Je n'ai peur de rien ! me répondit-il fièrement. Je n'ai peur que d'une chose, c'est que le ciel de lit me tombe sur la tête !

Je lui offris mon lit, qui était moderne, et le Gaulois se coucha rassuré.

Le vagabond à costume de Charlot était voisin de lit de Napoléon.

De sa couche avant de s'endormir je l'entendais qui essayait d'entamer conversation avec l'Empereur.

— Je m'suis laissé dire qu'à ton époque t'avais une chouette situation. T'étais empereur à ce qu'il paraît ? C'est un truc dans le genre de président de la République ou quelque chose dans ce goût-là, quoi ! T'as eu d'la veine de tomber sur un métier aussi bath ! Moi, j'ai été moins verni que toi, j'ai bricolé un peu dans tous les genres pour commencer : ramasseur de mégots, ouvreur de portières, crieur de journaux, homme-sandwich. Dame, tout le monde y peut pas être empereur, pas vrai ?…

— Silence !… on ne peut pas dormir !… interrompit la voix de Parmentier.

— Rêve à tes frites et laisse-moi causer avec mon copain !

Puis reprenant son monologue, car l'Empereur, qui tournait le dos, ne l'écoutait même pas, le pauvre bougre continua :

— J'étais pas trop malheureux quand même, je m'débrouillais quoi ! Lorsqu'un jour – faut-y être bête hein, mon pauvre vieux ? v'là que je tombe amoureux. Oui, moi qu'étais pas bien beau, et qu'avais pas un rond, je tombe amoureux d'une petite ouvrière belle comme un amour, et tout ce qu'il y a de sérieuse avec ça ! Je m'dis : mon vieux Sans-Un – faut te dire que Sans-Un c'est le nom qu'on m'donnait histoire de ne pas me confondre avec Rothschild ; – j'm'dis donc, mon vieux Sans-Un, avant de te déclarer, faut trouver moyen de te faire une situation et de gagner ta vie proprement. Là-dessus je me mets à travailler dur pour apprendre un métier sérieux, qui puisse me faire valoir à ses yeux, et un beau jour je m'établis raccommodeur de faïence et de porcelaine. Les affaires ne marchaient pas trop mal. J'avais trouvé un truc épatant pour avoir du travail. J'en-

voyais des lettres à tous les ménages d'une rue. J'écrivais sur la lettre adressée à la femme : « Madame, votre époux vous trompe. Signé : Un qui vous veut du bien », et au mari j'écrivais : « Monsieur, votre épouse vous fait cocu. Signé : Une personne bien renseignée. » Toutes ces lettres, ça faisait du vilain dans les ménages, tu parles ! Y avait des scènes de jalousie à tous les étages ! Les maris et les femmes se lançaient toute la vaisselle à la figure. Alors, j'avais plus qu'à passer dans la rue en criant : « On raccommode la faïence et la porcelaine ! » et j'avais des réparations en veux-tu en voilà ! Voyant que le métier rendait bien, je m'décidai un beau jour à parler à la mignonne. Mais quelle catastrophe mon Empereur !… La petite ne me répondit même pas, et j'appris dans le quartier qu'elle était déjà fiancée avec un type tout ce qu'il y a de chic, un vrai rupin…

— Silence ! Assez !… hurlèrent plusieurs voix irritées dans le dortoir.

— C'est bon ! C'est bon ! vous fâchez pas, j'en ai plus pour longtemps… faut bien que j'lui finisse mon histoire à Poléon, pas vrai ?

Et Sans-Un poursuivit :

— Pauvre petite ! Ça lui a pas porté bonheur d'être fiancée à un type de la haute ! Le salaud avait dû lui bourrer le crâne avec des promesses, et quand il a eu ce qu'il voulait, il l'a plaquée là, et bonsoir, ni vu ni connu, j't'embrouille ! Mais la petite, elle, était bien chipée pour ce dégoûtant – ça il faut le reconnaître, j'sais pas pourquoi, mais les femmes sont toujours chipées pour des types comme ça – enfin, quoi, rapport à son chagrin, un jour, elle a avalé une drogue de pharmacien et on l'a trouvée morte !… La pauvre gosse !… Elle n'avait pas de famille, elle était toute seule avec son pauvre

amour, alors, quand elle a vu que son amour aussi fichait le camp, elle a préféré mourir, ça se comprend…

« Moi, depuis ce jour, j'ai plus eu de goût à mon travail. Ça vous retourne un homme des trucs comme ça, tu te rends compte, mon vieux ? Je me suis mis à boire pour chasser le cafard… et puis je suis retombé dans la purée… mais je bricolais toujours assez par-ci par-là pour me payer un verre… Mais vois-tu, mon pauvre vieux, j'avais beau boire et boire de plus en plus… j'arrivais pas à l'oublier. Un jour, j'ai voulu aller lui faire une petite visite au cimetière… J'y avais pas été depuis longtemps… depuis des mois… et quand je suis arrivé devant sa pauvre tombe, ça m'a fichu un coup dans la poitrine. Elle n'avait pas une fleur, pas le plus petit bouquet… rien, tu m'entends, mon vieux, rien que la terre et une croix de bois avec son nom. Alors que veux-tu, j'ai pas pu y tenir, j'ai vu des caveaux de riches, ou y avait des bouquets à ne savoir où les fourrer. J'ai pris un bouquet par-ci, un autre par là, ça pouvait pas les gêner les morts rupins à qui je les enlevais, puisqu'ils en avaient des tas en rabiot sur leur pierre – et j'ai porté toutes ces fleurs sur la tombe de la petite. Ça me faisait plaisir, je pensais, elle doit être heureuse, elle qui aimait tant les fleurs, la pauvre gosse ! Mais juste comme j'étais en train de lui en porter encore d'autres, v'là un gardien du cimetière qui s'amène en douce. Il me met la main sur l'épaule pour m'empoigner. J'y fiche un ramponneau dans le bide et je m'cavale en vitesse. Mais, y me course à travers le cimetière, en gueulant : « Au voleur ! »… Moi je m'affole, je cours plus vite encore, mais je le sentais sur mes talons. Enfin j'arrive à la porte du cimetière, je bouscule le concierge qui voulait me barrer la route, je me précipite dans la rue et je vais me flanquer juste sous les roues d'une auto qui, passait à toute vitesse. Ah ! mon pauvre vieux ! quelle secousse !… J'ai vu comme un grand éclair

bleu devant les yeux, et puis c'est tout… plus rien… adieu Sans-Un ! et je me suis réveillé ce matin seulement… avec une trompette devant le nez !… Tu parles d'un roupillon, hein ? vieux frère ?… Quoi tu dors ?… alors, bonsoir, mon Empereur et la Compagnie !

Le vagabond ayant cessé de parler, tout le dortoir ne tarda pas à sombrer dans le sommeil le plus profond, et je m'endormis bientôt à mon tour, entre les ronflements d'un Gaulois et d'un « Muscadin » de 93.

XI

La messe à Notre-Dame… – Les derniers seront les premiers. – M. Rikiki n'est pas content. – Les amours de Jules Anfleur et de la Dame aux Camélias. – Où est Monique ? – Le dimanche de la famille Rikiki. – Le « Civil Inconnu ».

Aujourd'hui, dimanche, une messe solennelle a été célébrée à Notre-Dame.

J'y ai assisté avec ma tante, Marcel Marcellin et sa femme.

Plusieurs anciens « cardinaux-archevêques » de Paris s'étaient disputé l'honneur de dire cette première messe.

Mais l'Administration angélique les a tous mis d'accord en faisant célébrer le saint office par un vieux et modeste curé de campagne, « l'abbé Constantin ».

Les « cardinaux-archevêques » ont, paraît-il, protesté avec colère contre un pareil choix. Mais il leur fut répondu par l'Administration angélique qu'à partir de la Résurrection, ainsi que l'a annoncé Notre-Seigneur Jésus-Christ, les premiers seront les derniers, les derniers seront les premiers et les superbes seront abaissées ! Le pauvre abbé Constantin paraissait tout ému en célébrant la messe.

Lui qui toute sa vie n'avait officié que dans sa vieille église de campagne, dire la messe à Notre-Dame ! Et devant quelle assistance ! Des fidèles et des mécréants aussi, de tous

les siècles, avaient envahi la nef, et la foule débordant par les portes que l'on avait dû laisser ouvertes, s'étalait jusque sur la place en rangs serrés et suivait pieusement la messe de l'extérieur de la cathédrale.

Les empereurs, les rois, les princes, les grands de ce monde avaient voulu prendre place aux premiers rangs des « prie-Dieu », comme ils le faisaient autrefois.

Mais encore une fois l'Administration angélique était intervenue énergiquement et avait réservé toutes les premières places aux pauvres gens de toutes les époques. Dans les premières rangées de chaises, j'aperçois, au milieu d'une foule de déguenillés de tous les âges, notre compagnon d'hôtel, le sympathique Sans-Un.

L'illustre auteur de la *Marche funèbre*, le génial Chopin, est à l'orgue et joue sa première œuvre posthume : *La Marche de la Résurrection*. Un chœur composé des plus fameux chanteurs et chanteuses de l'Opéra depuis sa création entonne à pleine voix les chants sacrés.

Un divin solo chanté par la Malibran semble entrouvrir les portes du ciel aux fidèles assemblés dans la cathédrale.

Un premier prédicateur monte en chaire. C'est Pierre l'Ermite. Emporté par la force de l'habitude, il commence à prêcher « la Croisade » contre les infidèles, comme il l'avait fait en l'an 1115. Mais il se rend bientôt compte de sa distraction et improvise un des plus sublimes sermons de sa carrière.

Après ce fougueux prédicateur, Bossuet, Fénelon et le révérend Père Lacordaire montent en chaire successivement et tiennent l'auditoire haletant sous les flots de leur éloquence sacrée.

À côté de moi, tante Ursule, aussi calme qu'autrefois dans sa vieille église des Batignolles, suit attentivement la messe sur son antique missel aux coins racornis.

Marcel Marcellin est enthousiasmé.

— Pour une messe, ça c'est une messe, mon pitchoun, me chuchote-t-il. Crois-tu qu'il touche bien de l'orgue ce Chopin… Et Bossuet ! Quel organe, mon bon ! J'ai cru qu'il allait faire péter les vitraux !

Pendant les sermons, j'ai regardé autour de nous pour voir si je n'apercevais pas Monique. Mais il y a trop de monde ! Si elle est ici, comment la découvrir dans cette foule compacte ?

À la sortie de la messe, nous rencontrons la famille Rikiki. César Rikiki est furieux :

— Ces anges manquent de tact ! nous dit-il. En arrivant à Notre-Dame, j'ai demandé à un « ange placeur » de me mettre dans les premiers rangs avec ma famille : « Vous étiez dernier dans la vie ? » m'a demandé l'ange : – Ah ! non ! permettez, lui ai-je répondu, j'étais expéditionnaire de première classe ! – Alors, vous n'avez pas droit aux premiers rangs. Toutefois, je vous autorise vous personnellement, à aller vous placer à la huitième rangée, avec les simples d'esprit. »

— C'est bien fait ! Si tu n'étais pas toujours à réclamer, il ne t'arriverait pas tant d'histoires !… fait Mme Rikiki.

Nous nous acheminons, en compagnie de la famille Rikiki, vers l'« Hôtel des Sept-Trompettes ».

— Voyons ! je vous le demande, grogne Rikiki, est-ce que dans une Résurrection bien organisée les métros, les autobus et les tramways ne devraient pas fonctionner ?

— Ça va venir, monsieur Rikiki, ne soyons pas trop pressés, lui répond Marcel Marcellin. Que diantre ! il y a à peine une semaine que nous sommes ressuscités et vous voudriez que tout fonctionne déjà comme « avant-mort » ! Je me suis laissé dire que d'ici peu l'Administration angélique va faire une distribution générale de monnaie. Alors, té ! tout va reprendre comme autrefois ! Moi-même, j'ai idée de rouvrir mon salon de coiffure et j'espère, monsieur Rikiki, que vous me ferez l'honneur de votre clientèle ?…

— Certainement, répond Rikiki. Je serais même heureux que ce soit le plus vite possible, car j'ai l'habitude de me faire raser deux fois par semaine et couper les cheveux tous les mois et demi. De plus Daniel commence à avoir les cheveux un peu longs, et j'estime qu'un garçon de son âge doit avoir les cheveux passés à la tondeuse pour être convenable, car…

Mais M. Rikiki s'interrompt pour crier :

— Daniel ! as-tu fini de marcher sur la chaussée ? Ne t'ai-je pas répété mille fois que la chaussée était faite pour les véhicules et le trottoir pour les piétons !

— Mais, petit père, puisqu'il n'y a ni autos, ni voitures !…

— C'est juste, approuve Mme Rikiki, puisqu'on n'a pas ressuscité les autos et…

— Ça ne fait rien, riposte Rikiki d'un ton sévère, c'est comme ça que l'on prend de mauvaises habitudes ! Dans quelques jours, lorsque la vie va reprendre normalement et

que les autos circuleront dans les rues, Daniel, habitué à marcher librement sur la chaussée, risquerait de se faire écraser. Monte sur le trottoir, Daniel ! et plus vite que ça !

À l'hôtel, le déjeuner est relativement gai.

Tous les « Ressuscités » de la table d'hôte, qui, les premiers jours, étaient plutôt moroses à la pensée du Jugement Dernier imminent, se dérident petit à petit, car maintenant tout le monde, a l'impression que les départs pour Josaphat ne s'effectueront que dans un avenir assez éloigné.

Napoléon lui-même si lugubre jusqu'à présent daigne plaisanter avec Henri IV.

— Je t'ai aperçu à Notre-Dame ce matin, mon cher Henri, lui dit-il en riant. Pourquoi n'étais-tu pas au temple ?… À présent tu n'as plus de raison politique pour renier ta première religion, vieux parpaillot !

Et finement, le Béarnais lui répond :

— Paradis vaut bien une messe !

Dans l'après-midi, Jules Anfleur vient me voir.

— Eh bien ! et tes amours avec la « Dame aux Camélias » ?

— Ça ne marche pas aussi vite que je croyais, me répond-il, l'idée du « Jugement » lui traçasse encore un peu trop la cervelle ! J'ai eu beau lui expliquer que notre vie de maintenant c'était comme un rabiot d'existence terrestre, que tout ce qu'on pouvait faire jusqu'à Josaphat ça ne comptait pas, que notre casier judiciaire céleste s'arrêtait à notre décès. Il n'y a rien eu à faire. Elle veut bien flirter, mais ça ne va pas plus loin. Tu vas me dire que je n'ai qu'à faire la cour

à une autre ? À ça je te répondrai qu'elles le font toutes à la vertu pour l'instant, et Marguerite de Bourgogne encore plus que les autres ! Tu me diras maintenant que tout ça se tassera et que si on reste quelques mois à Paname avant Josaphat, il y aura peut-être encore moyen de s'amuser ? À ça je te réponds que je suis complètement de ton avis et que Cupidon n'a pas encore dit son dernier mot ! Et si tu m'objectes que ce n'est pas une époque pour penser à l'amour, je ne suis pas embarrassé pour te répondre : et toi, mon vieux Gilbert, ne penses-tu pas toujours à Monique ?

— Hélas ! et plus que jamais !

— Ne désespère pas, ami, cette semaine *l'Écho de Josaphat* doit commencer la publication de la liste officielle des « Ressuscités parisiens » avec le nom de l'hôtel où chacun habite…

— Je sais, et c'est mon seul espoir pour retrouver Monique. Qui sait, elle me cherche peut-être elle aussi de son côté ?

— Écoute-moi, Gil, je ne veux pas te faire de peine, mais il me semble que si elle avait voulu, te retrouver, cela lui était plus facile qu'à toi.

— Comment cela ?

— Dame ! elle doit bien lire comme tout le monde *l'Écho de Josaphat*, le seul journal publié en ce moment. Alors, en venant au journal, elle aurait pu savoir ton adresse, c'est clair.

Par son implacable logique, la réflexion de Jules Anfleur me serre douloureusement le cœur.

Monique est vieille sûrement ! Monique n'est plus la Niquette de dix-huit ans que j'ai connue, que j'ai aimée, que j'aime encore !… Oui sûrement, il n'y a pas de doute, elle est morte vieille… très vieille… c'est pour ça qu'elle n'ose pas me rechercher…

Des éclats de voix dans le couloir de l'hôtel m'arrachent à mes douloureuses pensées.

C'est la famille Rikiki qui part en promenade.

J'entends la voix de la corpulente Mme Rikiki :

— C'est ridicule, César, au lieu de rester à l'hôtel et de nous reposer, tu nous obliges à aller faire un tour sur les Boulevards !…

— Mais c'est dimanche, bobonne, répond la voix de M. Rikiki. Tous les dimanches nous allions faire une promenade sur les grands boulevards avec Daniel et Virginie. Je ne vois pas pourquoi nous changerions nos habitudes !

— Oui, mais à cette époque, reprend la voix de Mme Rikiki, tu n'avais que le dimanche pour te promener avec nous, toute la semaine tu étais enfermé dans ton bureau du ministère…

— Et je n'ai pas été enfermé dans notre caveau de famille ? nous n'avons pas été tous enfermés ?… Est-ce que nous sommes sortis pendant ce temps tous les dimanches pour prendre l'air ?… C'est très malsain, madame Rikiki, de rester aussi longtemps enfermés sans respirer !… Aussi maintenant nous allons rattraper le temps perdu. C'est dimanche, plus de protestations, allons faire notre promenade dominicale ! Descendons !… Daniel, je te défends de glisser sur la rampe !

Par la fenêtre, nous regardons en riant partir l'inénarrable famille Rikiki.

Je ne voudrais pas sortir, mais Jules Anfleur réussit à m'entraîner :

— Ça te changera les idées, et puis qui sait, nous risquons peut-être de rencontrer les Thibault-Richard !

Cette dernière phrase me décide à l'accompagner.

Les Boulevards, chaussées et trottoirs, sont noirs de monde.

Et quand je dis noirs, c'est plutôt multicolores que je devrais écrire, car ce gigantesque assemblage des ressuscités de tous les siècles de l'Histoire de France forme, sous l'éclatant, soleil de juillet (d'après les renseignements fournis par les anges il paraît que nous sommes en juillet) le vivant panorama aux mille couleurs du costume à travers les âges. Nous remontons lentement les Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de Triomphe.

Nous ne reconnaissons plus la célèbre avenue de notre époque. Plus un arbre aux Champs-Élysées. Des gratte-ciel s'étendent en droite ligne, de la place de la Concorde, qui s'appelle maintenant place du Pacte-Kellog, jusqu'à la place de l'Étoile.

Nous nous asseyons sur un banc, non loin de l'Arc de Triomphe.

— À propos, et le « Soldat Inconnu » ? me demande Jules Anfleur, il doit être ressuscité lui aussi ? On doit savoir qui c'était maintenant ?

— Je me suis déjà informé auprès de notre « ange-portier ». Il m'a été répondu que le « Soldat Inconnu » n'avait pas besoin d'être ressuscité, car il n'était plus là depuis longtemps. Comme tous les héros et les martyrs, comme sainte Geneviève et Jeanne d'Arc, le « Poilu Inconnu » avait été directement transporté au ciel dès sa mort glorieuse, sans avoir à attendre comme les autres hommes le jour de la Résurrection Universelle.

Un vieux monsieur assis à côté de nous se mêle à notre conversation.

— Vous ignorez sans doute, messieurs, car je vois à vos costumes démodés que vous n'avez pas vécu jusqu'à mon époque, que le « Soldat Inconnu » de la guerre de 1914 n'a pas été le seul inhumé sous l'Arc de Triomphe.

— Il y a donc, eu une seconde dernière guerre, et un deuxième « Soldat Inconnu » ? interroge Jules Anfleur.

— Oui, messieurs, il y eut une seconde grande guerre, mais ce ne fut pas un soldat qui fut déposé sous l'Arc de Triomphe. Ce fut un civil.

— Un civil ?

— Oui, messieurs : le Civil inconnu.

— Le Civil inconnu ? Vous plaisantez ? s'exclame Jules Anfleur.

— La plaisanterie serait déplacée, reprend sévèrement le vieux monsieur. Apprenez donc que cette nouvelle grande guerre fut uniquement une guerre chimique. On l'appela la « guerre des gaz » et votre guerre de 1914 comparée à celle-là ne peut être considérée que comme une simple escarmouche. Toutes les stratégies prévues par les états-majors

furent bouleversées une fois encore. Toutes les opérations offensives, tous les engins nouveaux créés par le génie de l'homme pour sa propre destruction furent uniquement dirigés contre les civils. Les deux armées ennemies ne se combattaient pas et concentraient tous leurs efforts vers l'extermination des populations civiles.

« Les opérations chimiques de cette guerre imprévue étaient dirigées par de vieux savants à lunettes qui portaient les étoiles de général brodées sur leurs redingotes.

« L'armée, sauf l'aviation, étant devenue inutile, presque tous les soldats furent mobilisés dans le civil et employés à la fabrication des « gaz asphyxiants » et autres poisons de guerre. Certains civils peu courageux, pour échapper aux dangers de la guerre, se firent immédiatement soldats et s'engagèrent pour la durée des hostilités dans les quelques régiments qui existaient encore.

« Pendant cette guerre paradoxale, tout homme portant un uniforme de soldat était impitoyablement traité « d'embusqué » ! Et une fois la paix signée, lorsqu'on voulait parler d'un homme qui n'avait pas fait son devoir durant les hostilités, on disait avec mépris : « Ah ! oui, un tel ? Il n'a même pas été civil pendant la guerre ! »

« Bref, messieurs, après l'horrible hécatombe qui dura douze ans et se termina en « partie nulle », les pertes étant à peu près égales de chaque côté, le gouvernement décida de choisir au hasard un des innombrables héros civils qui avaient péri au champ d'honneur, c'est-à-dire asphyxiés comme des rats dans leurs maisons, et d'inhumer ses restes sous l'Arc de Triomphe. On déposa le « Civil Inconnu » à côté du « Soldat Inconnu ». Et depuis ce jour, les deux grands

témoins muets des glorieuses époques de l'Humanité reposèrent fraternellement côte à côte.

Jules Anfleur et moi regardons le vieux monsieur avec des yeux ahuris.

— Oui, jeunes gens, termine-t-il enfin, vous avez vécu à une époque où la guerre, avec ses tranchées, ses canons et ses mitrailleuses, avait encore un certain panache et ne durait que trois ou quatre ans. Je vous envie d'avoir vu le jour à une époque aussi chevaleresque. Moi qui vous parle, pendant l'horrible guerre des gaz, je portais les galons de capitaine à ma jaquette, et je mourus avec toute ma compagnie de civils, asphyxié par une torpille puante, dans les galeries du métro Réaumur-Sébastopol ! Voilà, messieurs !

Fortement impressionnés, nous prenons congé du « capitaine civil » et, pensifs, nous regagnons, Jules Anfleur, son hôtel du Moulin-Rouge et de l'Apocalypse, moi, l'hôtel des Sept-Trompettes.

XII

Un ange qui aime les histoires marseillaises. – Ménages d'inventeurs. – Les habitudes de M. Rikiki. – La romance dans le parc. – Dans un rayon de lune j'aperçois… – Monique !… Ma Niquette ! !… – La lumière s'est éteinte…

À table, Marcel Marcellin me confie qu'il est au mieux avec notre « ange-portier ».

— Comme je ne sortais pas, cet après-midi, je suis descendu faire un brin de causette avec lui, dans sa loge. Tu comprends, pitchoun, il faut toujours se mettre bien avec son concierge, on ne sait pas ce qui peut arriver. C'est un ange tout ce qu'il y a de gentil, et pas fier, tu sais, un vrai collègue ! Il s'appelle Séraphin, et il commande à tous les autres anges de l'hôtel à ce qu'il m'a dit. J'étais d'abord un peu intimidé, c'est naturel. Ce n'est pas que je sois embarrassé pour causer, tu le sais, dans mon métier de coiffeur, ce serait malheureux ! Mais parler à un client pendant qu'on lui fait la barbe et parler à un ange, ça fait deux ! N'empêche que je m'en suis pas mal tiré ! Je te lui ai glissé en douce une petite histoire marseillaise et quand j'ai vu qu'il rigolait, je te lui en ai placé une autre et puis encore une autre, et troun de l'air ! il était si congestionné de rire, le pôvre, qu'il a été obligé de s'éventer un peu avec ses ailes !

— Elles étaient convenables au moins tes histoires ? s'inquiète l'épouse de mon cousin.

— Pour qui me prends-tu, Philomène ? Je sais vivre je pense ! D'ailleurs, mon ami Séraphin les a trouvées si drôles qu'il m'a dit comme ça : « Il faudra que je les raconte à Gabriel, ça l'amusera ! » Ce Gabriel, c'est un de ses collègues qu'il m'a dit. Il a même ajouté : « Cher monsieur Marcellin, je regrette de ne pas avoir votre accent de Marseille, vos histoires seront beaucoup moins drôles racontées par moi. »

— Peste ! mon cousin, vous me paraissez, en effet, être en excellents termes avec notre « ange-portier », fait tante Ursule en souriant.

— C'est comme je vous le dis, cousine. Vous savez que je n'aime pas les exagérations ! Séraphin a une grande sympathie pour moi. Quand je l'ai vu de si bonne humeur, sans avoir l'air de rien, je lui ai dit que nos repas étaient excellents, mais que ça manquait un peu de « bouillabaisse » et « d'ailloli ». Il m'a promis d'y penser cette semaine. Un vrai collègue, que je vous dis !

Sans-Un, le pittoresque vagabond, qui s'est pris d'amitié pour moi, est assis à côté de nous.

Tout en mangeant, il me raconte qu'il a retrouvé par hasard, dans l'après-midi, la jeune ouvrière qu'il avait aimée et qui s'était suicidée pour l'amour d'un autre.

— Elle est toujours aussi triste, la pauvre gosse ! Pour moi, elle doit penser encore au sale individu qui l'a plaquée autrefois ! Pour essayer de la faire rigoler, je lui ai raconté comment j'avais été me fiche sous une auto, comme une gourde, le jour où je volais des fleurs au cimetière pour les mettre sur sa tombe. Vous savez bien l'histoire que j'ai racontée au dortoir l'autre nuit ? Eh bien ! ça ne l'a pas fait rigoler du tout, au contraire ! Elle m'a regardé avec des yeux,

des yeux tout drôles qui avaient l'air d'avoir envie de pleurer. « C'est chic ce que vous avez fait là… c'est chic !… je n'étais pas digne… je suis une malheureuse… Merci… » qu'elle m'a dit d'une voix qui me chavirait tout dans la poitrine. Ah ! quand on entend une phrase comme ça, on regrette pas de s'être fait écraser pour une femme ! pas vrai ?… Et puis elle m'a serré doucement la main en m'appelant : « Mon pauvre ami ! »… On doit se revoir. Ce que je peux être heureux, mon p'tit ! Tout à l'heure en rentrant, j'étais si content que j'ai embrassé Napoléon !… Ça n'a pas eu l'air de lui faire plaisir, il m'a traité de poivrot ! mais ça fait rien ! Je suis bien heureux tout de même !

La joie exubérante de Sans-Un me serre un peu le cœur. Je songe avec amertume que je n'ai pas eu la chance, moi, de retrouver celle que j'aime.

Après le dîner, je descends dans le parc de l'hôtel avec Marcel Marcellin.

Dans les allées, autour de la vaste pelouse, quelques personnes se promènent sous les grands arbres plusieurs fois séculaires. Tout en causant, nous parcourons les allées et croisons sur notre passage plusieurs célébrités de notre hôtel.

Devant nous, marchant à petits pas, nous reconnaissons Parmentier et Bernard Palissy.

L'immortel inventeur de la pomme de terre s'arrête soudain au milieu, de l'allée et, montrant la grande pelouse verte à son compagnon :

— Que de terrain perdu, mon cher Palissy ! À la place de toutes ces herbes inutiles, pourquoi ne pas planter des

pommes de terre ! On récolterait de quoi nourrir tout l'hôtel ! Il faudra que j'en parle à notre « ange-portier ».

— C'est comme ces arbres, mon cher Parmentier, répond l'illustre « potier-émailleur », à quoi servent-ils, je vous le demande. En les abattant on aurait au moins du bois pour chauffer les fours à « poteries ». Ah ! si j'avais eu un pareil parc à ma disposition jadis, je n'aurais pas été obligé de brûler tous mes meubles pour alimenter mes fours. Et je me serais évité par la même occasion bien des scènes de ménage !

— Des scènes de ménage ?... interroge Parmentier, surpris.

— Dame oui, explique le génial émailleur, si vous croyez que mon épouse me voyait transformer notre ameublement en bois de chauffage sans protester, c'est que vous ne connaissez pas les femmes ! Je me rappelle encore, le jour où j'ai scié en rondins notre buffet de salle à manger, elle m'a traité de tout et m'a même menacé de partir chez sa mère ! Voilà des détails que l'Histoire ne mentionne pas, mais c'est pourtant là, mon cher Parmentier, le véritable martyre des inventeurs ! Et quand j'ai mis notre table au four, et que nous fûmes obligés de poser la nappe à même le plancher pour prendre nos repas, croyez-vous que je n'ai rien entendu ce jour-là hein ? le croyez-vous ?

— Je le crois d'autant plus, répond Parmentier, que j'ai subi moi-même un semblable supplice. Avant que le roi Louis XVI ne mît à ma disposition la plaine des Sablons pour semer mes pommes de terre, je n'avais pas le plus petit jardin pour faire mes expériences. Nous habitions, Mme Parmentier et moi, un modeste appartement bourgeois, ce qui n'était pas l'idéal, vous l'avouerez, pour expérimenter la culture des pommes de terre. Profitant de l'absence de Mme Parmentier,

qui était allée passer quelques jours chez sa mère, je fis monter dans notre appartement quinze tombereaux de terre grasse que je répartis dans toutes les pièces. Dès que le plancher de mon logement fut recouvert de ce bon terreau, je commençai à semer mes pommes de terre et j'attendis, le cœur battant d'angoisse, le résultat de mon expérience. Mais lorsque Mme Parmentier revint de son voyage, je vous laisse à penser, mon cher Palissy, l'horrible scène qui éclata dans notre foyer si paisible jusqu'alors. En voyant son appartement transformé en champ de culture, en apercevant son lit, ses meubles, son armoire à glace, à moitié ensevelis dans la terre, Mme Parmentier faillit devenir folle et repartit chez sa mère le soir même. Elle ne revint chez nous qu'après le triomphe de ma découverte et déclara à tout le monde qu'elle n'avait jamais douté de ma réussite !…

Les deux illustres inventeurs s'éloignent en continuant leur conversation.

Quelques instants plus tard, nous croisons M. Rikiki. L'inénarrable maniaque tient une laisse à la main et siffle de temps en temps comme s'il appelait un chien.

Intrigués, car aucun animal n'a encore été ressuscité, nous abordons M. Rikiki et nous lui faisons part de notre surprise.

— J'avais l'habitude avant ma mort, nous explique-t-il, de descendre tous les soirs après dîner faire pisser Adolphe. C'était le nom de notre chien. Ça me faisait en même temps une petite promenade digestive, lors, depuis notre Résurrection, je descends machinalement tous les soirs dans le parc après dîner. Que voulez-vous, quand on a ses habitudes… Mais d'ailleurs, Adolphe nous sera rendu bientôt. L'ange-portier me l'a affirmé.

— On va donc ressusciter les animaux domestiques ?

— Non pas tous. Simplement ceux que leurs anciens maîtres seraient désireux de retrouver. Il y aura sans doute une petite résurrection cette semaine au cimetière des chiens de la porte d'Asnières. Adolphe était mort quelques jours avant notre accident, et nous l'avions fait enterrer au cimetière des chiens…

— Té ! s'écrie Marcellin, c'est la tante Ursule qui va être contente, la pôvre. Elle qui a justement « Patron », son chat bien-aimé, enterré dans ce cimetière.

— Patron ? fait Rikiki, quel drôle de nom pour un chat !…

— Au contraire, lui répond Marcellin, ce nom lui allait bougrement bien à ce coquin d'animal ! Vous savez bien que les chats ne sont pas comme les chiens, ils n'en font qu'à leur tête ces animaux, et c'est nous qui sommes leurs esclaves. Voilà pourquoi tante Ursule avait appelé son chat « Patron ».

— Je préfère les chiens, répond Rikiki, au moins, ces animaux savent reconnaître l'autorité du roi de la création !

Et après nous avoir souhaité bonne nuit, l'extraordinaire petit homme s'éloigne en sifflant, par la force de l'habitude, son chien imaginaire.

— Moi aussi, je vais me coucher, me dit Marcel Marcellin, car Philomène doit se languir de mon absence !

Je reste seul, dans le parc maintenant désert.

Je m'assois sur un banc, dans une allée, et le souvenir de Monique vient encore me hanter implacablement.

Et soudain dans le silence de la nuit, une voix s'élève :… Une voix de femme, et les accords grêles d'un piano accompagnant une antique et douce chanson :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance,
Ma sœur qu'ils étaient beaux les jours
De France !
Ô mon pays sois mes amours
Toujours !

Oh ! cette voix !… on dirait… et j'écoute… j'écoute…

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère,
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux ?

………

Mais non… je ne me trompe pas… cette voix…

………

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore !
Et de cette tant vieille tour
Du Maure
Ou l'airain sonnait le retour
Du jour ?

………

Mon Dieu !… mon Dieu !… cette voix !… C'est…

....

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du lac qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau !

....

Elle !… Elle !… sa voix… je rêve ?…

....

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine !
Mon pays sera mes amours,
Toujours !

....

Et doucement la voix se tait… Mais je l'entends qui chante encore dans mon cœur… je l'entends… je la reconnais… c'est sa voix… je ne rêve pas !… c'est la voix de Monique ! de ma Niquette adorée…

Au deuxième étage une seule fenêtre ouverte, éclairée encore… et c'est par cette fenêtre que s'est envolée la vieille romance… Jamais pourtant, Niquette n'a chanté cette romantique chanson… elle ne chantait que des chansons nègres… des refrains de jazz, des couplets à rythmes américains… Elle aurait trouvé cette vieille romance « coco » comme elle disait… Et pourtant c'est sa voix que je viens d'entendre… C'est sa voix. J'en suis certain, c'est sa voix !

Il faut que je sache !… je ne peux plus attendre… et je crie :

— Monique ! Monique !

La lune éclaire en plein la fenêtre ouverte…

Une ombre s'est avancée dans l'encadrement de la croisée, et sous les rayons argentés du projecteur céleste un visage apparaît soudain, net et précis dans ses plus petits détails, comme un gros premier plan de cinéma.

Je regarde, les yeux fous, cette tête ravissante de jeune fille « dix-huit cent trente », aux longs cheveux séparés en bandeaux, et dont les boucles blondes retombent gracieusement de chaque côté du visage. Cette tête adorable, dont tous les traits sont exactement ceux de Monique, exactement ! Oui… mais ces cheveux longs et surtout cette naturelle expression de timide chasteté, et de douce mélancolie ?… Je ne reconnais pas l'expression hardie et le visage « garçonnier » de ma Niquette. Et pourtant comme elle lui ressemble… Oh ! c'est elle certainement !… Après ma mort, qui sait, la mode est peut-être revenue des cheveux longs… Monique aura laissé pousser ses cheveux… oui c'est ça ! Mais cette douceur dans le regard… le lilial rayonnement de ce visage… de ce visage de vraie jeune fille ?…

Bah ! c'est sans doute la coiffure qui change l'expression… oui c'est elle ! c'est elle !…

Et de toute mon âme, je crie vers la fenêtre de ma bienaimée retrouvée :

— Monique ! Ma Niquette ! !

Surprise, elle regarde dans le parc inondé de lune. Je me suis élancé sous sa fenêtre, tout près, les yeux levés vers elle, en pleine lumière.

Ses yeux m'aperçoivent, elle ne paraît pas me reconnaître, et sans un mot, sans un geste pour celui qui vient de prononcer son nom, elle ferme lentement les volets de sa fenêtre.

Elle ne m'a pas vu, c'est impossible !…

J'appelle encore :

— Monique !… Monique !…

Mais la fenêtre reste fermée, la lumière s'est éteinte !…

XIII

Elvire. – Ce qui fait rire Dieu – L'étrange ressemblance. – Le cimetière des chiens. – Le chat de tante Ursule. – La faillite du progrès. – Le chien de M. Rikiki.

Ce n'était pas Monique !

Ce matin, grâce à Marcel Marcellin, qui est vraiment dans les bonnes grâces de notre « ange-portier », j'ai pu consulter le registre de l'hôtel.

Le nom de Monique Thibault-Richard ne s'y trouve pas. La jeune fille aux boucles blondes qui chantait hier soir la vieille chanson romantique s'appelle Elvire Desnoyers.

En face de son nom, j'ai lu : née le 7 avril 1820, morte le 16 mai 1839, à l'âge de dix-neuf ans.

Elle habite au deuxième étage de l'hôtel avec ses parents.

Je demande à « l'ange-portier » s'il peut m'indiquer l'hôtel où logent les Thibault-Richard.

— Je connais juste mes locataires et vu l'embouteillage actuel, ce n'est déjà pas mal ! me répond-il, mais demain les listes complètes des Ressuscités et leurs adresses vont commencer à paraître dans *l'Écho de Josaphat*. Patientez, jeune homme, vous trouverez sûrement ceux que vous cherchez.

Puis se tournant vers Marcellin :

— À propos, mon cher ami, j'ai raconté hier soir vos histoires marseillaises à l'archange Gabriel, il n'en pouvait plus de rire ! Un de ces jours, je lui demanderai de venir passer un moment ici, dans ma loge, et vous lui en raconterez quelques-unes vous-même, car moi, voyez-vous, quand je le répète, ce n'est plus tout à fait ça, à cause de l'accent.

— Vé ! s'écrie Marcellin, je ne pensais pas que vous autres anges, vous aimiez tant que ça rire et « galéjer » sauf votre respect, monsieur Séraphin. Je m'imaginais qu'au ciel vous étiez tous graves et sérieux comme des papes !…

— Quelle erreur, mon ami ! Mais le Ciel n'est justement le Ciel que parce qu'il est tout bonheur et toute joie ! Le Patron aime le rire. Combien de fois l'ai-je entendu répéter : « Un homme gai est rarement un pécheur endurci. Paix aux hommes joyeux ! Le rire est sain, c'est l'indice d'une conscience tranquille ! Et tenez, savez-vous ce qui l'amusait le plus avant la fin du monde ? C'était d'observer sur la terre les gens graves, les hommes solennels qui se prennent au sérieux ! Le spectacle de ces fantoches de la vanité humaine était son divertissement préféré. Son rire divin roulait à travers les espaces infinis du Paradis, avec un fracas de tonnerre, et tous les habitants du ciel, gagnés par l'irrésistible contagion de son hilarité céleste, riaient avec lui de l'inénarrable gravité des hommes !

— Té ! sans comparaison bien entendu, c'est un peu comme moi quand je dirigeais mon « salon de coiffure ». J'avais comme clients des « grosses légumes » de la politique. Entre autres un président du Conseil, un homme tout ce qu'il y avait de plus solennel. Il paraît qu'on ne l'avait jamais vu rire. J'allais lui faire la barbe à domicile naturellement. Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, monsieur Sé-

raphin, chaque fois que je le rasais, et que je voyais sa figure sévère toute barbouillée de savon, je ne pouvais m'empêcher de penser à ces clowns qui se lancent des tartes à la crème en pleine figure, et j'avais toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire ! Mais à propos de coiffeur, si vous avez une minute, monsieur Séraphin, je vais vous raconter l'histoire qui arriva à Marius, un jour qu'il était allé se faire couper les cheveux.

Je laisse Marcel Marcellin avec le céleste amateur d'histoires marseillaises et je me dirige vers le parc de l'hôtel.

J'ai besoin de revoir la fenêtre où m'apparut celle qui n'est pas Monique et qui pourtant lui ressemble d'une si étrange façon.

La fenêtre est ouverte, mais je n'aperçois pas l'adorable silhouette romantique de Mlle Elvire Desnoyers, sosie « dix-huit cent trente » de ma Monique.

Je m'assois sur un banc derrière un arbre.

De ma place, je peux observer la fenêtre sans être vu.

Le cœur battant, j'attends que se produise encore une fois le cher et mystérieux mirage d'amour.

Toute ma « force-pensée », tout mon ardent désir de la voir, projetés vers elle, ont-ils atteint la cible de son subconscient ?… Peut-être… car la voici… Elle s'accoude, pensive, à la fenêtre. Son doux regard erre mélancoliquement sur le parc, qu'elle croit désert.

De ma cachette, je contemple, les yeux extasiés, l'image transfigurée de mon amour.

J'ai beau savoir que cette jeune fille n'est pas Monique, qu'elle se nomme Elvire Desnoyers, qu'elle est morte en 1839, l'hallucinante ressemblance met en déroute logique et raisonnement dans mon cerveau en délire.

Mon pauvre cœur affolé ne veut pas croire, n'arrive pas à se convaincre que cette Monique n'est pas la vraie Monique.

Je me lève brusquement. Il faut que je me montre, il faut que nos regards se rencontrent ! Elle va me reconnaître, me parler… m'expliquer le mystère… j'en suis sûr… Cette nuit, m'a-t-elle aperçu ?… n'étais-je pas dans l'ombre ? ? ? ai-je crié assez fort son nom pour qu'elle m'entende ?… non sans doute !… Je débouche de l'allée, les arbres ne me masquent plus à ses regards. Elle m'aperçoit. Je la fixe éperdument.

Elle rougit, baisse les yeux, mais ne quitte pas la fenêtre.

— Monique !

Malgré moi, j'ai crié son nom, tout haut, d'une voix tremblante. Ses paupières se sont relevées, ses yeux candides me regardent quelques secondes, sans avoir l'air de comprendre, puis de nouveau ses paupières se baissent, sous l'insistance de mon regard. Un léger sourire se dessine sur les lèvres de la jeune fille, et brusquement elle s'éloigne de la fenêtre. Je ne l'aperçois plus, mais, dans l'intérieur de la chambre, un clair et bref éclat de rire se fait entendre.

Le charme est rompu. L'incohérence de ma conduite m'apparaît instantanément. Suis-je assez ridicule !… crier le nom de Monique à cette demoiselle Elvire Desnoyers !… Elle a dû me prendre pour un fou !… Par ma stupidité, je risque d'effaroucher cette jeune fille… Elle n'osera plus se mettre à la fenêtre. Mais puisque ce n'est pas Monique, puisque je

sais maintenant que ce n'est pas elle, que m'importe qu'elle ne revienne jamais à sa fenêtre ?… Je n'ai pas besoin de la revoir !… Je ne dois plus la revoir. Ne plus la revoir, pourquoi cette pensée me serre-t-elle le cœur douloureusement ?… Ah ! oui ! la ressemblance !… parce que je n'ai pas encore retrouvé Monique ?… oui, c'est cela, rien que cela… c'est naturel…

L'après-midi, j'accompagne tante Ursule au cimetière des chiens. La résurrection des animaux enterrés dans cette nécropole canine est annoncée pour trois heures trente. Jules Anfleur muni de son « Kodak » est avec nous, car Max Fordin nous a recommandé de ne pas rater ce reportage sensationnel qui paraîtra demain matin dans l'*Écho de Josaphat.*

Depuis deux jours, l'Administration angélique, sur la demande de notre directeur, a fourni les autos nécessaires au service du journal. Notre voiture nous conduit rapidement à l'entrée du cimetière des chiens, situé entre Clichy et Asnières.

La foule des propriétaires d'animaux de toutes sortes, enterrés dans l'île des Chiens, a déjà envahi le cimetière.

Car il n'y a pas que des chiens inhumés dans ce champ du repos réservé à nos frères inférieurs.

Beaucoup de chats, quelques oiseaux, et même un cheval reposent à côté des innombrables toutous défunts.

Nous suivons tante Ursule qui, très émue, se dirige directement vers remplacement où repose l'ancien compagnon de sa solitude.

Sur la petite dalle verdie, on peut encore lire ou plutôt deviner, car, plusieurs lettres sont complètement effacées par le temps :

ICI DORT.
PATRON-CHAT
Regretté de sa maîtresse,
qui le retrouvera, au jour de la Résurrection,
s'il plaît à Dieu.

Chère tante Ursule ! Depuis notre réveil au Père-Lachaise, comme elle doit être récompensée de la foi simple et robuste qui ne l'abandonne jamais. Tout se réalise exactement selon, ses antiques croyances. Ses croyances qui me paraissaient naïves autrefois, au siècle de l'auto et de la T.S.F. et dont je souriais avec cette indulgence supérieure d'un « esprit fort » de vingt ans ! Naïve ?... C'était moi, c'était nous tous qui l'étions naïfs, nous qui vivions comme des fous, emportés dans le-tourbillon d'une vie matérielle et mécanique et dont les Dieux nouveaux avaient pour noms : Progrès ! Science et Vitesse ! Ah ! oui ! le progrès était la grande religion de notre époque, et toujours plus vite ! la devise du siècle. Les mécaniques terrestres avaient parcouru le globe de bout en bout, les machines volantes avaient sillonné tous les cieux, survolé tous les continents, traversé tous les océans. Sur terre et dans les airs, les hommes de tous les pays tournaient à toute vitesse, tournaient sans but autour de leur globe en folie, comme ces insectes éblouis, dont la ronde vertigineuse encercle, les soirs, d'été, les globes lumineux des lampadaires. Oui, mais ce prodigieux progrès matériel, ce foudroyant progrès mécanique avait-il fait éclore

dans le cœur et le cerveau des hommes un progrès moral correspondant à son miraculeux essor ? Non. Malgré les apparences, les hommes et les peuples avaient conservé leur primitive mentalité de bêtes féroces, de bêtes de proie ou de bêtes tout court.

Seule, la matière était en progrès. Dans le match tragique engagé depuis le commencement des siècles entre le corps et l'âme, cette dernière gisait terrassée sous les coups concertés du Progrès, de la Science et de la Mécanique, reine du monde ! Les peuples étaient prêts à s'entr'égorger à la première occasion, avec la même férocité que les hommes du moyen âge. L'âme ? l'esprit ? le cœur ? qui avait le temps de s'occuper de ces fariboles ? Les savants, comme tout le monde, mettaient leur intelligence au service de la matière, et plus que jamais niaient l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, et cherchaient la vie éternelle dans des glandes de singe !

Et maintenant, toute cette Science, toute cette Vitesse, tout ce Progrès, à quoi étaient-ils arrivés ? à quoi ?… À faire lamentablement faillite devant les humbles, les simples, les antiques croyances de tante Ursule !… Naïve ? tante Ursule ?… Ah ! là là !…

Il est à peine trois heures. Nous avons encore une demi-heure avant la Résurrection. Pendant que tante Ursule se repose sur un banc, non loin de la tombe de « Patron-Chat », Jules Anfleur et moi faisons le tour du cimetière des chiens.

Jules prend des clichés de quelques tombes et je note – pittoresques, parfois comiques, mais toujours touchantes – certaines épitaphes sur mon carnet.

Et d'abord celle-ci : *Il m'a sauvé la vie, je ne l'oublierai jamais.*

Et plus loin : *Dors, pauvre petit « Joujou », ton bon regard avait plus de reconnaissance et de sincérité que n'en contient le cœur de l'homme.*

Celle-ci encore : *Gamin chéri, mort tragiquement, toujours regretté, jamais remplacé.*

Et ces épitaphes, un peu ridicules sans doute… Mais les cimetières d'hommes n'ont-ils pas aussi leurs épitaphes grotesques ?

Joujoute, rien n'effacera son image, elle était trop bebelle.

Black, mort à la fleur de l'âge, il avait la voix d'or et les yeux d'émeraude ; c'était une belle âme.

Ici repose mon minou
À l'ombre de ce triste mur
Il aimait le lait et le mou
Ah ! ne plus le revoir c'est dur !

Et plus loin, une émouvante inscription. C'est une pauvre vieille qui conte longuement sa triste histoire ; elle était seule, elle n'avait qu'un chien pour l'aimer sur cette terre ; un homme, une brute, a tué son fidèle compagnon.

Voici maintenant la tombe de Kroumir, le chat du célèbre polémiste Henri Rochefort. Sur la dalle, je lis : « Mort de chagrin, dix jours après son maître, le 10 juillet 1913. »

Un peu plus loin repose un illustre cheval : Darling, vainqueur du « Grand-Steeple » en 1919 et qui fut tué l'année

suivante, le jour des Drags. À quelques pas de là, le perroquet Jacquot, mort à l'âge de soixante-dix-huit ans. Je lis sur sa plaque :

Même à l'heure de son trépas
Jusqu'à la minute dernière,
Il chanta : « J'ai du bon tabac
Dans ma tabatière ! »

Et pour finir, deux tourterelles, « Popo et Nono » avec l'épitaphe suivante : « Pendant vingt et vingt-six ans, les aimantes compagnes de leur jolie maîtresse, Mlle D… »

Dans une allée, nous tombons sur la famille Rikiki.

M. Rikiki me montre la tombe de son chien Adolphe, sur laquelle je peux lire :

CI-GÎT
ADOLPHE

Ce chien ponctuel dans ses habitudes de propreté ne s'oublia jamais sur un tapis et pendant quinze ans réclama chaque jour à heure fixe ses sorties hygiéniques à son maître : César Rikiki, expéditionnaire de première classe.

Nous rejoignons tante Ursule, qui somnole sur son banc. L'ange de service pour la cérémonie vient d'arriver par la voie des airs et se place au centre du cimetière.

Je remarque que la trompette qu'il tient à la main est beaucoup moins longue que leurs trompettes habituelles.

Je m'approche de l'ange. Il m'explique : « C'est le calibre réduit, une « demi-Josaphat » pour petites résurrections d'animaux. Les chiens, les chats et toutes les bêtes ont le sommeil moins profond que les hommes. La grande trompette du Jugement serait trop forte pour eux et risquerait de les éveiller avec trop de brutalité. Toutefois et par exception, ajoute l'ange en souriant, nous employons la trompette grand modèle pour un seul animal : la marmotte. »

Décidément, Marcel Marcellin a raison, les anges sont de gais compères qui n'engendrent pas la mélancolie. Soudain un brusque silence dans le cimetière.

L'ange vient d'emboucher sa trompette. La trompette de résurrection lance les notes surnaturelles du réveil magique. La terre semble, osciller sous nos pieds. Et presque aussitôt une cacophonie assourdissante d'aboiements et de miaulements éclate d'un bout à l'autre du cimetière. Une fois de plus, le miracle de la résurrection vient de se réaliser. De tous côtés, des appels se croisent : Médor !... Black !... Minet !... Azor !... Joujou !... Dick !... Moumoute !... Bob... Jacquot !... Cachou !... Mirza !... Porthos !... Sultan !... Raton !... Marquis !... Chouchoute !... Gamin !... Foufou !... Poilu !... Folette !... Bebelle !... César !... Mimi !... David !... etc.

Après la longue trêve de la mort, chiens et chats qui dormaient côte à côte depuis des siècles sentent renaître en eux la haine héréditaire.

Les futt ! futt ! ! des chats répondent à l'aboiement provocateur des chiens, et ce sont des poursuites folles à travers les allées du cimetière. Du haut des murs de la nécropole sur lesquels ils se sont réfugiés, les « matous » narguent silen-

cieusement la meute haletante de leurs poursuivants. Des disputes éclatent entre propriétaires de chiens et de chats.

— Retenez votre sale fox-terrier, monsieur, il veut mordre mon pauvre Minou !

— Mon sale fox-terrier !... C'est trop fort !... C'est votre hypocrite matou qui vient de le griffer... Si vous ne voulez pas que je lui casse les reins, emportez votre chat la mère Michel.

— Assassin !... Lustucru !...

Ailleurs, ce sont des scènes attendrissantes. Frétillant frénétiquement de la queue, les bons toutous s'élancent vers leurs maîtres ou leurs maîtresses, et ce sont des jappements joyeux, des léchages de mains, des pourléchages de figures, dans tout le cimetière.

Tante Ursule, assise sur un banc, les yeux humides de larmes de joie, caresse Patron, son gros chat ressuscité, couché en rond sur ses genoux, et ronronnant béatement les yeux mi-clos.

— Il m'a tout de suite reconnue, tu sais, Gilbert, me dit-elle émue, tu vois, il a repris sa place favorite sur mes genoux. Tu t'en souviens, il restait ainsi à ronronner des journées entières, pendant que je tricotais au coin du feu. Ah ! mais par exemple, il n'aimait pas ma tabatière, et quand par hasard en prisant je laissais tomber quelques grains de tabac sur sa fourrure, Patron fixait sur moi ses yeux sévères et semblait me dire : « Ah ! pouah ! Tante Ursule, que vous vous fourriez cette poussière qui sent mauvais dans le nez, c'est votre affaire ! Les hommes et les femmes ont des goûts si grossiers, mais que vous en fassiez tomber sur mon poil soyeux, que je viens de lustrer pendant deux heures, je

trouve cela tout à fait inconvenant et malpropre. Ne recommencez pas, je vous prie, ou je quitte vos genoux sur lesquels je vous fais l'honneur de ronronner, et je m'en vais bouder dans un coin, sur une chaise, jusqu'à l'heure de ma soupe de lait. Et sans ronronner, vous m'entendez, tante Ursule ? sans ronronner pour bien vous prouver mon mécontentement. Ah ! mais… »

Et ma chère tante rit de tout son cœur en évoquant ces petits souvenirs de son humble vie.

Nous remontons en auto et regagnons Paris.

XIV

Le café de M. de Balzac. – Une antichambre de Grands-Hommes. – Léon Daudet fait une bonne blague. – Un vieil imprimeur. – La Résurrection de Pucier, chien de pauvre. – La fenêtre close.

Avant de nous rendre au journal, Jules, pour développer ses photos, et moi pour écrire mon article sur la cérémonie de l'après-midi, nous déposons tante Ursule et son cher « Patron » à « l'Hôtel des Sept-Trompettes ».

Nous stoppons ensuite rue Vivienne devant l'imposante façade de marbre blanc de *l'Écho de Josaphat* ex *Grand Écho*.

Dans l'escalier, nous croisons Victor Hugo et Balzac qui descendent bras dessus, bras dessous.

— Mon cher Hugo, s'exclame le créateur de *La Comédie humaine*, depuis notre résurrection, je n'arrive pas à trouver une idée ! C'est sûrement la faute à cet infect café que nous sert l'Administration angélique. Avec leur maudite multiplication des aliments et des boissons, le café perd toute sa force. Ce n'est pas de la multiplication qu'il faut au café, c'est de la concentration ! Avec une pareille lavasse, comment voulez-vous travailler, je vous le demande ? Vous souvenez-vous, mon cher Hugo, de celui que je confectionnais moi-même aux Jardies ? Ça c'était du café ! Heureusement que mon œuvre est achevée, car avec leur sacré jus de chico-

rée, ce n'est pas maintenant que je serais fichu de passer mes nuits pour l'écrire !

Dans l'antichambre directoriale, les plus illustres écrivains de toutes les époques attendent leur tour d'audience.

La formidable vanité de Max Fordin doit être satisfaite. Faire faire antichambre à Voltaire, Baudelaire, Jean-Jacques Rousseau, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, Alfred, de Musset, Théophile Gautier, Anatole France, Alphonse Daudet, Lamartine, Henri Rochefort, Edmond Rostand, Zola, etc., n'est pas chose courante, même pour un directeur de grand journal.

Le père Anselme, le majestueux garçon de bureau de la direction qui exerçait ses fonctions avec tant de dignité à l'époque du *Grand Écho*, a repris sa place derrière son bureau.

Un vieillard rondelet et souriant, dont la physionomie ne m'est pas inconnue, aborde à ce moment le garçon de bureau.

— Puis-je voir M. Max Fordin ?

— Je ne sais pas s'il pourra recevoir tout le monde ce soir ? Enfin, si vous voulez bien attendre, il y a encore tous ces messieurs à passer avant vous. Qui devrai-je annoncer ?

— M. Pierre Benoit, de l'Académie française…

Le garçon de bureau ajoute le nom à la longue liste placée sur sa table.

— Asseyez-vous, monsieur. Vous passerez à votre tour, après M. François Rabelais. C'est ce gros monsieur barbu qui est assis dans le coin là-bas.

J'aperçois en effet le père de Gargantua et de Pantagruel en grande conversation avec un homme corpulent et sympathique que je reconnais, tout de suite. C'est le célèbre polémiste et grand écrivain Léon Daudet, fils de l'immortel auteur de *Sapho* et du *Petit Chose*.

Les propos que sont en train d'échanger les deux illustres gros hommes ne doivent pas engendrer la mélancolie, car maître François Rabelais et Léon Daudet partent soudain ensemble d'un formidable éclat de rire.

Quittant le génial créateur de Panurge, Léon Daudet se dirige brusquement vers un écrivain qu'il vient d'apercevoir assis entre Voltaire et Lamartine.

— Mon cher ami, venez donc que je vous présente deux de mes amis.

Et entraînant l'écrivain vers un groupe :

— Mon ami Stendhal, et mon autre ami Charles Baudelaire, dit-il.

Puis présentant l'écrivain :

— M. Clément Vautel, un de vos plus grands admirateurs, chers maîtres.

Et laissant face à face Stendhal, Baudelaire et Vautel, Léon Daudet, les yeux pétillants de malice, la bedaine secouée d'un rire qu'il essaie vainement de réprimer, va rejoindre dans son coin son grand ami Rabelais.

— Crois-tu, ce Daudet ! quel type ! me chuchote Jules Anfleur. As-tu vu la farce qu'il vient de jouer à ce pauvre Vautel ? Il le laisse en carafe avec Stendhal et Baudelaire ! Tiens, regarde la tête de Vautel, c'est tordant, lui qui écrivit

tant d'articles rosses sur Stendhal et Baudelaire, le voilà forcé de leur faire des compliments par politesse ! Ah ! sacré Daudet !

Jules Anfleur monte à l'atelier de photographie et j'entre dans la salle de rédaction pour faire mon article. Mon « papier » terminé, je le descends à la composition. Devant la porte de l'imprimerie, j'aperçois le chef d'atelier en train d'éconduire un vieillard de belle prestance à grande barbe blanche, vêtu d'un pourpoint et de chausses collantes qui, d'après ce que je devine, désirait un emploi d'imprimeur.

— Je regrette, monsieur, mais il m'est impossible de vous employer à l'imprimerie. D'après ce que vous m'avez dit, je vois que vous ne connaissez que les anciens procédés de composition à la main. Aujourd'hui, avec tous les perfectionnements modernes, on compose à la machine, à la linotype. Encore une fois, tous mes regrets.

Le vieillard s'éloigne en hochant la tête mélancoliquement.

— C'est un bonhomme que l'Administration angélique m'a envoyé parce qu'il s'occupait d'imprimerie, paraît-il, dans le temps, m'explique le chef d'atelier, c'est un Ressuscité allemand, les anges l'ont transporté ici, pensant qu'il pourrait nous être utile. Il ne connaît ni linotypes, ni rotatives, vous voyez, ça d'ici ! Je ne peux pourtant pas engager comme apprenti cet ancêtre à barbe blanche ! Il m'a dit que de son temps, il était assez connu comme imprimeur. C'est possible, mais son époque et la nôtre ça fait deux. Je ne peux pas prendre comme imprimeur le premier venu.

— Il vous a dit son nom ?

— Oui. C'est un nommé Gutenberg.

***

Le soir après dîner, je descends dans le parc de l'« Hôtel des Sept-Trompettes ». Je ne voulais pas descendre, je me l'étais promis. Car enfin Mlle Elvire Desnoyers n'est pas Monique. Je n'ai plus aucun motif pour me promener sous sa fenêtre. Mais je n'ai pas pu, malgré tous mes raisonnements, résister à l'impérieux désir de la revoir. Après tout je n'ai rien à me reprocher, puisque, sur le visage d'Elvire, ce sont les traits de Monique absente que j'évoque, que je contemple.

Dans une allée, je rencontre Sans-Un. Il tient au bout d'une ficelle un pitoyable caniche, un de ces pauvres chiens bâtards de toutes les races, qui sont les vagabonds de la race canine.

— Tiens, vous avez un chien ? lui dis-je.

— Oui. C'est mon vieux Pucier. Je l'avais baptisé comme ça autrefois, à cause qu'il était toujours à se gratter, Pucier et moi on était deux vrais copains. Pas vrai, vieux frère ?

Le caniche fait entendre un aboiement approbatif.

— Vous voyez y dit oui, continue Sans-Un. Oh ! pour intelligent il l'est. Y comprend tout. Seulement dame ! il n'est pas joli, joli… c'est même pour ça que ses patrons voulaient le noyer. Il était tout petit à cette époque, ses salauds de maîtres, le voyant si laid, lui avaient déjà attaché un pavé au cou pour le fiche dans la flotte, lorsque je leur z'y ai demandé de me le donner. Ils ne se sont pas fait prier, vous pouvez me croire, et c'est comme ça qu'on s'est connu tous les deux, Pucier et moi. T'as eu de la chance, mon pauvre vieux, que j'ai été clochard à cette époque, car si j'avais pas été obligé

de roupiller sous un pont cette nuit-là, t'aurais fait une belle balade le ventre en l'air jusqu'à Suresnes, sans prendre le bateau-mouche !

— Et vous l'avez retrouvé cet après-midi au cimetière des chiens ?

— Pensez-vous. Au cimetière des clebs ? Lui ?… Vous rigolez ! C'est bon pour les chiens des riches ce cimetière que vous dites. Non, quand il est mort – y s'était fait écraser lui aussi par une auto – j'l'ai porté la nuit au Bois, j'ai creusé un trou dans un fourré et j'suis reparti un peu plus seul qu'avant, voilà tout.

« Alors, cet après-midi, quand j'ai vu qu'on allait ressusciter les chiens et les chats des riches, j'ai été trouver un ange – c'est des chics types entre nous – et j'lui ai dit comme ça : « Faites excuse, mon ange, mais moi aussi, bien que je soye pas rupin, j'avais un brave cabot que j'aimais bien. Si c'était un effet de votre bonté de venir lui jouer un p'tit air de votre trompette pour le réveiller, ça m'ferait bougrement plaisir de revoir Pucier ! L'ange est venu à l'endroit que j'y ai indiqué. Il en a joué un p'tit air, et voilà comment j'ai retrouvé mon chien. Ah ! c'qu'on a été heureux de se revoir nous deux. On n'en finissait pas de se lécher. Et puis voilà-t'y pas que Pucier veut faire aussi des amitiés à l'ange, il lui mordillait le bout des ailes, pour rigoler. Moi j'étais tout confus, vous pensez, j'criais : « Ici Pucier, veux-tu laisser M. l'ange ! Te frotte pas comme ça à ses ailes, tu vas lui refiler tes puces ! »

« Mais au lieu de se fâcher, l'ange riait de bon cœur. Ah ! pour des chics types, ce sont des chics types, ces copains-là ! Et pourtant, ils pourraient être fiers pas vrai ? Des gens qui peuvent s'envoler mieux que des avions et qui vous ressusci-

tent les macchabées en jouant de la trompette ! C'est pas les premiers venus ! Eh ben ! non, au lieu de m'engueuler comme aurait fait un simple flic autrefois, l'ange m'a dit en riant :

« Laissez donc votre chien s'amuser, mon ami. Il ne me donnera pas de puces. Je ne les ai pas ressuscitées, elles !

« Vous parlez si mon chien est heureux de revivre à une époque où il n'y a plus de puces. Mais je vais pas lui changer son nom pour ça. J'y suis trop habitué et lui aussi. Pas, mon vieux Pucier ? »

Comme s'il comprenait, le brave caniche fait entendre un nouvel aboiement approbatif.

— Vous pourriez l'appeler « Sans-Puces » dis-je en riant.

— C'est pas mal, pour sûr, mais non, ça fait trop chic, trop parvenu. Il aurait l'air d'un nouveau riche. Vaut mieux pas changer. Allons Pucier, dis bonsoir au monsieur, et en route, ma vieille, on va se « pieuter ». Et pas sous un pont, tu sais, dans un lit, mon vieux, dans un vrai lit, comme Rothschild !

Sans-Un et Pucier disparaissent au détour de l'allée.

Je m'assois sur un banc en face de la fenêtre d'Elvire Desnoyers.

Mais, ce soir, les volets sont poussés. Par les fentes des contrevents, j'aperçois la lumière de sa chambre. Les sons assourdis du piano se font entendre derrière la fenêtre fermée. Elle chante. Je devine, plutôt que je n'entends, le même refrain romantique de l'autre soir.

Une subite tristesse m'envahit. Je ne la verrai pas ? Va-t-elle ouvrir sa fenêtre ?

Les couplets de la nostalgique romance de Chateaubriand arrivent à mes oreilles en sons ouatés.

Et maintenant, c'est le silence. Elle ne chante plus. Une ombre passe derrière les volets. Mon cœur bat à se rompre. Va-t-elle paraître ?… Oh ! Elvire… Oh ! Monique… vous voir… te voir !…

La lumière s'est éteinte.

Je reste encore là, combien de minutes, combien d'heures à fixer cette fenêtre, pensant la voir s'ouvrir, pensant que sous les rayons de la lune, comme l'autre nuit, le cher fantôme de mon amour va m'apparaître !

La fenêtre reste close. Le cœur las, je quitte le parc et vais dormir.

Ah ! si je pouvais, du moins, la revoir en rêve mon Elv… ma Monique !…

XV

La multiplication des billets de banque. – Article de Jaurès. – Une dépêche de Josaphat. – Le procès Messaline. – Jules Anfleur retrouve son fils. – La bouillabaisse de Marcellin.

Ce matin *l'Écho de Josaphat* donne une première liste de Ressuscités avec leur adresse.

Le nom de Monique ne s'y trouve pas.

Par contre, tous les locataires de notre hôtel et de celui de Jules Anfleur sont sur la liste.

Je relis encore une fois – qui sait, j'ai peut-être sauté une ligne ? Mais je n'aperçois pas le nom des Thibault-Richard.

Allons, ça sera sans doute pour demain.

Je suis surpris du calme avec lequel j'accepte cette déception.

Est-ce la présence dans la maison de cette Elvire, image vivante de mon aimée, qui me donne la force de patienter ?…

Dans ce même numéro, *l'Écho de Josaphat* annonce en « Dernière Heure » que l'Administration angélique ayant opéré la veille une importante multiplication de monnaies à la Banque de France, il sera distribué une égale somme d'argent à tous les ressuscités de la capitale. La distribution

de monnaie doit avoir lieu demain dans chaque hôtel par les soins des « anges trésoriers ». L'Administration angélique espère que cette répartition de monnaie d'échange permettra aux commerçants de rouvrir les magasins, que la vie normale puisse reprendre dans la capitale.

Sous cette information, s'étale en grosse manchette le titre suivant :

LE TRIOMPHE DU PROLÉTARIAT !

C'est un long article, signé Jean-Jaurès, et qui se termine ainsi :

« Enfin ! après des siècles et des siècles de luttes, le prolétariat conscient et organisé voit triompher ses revendications ! Demain la véritable égalité de classe et de richesse régnera dans Paris, demain, grâce à la répartition égalitaire des monnaies d'or, d'argent et de bronze, les classes laborieuses auront définitivement vaincu l'oppression tentaculaire du capitalisme ! et brisé à jamais les chaînes d'esclavage forgées par l'immonde bourgeoisie et le militarisme sanglant ! Demain, grâce à l'égalité de fortune, le coffre-fort d'un Rothschild et des princes de la finance ne pèsera pas davantage que la bourse prolétarienne d'un Claude Gueux ou d'un Bibi-la-Purée ! »

En « Dernière » également, je lis la dépêche suivante :

« Vallée de Josaphat, 28 juillet.

« Les opérations du « Jugement Dernier » se poursuivent avec régularité. Vu les lenteurs de la procédure, lenteurs inévitables dans un procès de cette importance, le tribunal a décidé de siéger nuit et jour, pour mettre fin le plus rapidement possible à l'embouteillage de la « Vallée de Josaphat » : sous la présidence du patriarche Mathusalem, entouré de ses assesseurs, les patriarches Abraham et Jacob ont commencé aujourd'hui devant le Tribunal les débats du procès « Messaline ». Cette cause célèbre avait attiré une foule considérable dans l'immense salle d'audience. Mais étant donné les détails plus que scabreux enregistrés dans l'acte d'accusation, le président a donné l'ordre de faire évacuer la salle et prononcé le « huis clos ». Pendant la suspension d'audience, l'accusée Messaline, ayant essayé de séduire un « ange-gendarme », a été sévèrement admonestée par le substitut Melchisédech. »

La lecture de cette dépêche me laisse perplexe.

Jusqu'à présent je croyais, comme tout le monde, que c'était le Tout-Puissant en personne qui procèderait au « Jugement Dernier ». Et je viens de lire que le tribunal de Josaphat était composé d'un président et de deux assesseurs, comme une simple cour d'assises humaine !

Je veux en avoir le cœur net. En sortant de l'hôtel, j'entre dans la loge de Séraphin, notre « ange portier », et je lui exprime ma surprise au sujet de la dépêche de « Josaphat ».

— Excusez ma curiosité, lui dis-je, mais je croyais que Dieu lui-même présiderait le « Jugement Dernier ».

— Mais il le préside, jeune homme ! Seulement n'avez-vous pas appris que le Tout-Puissant est partout en même temps ? Il n'a donc pas besoin d'être « visible » dans la salle du tribunal, pour assister aux audiences. Il y est sans y être, tout en y étant, comme Il est à toute heure en tous lieux. Comprenez-vous ?… Vous autres hommes, vous êtes extraordinaires !… Vous vous imaginez que Dieu n'a pas autre chose à faire que de s'occuper de vous ! Mais il n'y a pas que la terre, mille trompettes !… et les milliards de milliards de planètes, de l'infini, croyez-vous qu'elles ne sont pas habitées ?… Vous êtes des gens, très sympathiques en général, j'en conviens, mais il faut avouer que la modestie n'est pas votre fort !…

— Excusez-moi, je croyais pourtant que dans la Bible !…

— Dans la Bible ? Mais cette question du Tribunal est expliquée en toutes lettres. Vous n'avez qu'à lire ce que dit saint Jean dans son Apocalypse, au chapitre du « Jugement Dernier » : *Alors je vis des trônes sur lesquels s'assirent des gens à qui le pouvoir de juger fut donné*. N'est-ce pas clair ? Les patriarches qui siègent actuellement à Josaphat ont reçu du Seigneur tous pouvoirs pour juger à sa place. Mais vous avez le temps de penser au Jugement !… Du train dont marchent les choses, vous en avez encore pour quelques mois avant de partir pour Josaphat ! Votre cousin Marcellin ne se fait pas tant de bile lui ! Hier soir encore, il m'a raconté une histoire marseillaise des plus divertissantes ! Quel type !

Et, au souvenir des galéjades de mon cousin, « l'ange-portier » éclate d'un large rire sonore.

Je le quitte, et je me rends à l'hôtel de Jules Anfleur avec qui j'ai rendez-vous.

Je trouve mon fidèle ami moins gai que d'habitude.

— Qu'as-tu, mon vieux Jules ? Tu as l'air, triste. Tes amours avec la « Dame aux Camélias » n'iraient-elles pas à ton gré ?

— Oh ! de ce côté-là, ça ne va pas trop mal, et d'ici peu j'espère que ça ira tout à fait bien ! Mais ce matin, je me suis réveillé avec le cafard ! Je me suis mis à penser à mon gosse, tu te rappelles mon petit Toto que j'avais élevé avec amour, après le sale plaquage de ma femme. Avec tous les événements imprévus qui se sont succédés depuis notre Résurrection, je n'avais pas eu le temps de trop y penser. Mais depuis deux jours, ça me turlupine, ça me tracasse la cervelle, je me demande ce qu'il est devenu mon petit Toto ? Il avait à peine six ans quand il m'a perdu le pauvre gosse !…

« Tu me diras qu'avec les listes qui paraissent maintenant dans le journal, j'ai des chances de le retrouver. À ça je te répondrai que j'ai des chances évidemment. Mais tu peux me dire aussi que peut-être mon gosse est mort à l'étranger. Alors, à ça je ne peux te répondre qu'une chose, que ça me ferait beaucoup de peine de ne pas le revoir !… Mon pauvre petit gars !…

— Allons, calme-toi, mon vieux, tu le retrouveras ton fils, comme je retrouverai ma Monique, c'est presque sûr, avec les listes…

Un coup frappé à la porte interrompt les consolations que je prodigue à mon camarade.

Un « ange-garçon d'étage » paraît sur le seuil.

— C'est un monsieur qui vous demande, dit-il à Jules Anfleur.

Et s'effaçant, l'ange laisse pénétrer dans la pièce un homme de soixante-dix ans environ, grand, sec, d'allure militaire, le visage barré d'une moustache hérissée, les sourcils en broussailles, vêtu d'une redingote noire sur laquelle flamboie une énorme rosette de la Légion d'honneur.

L'étranger fixe sans rien dire Jules Anfleur qui s'est avancé à sa rencontre.

— C'est bien à monsieur Jules Anfleur que j'ai l'honneur de parler ? fait enfin l'inconnu d'une formidable voix de basse.

— Oui, monsieur…

À peine Jules Anfleur a-t-il achevé sa réponse que le vieux monsieur s'élance dans les bras de mon camarade et l'embrasse avec émotion en criant d'une voix de stentor :

— Papa !… mon petit papa ! !…

Jules réussit enfin à se dégager de l'étreinte du robuste vieillard.

— Monsieur… que signifie ?… balbutie-t-il ahuri.

— C'est vrai… j'oubliais… de me présenter, reprend le vieux monsieur d'une voix que l'émotion fait trembler.

Puis bombant le torse, les yeux fixes, comme à la parade :

— Général Anfleur, seize campagnes, vingt-quatre blessures, dont une mortelle !

Et s'élançant de nouveau dans les bras de mon ami :

— Je suis ton fils !… ton petit Toto !… Embrasse-moi, papa !… mon papa !…

— Comment ?… tu es ?… vous êtes ?…

— Oui, je suis ton fils ! ton Toto… hem ? crois-tu que j'ai grandi, petit père ?…

— Excusez mon trouble, mon général, mais… je…

— Ne m'appelle pas général, sacrebleu !… appelle-moi Toto comme autrefois !

— Oui, oui… mais attendez… attends… laisse-moi… laisse-moi m'habituer un peu… la situation est si étrange… si imprévue… vous retrouver, te retrouver ainsi tout à coup plus âgé que moi !…

— C'est vrai, tu es mort jeune, pauvre petit père ! à peine trente ans !… et depuis, moi j'ai poussé… j'ai vieilli… Mais, je n'en suis pas moins ton fils, ton petit Toto que tu aimais tant !… Ce matin, en lisant *l'Écho de Josaphat*, j'ai vu ton nom et ton adresse dans la liste des Ressuscités, et, sans perdre une seconde, je me suis empressé d'accourir, car j'avais hâte de t'embrasser, mon petit papa chéri.

Et, de nouveau, le général se précipite dans les bras de Jules Anfleur et le serre avec émotion sur son cœur.

— Moi, reprend après la tendre accolade le fils de mon ami, j'habite rue du « Tour de France », ancienne rue Marbeuf, à « l'Hôtel des Deux-Sèvres et des Sept péchés capitaux ». Mais je vais demander à permuter avec un locataire de ton hôtel, pour habiter avec toi. Car on ne va plus se quitter maintenant, n'est-ce pas, petit père ?

— Non… non… évidemment, balbutie sans conviction Jules Anfleur.

— Et qui va être fier de son fifils ?… C'est petit père ! Tout le monde n'a pas un enfant général, et avec ça Légion d'Honneur, Médaille Militaire, Croix de Guerre, Croix de Fer, et mort héroïque au champ d'honneur !

— Croix de Fer ? mon général…

— Appelle-moi donc Toto, N… de D… ! Oui, Croix de Fer. Il faut te dire que bien des années après ton décès, pour se défendre contre les Chinois et les Bolcheviks réunis, l'Allemagne et la France signèrent un traité d'alliance. Les armées « franco-allemandes » combattirent côte à côte les régiments rouges et jaunes des Soviets. Ce fut après la bataille de Kalonga que le feld-maréchal allemand m'épingla de ses propres mains la « Croix de fer » sur la poitrine !

— Et vous mourûtes… tu mourus au champ d'honneur, mon génér… mon Toto ?

— Oui, un soir, j'étais en train de faire le plan des opérations. J'avais devant moi, étalée sur ma table, la carte d'état-major. Tout en réfléchissant, je mangeais la soupe au fromage que mon ordonnance venait de me servir. Absorbé par mes calculs, croyant prendre l'assiette de « râpé », je saisis le plateau rempli de petits drapeaux montés sur épingles qui me servaient à marquer sur la carte l'emplacement des armées, et je le verse dans mon bol de soupe. Fatale distraction ! Quelques instants plus tard, l'estomac et les entrailles perforés par les épingles, je m'écroulais sur le champ de bataille tracé sur la carte d'état-major. Mort au champ d'honneur !

Par discrétion, et profitant d'une nouvelle embrassade du père et du fils, je sors sur la pointe des pieds, laissant Jules Anfleur à ses effusions familiales.

J'ai hâte d'être à ce soir ! La fenêtre d'Elvire, Desnoyers sera-t-elle encore fermée ?… Serai-je privé cette nuit encore de la douce vision consolatrice ?…

Dans la rue, je tombe sur l'éditeur Baudinière. Malgré ses cheveux blancs, je le reconnais tout de suite. Ce petit homme, vif, nerveux, remuant, n'a guère changé. Lettré et homme d'action en même temps, chose rare, l'éditeur Baudinière avait à son époque donné par son esprit d'initiative une impulsion formidable au livre français.

— Tiens ! Gilbert Bricet ! quelle heureuse rencontre ! s'écrie-t-il en me serrant cordialement la main.

Et sans me laisser le temps de respirer :

— Vous savez, mon petit, je rouvre mon édition. Avec la lenteur de ce « Jugement Dernier », nous sommes ici pour un bout de temps ! Les gens vont commencer à s'embêter. Le besoin de lecture va se faire sentir rapidement. Maurice Dekobra de l'Académie française, qui débuta chez moi, m'a promis son prochain roman : *La Madone de Josaphat*. Bon titre n'est-ce pas ? Si vous avez un bouquin en tête, venez me trouver. Un sujet d'actualité surtout, hein ?… Un reportage sur le Paris d'à présent, par exemple. Et puis, vous savez, je vais créer une collection nouvelle. Autrefois, vous vous souvenez, la mode était aux « Vies romancées ». Je lance la collection des « Morts romancées ». Les confidences, les mémoires, les impressions des Morts Illustres après la Résurrection. Succès certain ! Tirage formidable ! Quelle étrange

époque, croyez-vous, mon cher Bricet ?… Qui se serait douté qu'une pareille chose arriverait ?…

— Mais, si j'ai bonne mémoire, n'avez-vous pas édité autrefois un roman humoristique de « Cami », qui traitait justement de cette époque « d'après Résurrection ? »

— Ah ! oui ! *Le Jugement Dernier*, roman prématuré !… Et dire que j'avais hésité à éditer ce volume, je le trouvais un peu trop invraisemblable, trop fantaisiste !… Ah ! bien oui ! en fait d'invraisemblable, c'est « Cami » qui avait vu juste, et la preuve, c'est que nous y voilà tous en plein dans son époque abracadabrante ! Aujourd'hui, son bouquin n'est plus une joyeuse anticipation d'humoriste, mais un véritable ouvrage documentaire, un roman « naturaliste » ! Ah ! cette Résurrection universelle nous aura réservé des surprises, on peut le dire ! Allons, au revoir, mon petit Bricet, à bientôt, et pensez à mon bouquin !…

Alerte et vif comme un jeune homme, l'éditeur Baudinière s'éloigne d'un pas rapide et disparaît au tournant de la rue.

Je rentre à l'hôtel. C'est l'heure du déjeuner.

À table, je trouve Marcel Marcellin plus gai et plus exubérant que jamais.

Je comprends tout de suite le motif de son allégresse en apercevant sur la table un énorme et appétissant plat de bouillabaisse.

— Tu vois, mon pitchoun ! ce que c'est que d'être bien avec les anges ! Mon ami Séraphin a voulu me faire une surprise ! Je lui disais encore pas plus tard qu'hier soir : « Séraphin, voulez-vous mon avis franc ? Eh bien ! votre Résurrec-

tion, c'est une belle chose, je le reconnais, mais ça manque de bouillabaisse ! » Il a compris l'allusion, aussi voyez résultat ! Vé ! c'est un chic collègue ! pas moinsse !

Après déjeuner, je vais tenir un instant compagnie à tante Ursule dans sa chambre.

Elle tricote, avec sur ses genoux son inséparable « Patron » qui ronronne béatement.

J'envie la sérénité de ce chat. Il est heureux au moins lui ! Il ne trouve pas comme moi les heures interminables. Il savoure en véritable sybarite la minute présente. Moi, je ne vis que dans l'espoir des minutes à venir, des minutes de ce soir dans le parc… sous sa fenêtre !

À travers la cloison les gammes monotones de Mlle Virginie Rikiki arrivent jusqu'à nous.

Et soudain, une idée traverse mon cerveau, me fait battre le cœur. Qui sait ? Elle aussi peut-être, à cette heure-ci, est à son piano ?… Qui sait ! peut-être est-elle à sa fenêtre ?…

Imbécile que je suis ! Je n'y pensais pas !… Pourquoi attendre la nuit ?…

XVI

La romance interrompue. – Oh ! cette voix !… Hallelujah ! – Je retrouve Monique. – La jeune trisaïeule. – Deux jeunes filles. – La « garçonne » et « la romantique ». – L'adorable ancêtre !

Je descends dans le parc de l'hôtel. Il est désert, car le soleil chauffe trop à cette heure, et les locataires n'y descendent qu'à la tombée de la nuit.

Mon inspiration était bonne ! La fenêtre est ouverte et les accords du piano harmonieusement mêlés à la douce voix, à sa si douce voix ! s'envolent vers le jardin, où les oiseaux eux-mêmes ont fait silence pour l'écouter.

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie…

J'écoute, extasié, la belle chanson triste.

Tant que cette eau coulera lentement
Vers ce ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétait Sylvie…
L'eau coule encor, elle a changé pourtant !…

Plaisir d'amour…

Mais brusquement la douce chanson s'est interrompue. Et sans transition, après deux bruyants accords plaqués à tour de bras, la voix, horreur ! sa voix ! se met à chanter à tue-tête :

Le Black-Bottom,
S'est l'maximum
De la gaieté
D'la légèr'té,
Pour fair' sauter !

Voyons ! je deviens fou !… cet air de jazz !… Elle, Elvire !… Mais encore une fois sans transition la voix change d'air brusquement, et le refrain endiablé, le refrain obsédant d'une chanson américaine qui faisait fureur à mon époque arrive jusqu'à moi :

Sing Hallelujah !
Hallelujah !
And you'll shoo the blues away,
When cares pursue ya,
Hallelujah !
Gets you through the darkest day.
Satan lies awaitin
And creatin !
Skies of gray
But Hallelujah
Hallelujah !
Helps to shoo the clouds away.

Ah ! cette fois, je ne me trompe pas !… j'en suis sûr !… cette voix…

Je me précipite sous la fenêtre, et je crie :

— Monique ! Monique !

Dans l'encadrement de la croisée, deux têtes se penchent rieuses, deux têtes jumelles : Elvire et Monique !

— Gilbert ! mon vieux flirt ! comme on se retrouve !… attends-moi, mon pote !… Je descends en quatrième !…

Les deux têtes disparaissent. Un instant plus tard Monique est près de moi.

— Niquette mon amour !…

Je veux l'embrasser. Elle se recule en riant.

— Un peu de tenue, mon cher !… Faut pas effaroucher l'ancêtre ! plaisante-t-elle en clignant de l'œil vers la fenêtre où Elvire Desnoyers vient de s'accouder.

— L'ancêtre ?

— Dame ! la jeune personne style dix-huit cent trente, que tu vois là-haut, n'est autre que ma trisaïeule !

— Ta trisaïeule, Monique ?… Je m'explique maintenant l'extraordinaire ressemblance !… Mais elle paraît bien jeune ?…

— Elle a trois ans de moins que moi. Elle est morte en 1839, à dix-neuf ans, pauvre môme ! en donnant le jour à une gosse, au bout d'un an de mariage ! Tu parles d'une affaire ! Si elle avait vécu à notre époque, elle aurait dit à son légitime « les gosses à la gare ! au bout du quai les mar-

mots ! » Mais en 1830 les jeunes filles n'étaient pas encore à la page ! Ça rêvait d'amour, ça valsait, ça se mariait jeune, ça avait des enfants ! Des pochetées et des arriérées quoi !…

Nous nous asseyons sur le banc près du grand arbre.

— Mais toi aussi ma Niquette, tu as dû mourir bien jeune ? Tu n'as pas changé, je te retrouve pareille, j'avais si peur de te retrouver vieillie, ridée…

— Très touchée, vraiment !… Mais tu sais, entre nous, j'aurais préféré « charlestonner » encore un peu, avant d'aller bouffer les pissenlits par la racine ! » « Clampser » à vingt-deux ans quand on a tout, pour pas s'en faire et rigoler c'est plutôt tarte ! C'est la faute de cet idiot de Stany, tu sais, un de mes « flirts », le grand blond dont tu étais si jaloux ; un jour il m'invite à faire une balade dans sa bagnole, il veut « gratter » une torpédo qui était devant nous, il prend mal un virage et nous colle sur un arbre ! Tu parles d'un « shimmy ». Paraît que je suis morte sur le coup. C'est mon frère qui me l'a appris, l'autre matin, le jour du réveil en trompettes ! Quant à Stany, il s'en était tiré avec deux côtes cassées. Ah ! si jamais je le rencontre, qu'est-ce que je lui passerai à cette mazette ! Et dire que je commençais à avoir le béguin pour cet abruti, et que je me serais peut-être laissé tomber !…

— Oh ! Niquette !… tu m'avais déjà oublié ?…

— Mais non, mon petit Gil. Quand tu es mort, j'ai eu beaucoup de chagrin, sans blague ! La preuve, c'est que pendant plus d'un mois je n'ai pas fichu les pieds dans un « dancing » !… Mais avec le temps, tu comprends, sans oublier tout à fait, on se console petit à petit, on pense à autre chose, on se fait une raison, quoi ! Il faut bien vivre sa vie, pas ?

— Et depuis notre Résurrection, tu n'as pas éprouvé le désir de me revoir ? Tu savais pourtant où me trouver avec le journal ?… Et moi pendant ce temps, pas une minute depuis notre Réveil je n'ai cessé de penser à toi, ma Monique adorée !…

— Sans blague ? Tu en pinces toujours ?…

— Oh ! ne raille pas, Monique, je t'en supplie ! Ton indifférence me brise le cœur !…

— Mais non, mon petit vieux, je ne suis pas indifférente, j'ai beaucoup d'amitié pour toi, on est de bons copains tu le sais bien, mais tu comprends, dans l'ahurissement des premiers jours, j'ai pas eu l'idée de te courir après, je l'avoue ! Par exemple, dès que j'ai vu ton nom sur la liste ce matin, je me suis dit : « Tiens, chic, je vais aller voir mon vieux Gil ! » Ça tombait bien, tu habitais justement dans la même maison que ma trisaïeule Elvire Desnoyers. J'allais monter te voir en sortant de chez elle, si tu ne m'avais pas appelée tout à l'heure. Mais, à propos, il paraît que depuis quelques jours tu passes toutes tes soirées sous la fenêtre de ma trisaïeule ?… En pincerais-tu pour elle aussi, beau ténébreux ?…

J'explique à Monique comment, le premier soir, je fus trompé par l'étrange ressemblance, et comment les soirs suivants, pour me donner l'illusion de revoir mon aimée, je revins contempler le visage d'Elvire Desnoyers.

— Elle t'avait remarqué, elle te trouvait même bien, mais quand tu t'es mis à l'appeler Monique, elle t'a pris pour un piqué, et tu lui as fait peur !…

— C'est pour ça qu'elle chantait hier soir, avec ses fenêtres fermées ?

— Sans doute. À propos, qu'est-ce qu'elle tient comme retard avec son répertoire, ma trisaïeule ! Tout ce qu'il y a de « coco » comme chanson ! Tu as entendu tout à l'heure la blague que je lui ai faite ? Au moment où elle roucoulait sa langoureuse goualante, je me suis mise au piano à côté d'elle et je lui ai envoyé un petit refrain de jazz qui se posait un peu là ! Si tu avais vu ses yeux ahuris quand je chantais : « Hallelujah » ! Elle est bien mignonne, ma trisaïeule, mais elle a besoin que je la dessale un petit peu ! Attends, je vais lui faire signe de descendre, il faut que je te présente à mon ancêtre, c'est plus correct !

— Mais non, Monique, restons encore un peu seuls tous les deux !… Nous sommes bien ici, et j'ai tant de choses à te dire, mon cher amour !…

De nouveau, je tente de l'embrasser, mais elle se dégage en riant et appelle sa trisaïeule.

— Elle descend, tu vas voir, elle est charmante dans son genre « Louis-Philippart » mon arrière-arrière-grand'mère. Au fond, toi aussi, mon vieux Gil, tu étais fait pour vivre en 1830 ! Avec tes bobards à la « clair de lune » de Werther, et tes soupirs d'amour style « Antony », tu aurais empaumé toutes les « poules » de cette époque !

Dans sa robe en chaly semée de petites guirlandes en colonnes, le corsage drapé sur un « canezou » à manches en mousseline brodée, une écharpe en gaze rose, jetée gracieusement sur ses épaules, Elvire Desnoyers s'avance dans l'allée.

En riant Monique fait les présentations :

— Monsieur Gilbert Bricet, mon flirt ; madame Elvire Desnoyers, ma jeune et adorable trisaïeule !

Elvire Desnoyers rougit jusqu'aux bouclettes de sa vaporeuse chevelure dorée et, baissant modestement les yeux, m'honore de la plus exquise des révérences.

Nous nous asseyons tous les trois sur le vieux banc au pied du grand chêne.

La flèche éblouissante d'un rayon de soleil, qui a réussi à transpercer l'épais feuillage, effleure comme pour faire une comparaison la nuque rasée de Monique, la « garçonne », et les nattes savamment rassemblées d'Elvire, la « romantique ».

— J'ose espérer, petite madame, dis-je en me tournant vers Elvire, que vous voudrez bien pardonner à un pauvre amoureux égaré par la plus hallucinante des ressemblances son indiscrétion de ces jours derniers. Permettez-moi de joindre à mes excuses mes remerciements les plus sincères pour les minutes d'émotion que j'ai éprouvées l'autre soir et aujourd'hui, en vous écoutant chanter d'une voix si mélodieuse avec tant de charme et de sentiment.

De nouveau les joues d'Elvire Desnoyers s'empourprent.

— Oh ! monsieur ; vous êtes trop indulgent ! Mais je suis surprise que vous ayez pu goûter quelque agrément en écoutant ces modestes romances. Tout à l'heure, Monique m'a déclaré que ces mélodies étaient ridicules et qu'à votre époque on ne chantait que des Charles ? ? ? des Charles… des Charles quoi ? Monique ?

— Des charlestons… Mais ne t'en fais pas pour ça !… tu permets que je te tutoie, ma petite Elvire ; après tout nous sommes à peu près du même âge ! j'ai même trois ans de plus que toi, bien que tu sois ma trisaïeule… Une paille !… Je te disais : faut pas t'en faire pour Gilbert. Il ne te bourre

pas le crâne, en déclarant qu'il aime les romances. Il n'était pas de notre époque pour deux ronds comme je le lui répétais tout à l'heure, et le charleston, le shimmy, le black-bottom et le jazz, ça le laissait plutôt froid ! Quand il soupirait dans les coins en me roulant des yeux à la « je vous aime et j'en meurs ! » je le lui ai assez seriné : « Toi, mon vieux Gil, t'as manqué le coche, t'as rien du gigolo « affranchi », t'aurais dû naître au temps des troubadours ! »

— Au temps des troubadours !... répète Elvire, d'une voix rêveuse, moi aussi j'aurais voulu vivre à cette époque poétique ! Je me souviens d'un drame que je vis représenter dans les premiers mois de mon mariage. Il avait pour titre : *Cœur de châtelaine ou la mort du Ménestrel*. C'était la triste histoire d'une châtelaine qui aimait un troubadour. Le seigneur arrivait brusquement de la Croisade et surprenait le ménestrel en train de jouer une sérénade d'amour à la châtelaine sous les murs du manoir. Ivre de fureur, le cruel seigneur se croyant trahi obligeait l'infortuné ménestrel à poursuivre sa sérénade nuit et jour sans arrêt. Dès que le jeune troubadour faiblissait, car on ne lui donnait aucune nourriture, les hommes d'armes du farouche seigneur le piquaient d'un fer rouge le forçant à continuer sa tragique sérénade. Du haut de la tour du donjon, où son époux sans pitié l'avait fait enchaîner la châtelaine éplorée était forcée d'écouter l'aubade sinistre de son bien-aimé troubadour. Quelle horrible et sublime situation ? ne trouvez-vous pas, monsieur Gilbert ? Et toi, Monique, n'aurais-tu pas été bouleversée comme je le fus en assistant à ce beau drame romantique ?

— Oh ! moi, tu sais, ma petite ancêtre, les trucs qui font « chialer », c'est pas mon rayon ! Je préfère l'opérette ou le « music-hall ! »...

— Oh ! Monique ! si tu avais entendu les vers magnifiques que déclamaient les artistes, tu aurais été touchée aux larmes, comme moi, j'en suis certaine.

— Ah ! c'étaient des vers, par-dessus le marché ! charmante soirée ! Comme coup de rasoir, ça devait être « pépère » !

— C'était sublime, Monique !… Tiens, je me souviens encore des derniers vers, lorsque du haut de sa tour la châtelaine devient folle de désespoir, en voyant mourir son ménestrel adoré :

Demain fera huit jours qu'au pied de la tourelle,
Jehan, mon troubadour, chante sa ritournelle !
Sous ses doigts déjà froids faiblissent les accords,
Il chancelle, il s'écroule ! Ah ! mon Dieu ! Il est mort !
Il est mort ! et mon cœur sombre dans la démence !
Écoutez !… écoutez !… ce bruit dans le silence !
On dirait… oui, j'entends… le long du corridor,
Son fantôme jouer de la guitare encor !…
Qu'on grave sur sa tombe… ah ! ma raison s'évade !
Ci-gît un ménestrel, mort d'une sérénade !…

— Comment, tu ris, Monique ? Oh ! ce n'est pas bien… Serais-tu donc insensible à l'harmonieuse beauté de l'art poétique ?… M. Jérôme Desnoyers, mon époux, ne goûtait pas trop, lui non plus, les pièces en vers, il préférait les vaudevilles à couplets, et ce fut pour moi une grande désillusion.

— Pauvre aïeulette ! Ton légitime ne donnait pas dans le genre troubadour et sérénade à ce que j'entends !

— M. Desnoyers était un homme sérieux et pondéré et ses occupations de négociant en bonneterie ne lui laissaient guère de loisirs pour s'intéresser aux poètes et à leurs œuvres.

— Oui, c'était pas le « gigolo » de tes rêves, quoi ! Je vois ça d'ici.

— Le « gigolo » ?… Je ne comprends pas, Monique. Excuse-moi, mais de mon temps l'instruction des jeunes filles était certainement moins développée qu'à ton époque… alors tu comprends, il y a des mots dont le sens m'échappe…

— Je veux dire, ce n'était pas ton idéal, ton béguin ! Alors pourquoi te l'ais-tu appuyé comme mari ?

— Mais, Monique, c'étaient mes parents qui me l'avaient choisi. « M. Desnoyers est un honnête homme et un excellent parti », m'avait dit mon père. « Il fera ton bonheur », avait ajouté ma mère, et en fille respectueuse et soumise j'avais répondu « oui » puisque tel était le désir de ma famille. D'ailleurs M. Desnoyers ne me déplaisait pas. Évidemment, j'eusse préféré, je l'avoue, épouser un de ces héros magnifiques dont je lisais les merveilleux exploits dans mes livres favoris : un Hernani, un d'Artagnan, un beau Bussy ! J'avais pleuré et rêvé si souvent en lisant la touchante idylle de Roméo et Juliette que j'aurais bien voulu, moi aussi, vivre comme ces amants légendaires un grand et sublime roman d'amour !…

— Échelle de soie, balcon, clair de lune, gondole, Venise, et tout le bazar ! s'esclaffe Monique.

— « Attala », « René », « le Dernier des Abencérages » de M. de Chateaubriand, et « Jocelyn » de M. de Lamartine me firent également verser de douces larmes. Mais à dix-huit

ans, lorsque je me suis mariée, j'ai dit à tous ces héros de romans, à toute cette poésie, à tous mes beaux rêves : « Faites dodo maintenant, prenez une toute petite place dans mon cœur et dormez, mes jolis rêves ! Demain, Elvire va devenir l'honnête et sérieuse épouse de M. Jérôme Desnoyers. Il ne faut pas que vous veniez la distraire de l'amitié et des devoirs qu'elle doit à l'époux que ses parents lui ont choisi. Dormez, beaux rêves, dormez ! »

Une larme coule lentement sur le visage pensif d'Elvire.

Ému je regarde cette toute jeune et jolie femme qui mourut à dix-neuf ans. Et je pense que tous les beaux rêves qui dormaient dans son cœur furent ensevelis avec elle. Beaux rêves endormis, des jeunes filles mortes sans amour, la trompette du « Jugement Dernier » vous a-t-elle réveillés aussi, dans leur cœur ressuscité ?

— Et ton légitime possesseur, ton négociant en bonneterie, tu ne l'as pas revu depuis notre glorieuse résurrection ? interroge Monique.

— Non. J'ai su par mes parents que M. Desnoyers s'était remarié quelques années après mon décès. Il était déjà d'un certain âge à l'époque de notre mariage, et il doit être mort fort vieux.

— Tant mieux, il ne te cramponnera plus ! Et maintenant que te voilà ressuscitée belle comme les amours, et presque encore jeune fille, j'espère que tu vas rattraper le temps perdu, mon aïeulette, et t'appuyer le troubadour de tes rêves.

Le visage d'Elvire Desnoyers devient subitement cramoisi.

— Oh ! Monique !… ma petite Monique !… proteste-t-elle.

— Oui ! oui, ma petite ancêtre jolie, puisqu'on ne part pas tout de suite pour Josaphat. Je veux que tu t'amuses, je te piloterai, je « t'affranchirai » sur tous les trucs que tu ignores, et je ferai de toi une belle gosse, tout ce qu'il y a « d'à la page ! »…

— Mais, Monique…

— Ne dis pas non, c'est décidé !… Tu sais, ma petite Elvire, je t'ai toujours gobée, même avant de te connaître en chair et en os. Dans le vieil album de famille, parmi toutes les photos jaunies, je t'avais tout de suite prise en affection. Au milieu de cette galerie « de vieux tableaux » ton portrait était le seul qui ne fût pas ridicule ! Je le regardais souvent, et je le montrais à mes copines : « Zieutez ma trisaïeule, mes petites, croyez-vous qu'avec sa petite gueugueule, elle en ferait des béguins si elle vivait à notre époque ! » Mais t'en fais pas, mignonne, rien n'est perdu, puisqu'on a la veine de remettre ça, je vais te présenter à mes flirts, et je te dégoterai un beau « ténébreux » à la hauteur !

Est-ce le contraste saisissant entre le langage réservé et pudique d'Elvire Desnoyers et le bagout « garçonnier » de Monique ? Mais jamais la façon de parler volontairement vulgaire de Niquette ne m'avait choqué comme aujourd'hui.

— Car tu sais, mon Othello, continue Monique en se tournant vers moi, j'ai déjà fait des conquêtes ! Faudra venir me visiter aussi à « l'Hôtel du Fruit-Défendu ». C'est là où nous perchons, le paternel, mon frère et moi. Mon frangin sera content de te revoir, et je te présenterai à mes adorateurs. Il y en a un surtout – tiens-toi bien, vieux jaloux – qui

me fait la cour à pleins gaz ! C'est un marquis de l'époque Louis XV, un ancien compagnon de débauche du « Bien-Aimé ». Il me raconte leurs « partouzes » du « Parc-aux-Cerfs ». Je n'ai jamais eu un « flirt » plus « exciting ». Avec ça joli garçon et encore jeune. Il est mort à trente-deux ans, d'une congestion, après une orgie. Un type épatant, tu verras !

Je hausse les épaules, sans répondre, et je regarde Elvire Desnoyers, qui, ses grands yeux candides fixés sur Monique, écoute sans comprendre le verbiage dévergondé de la « garçonne ».

Ah ! pourquoi Monique n'a-t-elle pas la pureté morale, la fraîcheur d'âme de son adorable trisaïeule ?… Pourquoi ?… Au fond, malgré son court mariage, la vraie jeune fille n'est-elle pas Elvire ?…

XVII

La reprise des affaires. – La vie parisienne recommence. – Le salon de coiffure de Marcel Marcellin. – « Aux Barbes Illustres ». – Des clients de marque. – M. Rikiki cède son tour à Louis XIV. – Les distractions de Jean de La Fontaine. – Un client sans gêne. – Celui qui ne peut pas attendre.

La vie normale a repris dans la capitale. Depuis la distribution générale de monnaie, – il y a de cela une quinzaine de jours – les magasins ont rouvert leurs portes, les autos commencent à circuler à travers les rues. Paris reprend petit à petit sa physionomie « d'avant-fin-du-monde ».

Protégé par son ami Séraphin, notre « ange-portier », mon cousin Marcel Marcellin a ouvert un salon de coiffure pour dames et messieurs sur les grands boulevards. Il a pris pour enseigne : « Aux Barbes Illustres. »

Jules Anfleur et moi, nous avons assisté à l'inauguration. Depuis qu'il a retrouvé son fils âgé de soixante-huit ans, et général, l'existence de mon ami Jules est empoisonnée.

Tout en nous dirigeant vers « le salon de coiffure » de Marcellin, mon compagnon me confie avec amertume :

— Depuis que ce fils plus âgé que moi de trente-huit ans habite mon hôtel, la vie n'est plus possible ! Figure-toi, mon vieux, qu'il exige que je l'appelle Toto ! Nous sommes la risée de la table d'hôte !

« Pendant les repas, on n'entend que sa voix de stentor me crier : « Papa, je voudrais encore un peu de soupe ! » Ou bien : « Petit père, fais-moi passer la moutarde. » C'est grotesque. La « Dame aux Camélias » ne peut plus me regarder sans rire, et je n'ose plus lui faire la cour, tant j'ai conscience de mon ridicule. De plus, ce maudit enfant à cheveux blancs ne badine pas avec la vertu ! L'autre jour, il m'a surpris dans le couloir en train d'embrasser une petite marquise, à qui je ne suis pas indifférent. Ah ! mon cher, si tu l'avais entendu. Sais-tu ce qu'il a eu le culot de me dire ? Je te le donne en mille ! Il m'a hurlé : « C'est dégoûtant, papa ! Si tu crois que c'est un bel exemple à donner à ton enfant ! » Bref, je suis écœuré ! Je l'ai tout le temps sur mes talons, et je suis obligé plusieurs fois par jour d'écouter le sempiternel récit de ses campagnes et de sa mort au champ d'honneur ! Si ça continue je vais devenir fou ! Ah ! s'il y avait seulement une « Assistance Publique », ce que j'irais y porter en vitesse ce sale loupiot, ah ! oui, alors !

Mais comme nous arrivons devant « le salon » de Marcellin, Jules Anfleur, après avoir poussé un dernier et profond soupir, interrompt ses lamentations.

L'immense salon de coiffure est déjà rempli de clients. Et quels clients ! Pour une fois Marcel Marcellin n'a pas exagéré en prenant comme enseigne : « Aux Barbes Illustres. »

Nous apercevons en entrant Napoléon, Henri IV, Clovis, Henri III qui déjà sont entre les mains des garçons coiffeurs. Et sur des chaises attendant leur tour, Louis-Philippe, Louis XIV, La Fontaine, et bien d'autres illustrations historiques.

Assis entre Louis-Philippe et La Fontaine, je reconnais avec stupeur M. Rikiki et son fils Daniel.

— Ah ! te voilà, pitchoun, me crie Marcellin qui est en train « d'opérer » Clovis. Vé, tu vas me faire, je pense, un « compte rendu » à la hauteur de mon inauguration ! Et se penchant à mon oreille, il ajoute : « Tu vois ce que c'est que d'être bien avec les anges ? Ils m'ont envoyé tout le « gratin » de l'Histoire de France ! »

Jules Anfleur a déjà braqué son Kodak et prend des clichés de cet extraordinaire salon de coiffure.

De mon côté, je note scrupuleusement pour *l'Écho de Josaphat* les dialogues suivants :

Marcel Marcellin, à Clovis. – Les moustaches « à la gauloise » ne se portent plus depuis longtemps. C'est démodé. Si j'osais me permettre un conseil, je crois qu'une petite moustache américaine « à la Charlot » vous irait à merveille et vous donnerait moins chaud.

Clovis. – Ne touchez pas « à ma gauloise ». Toutes les femmes de mon hôtel en sont folles !… Comme ce soir j'ai un rendez-vous d'amour, graissez-les-moi au suif de cochon. C'était mon parfum préféré autrefois, quand je courtisais Clotilde.

Premier garçon coiffeur (à Napoléon). – C'est pour les cheveux ou pour la barbe ?

Napoléon. – Pour les deux. (À part, se regardant dans la glace.) Je suis dégoûtant. Depuis cette maudite Résurrection, je ne suis pas rasé. J'ai l'air d'un marchand de marrons !

Premier garçon coiffeur (s'apprêtant à raser l'Empereur). – Dois-je laisser le bouc ?

Napoléon, sursautant. – Le bouc ?… le bouc ?… vous vous moquez de moi !… Le bouc à Napoléon ?… Ah ! c'est trop fort !

Marcel Marcellin, accourant. – Excusez mon garçon, Sire, il vivait sous Louis XIII, il ne connaît pas votre règne ni votre coupe. Que voulez-vous j'ai dû prendre les garçons qui se sont présentés – personne ne veut plus travailler depuis la Résurrection… Attendez, j'ai une idée ! Avec ce dictionnaire, tout ira bien ! (il donne un dictionnaire Larousse au garçon). Cherchez à la lettre N, Napoléon, et prenez le portrait qui s'y trouve comme modèle pour raser et coiffer Sa Majesté. Excusez-moi, mon Empereur, de ne pouvoir vous servir moi-même, mais j'ai Clovis en mains !

(*Une dame portant un costume antique, et le visage encadré par de longues nattes, entrant.*) – Le salon pour dames ? Je suis la reine Brunehaut.

Marcel Marcellin. – La porte au fond. C'est pour une ondulation électrique ?

La reine Brunehaut. – Non. Je désire être coiffée « à la garçonne ».

Marcel Marcellin. – C'est dommage. De si beaux cheveux.

La reine Brunehaut. – « À la « garçonne », vous dis-je ! De cette façon je ne risquerai plus d'être attachée par les cheveux à la queue d'un cheval indompté ! Clotaire II en sera pour ses frais s'il veut renouveler sa petite plaisanterie !… À la garçonne, et le plus ras possible !… (*elle entre dans le salon pour dames*).

Henri IV, hurlant soudain. – Ventre-Saint-Gris !... Que vois-je ? Je m'étais assoupi pendant que le garçon me coiffait... et... horreur... il m'a rasé la barbe ! ! !...

Deuxième garçon coiffeur. – Évidemment, monsieur, mais j'ai laissé les « côtelettes » selon la mode actuelle.

Henri IV. – Des côtelettes ! ! !... moi... Ventre-Saint-Gris ! La Belle Gabrielle ne va plus me reconnaître !

Marcel Marcellin, se précipitant. – Sire, je suis désolé... ce garçon vivait à l'époque des « favoris »... en « dix-huit cent trente »... alors par la force de l'habitude... vous comprenez...

Napoléon, hurlant à son tour. – Per baccho ! ! ce garçon est complètement idiot !... Qu'est-ce que c'est que cette barbiche ? et cette moustache cirée ? Diavolo ! !... et ces cheveux pommadés ?... Misérable, je vais l'étrangler ! !... As-tu juré de me défigurer ?

Marcel Marcellin, se précipitant. – Eh bien ! garçon, que signifie... Je vous ai pourtant donné un modèle...

Premier garçon coiffeur. – Et je l'ai copié exactement. Regardez ! (*Il montre le dictionnaire à Marcellin.*)

Marcel Marcellin. – Troun de l'air ! Vous vous êtes trompé !... C'est le portrait de Napoléon III que vous avez copié ! !...

Premier garçon coiffeur. – Est-ce que je savais, moi !... J'ai cherché Napoléon, j'ai trouvé celui-là. Je ne pouvais pas deviner qu'il y en avait une série de ce nom-là. Je vivais sous Richelieu, moi, ne l'oubliez pas ! J'ai eu l'honneur de faire la barbe aux Trois Mousquetaires, et, entre parenthèses, ils

n'étaient pas si difficiles que ce client-là ! Pourquoi ne veut-il pas rester comme ça ? Je ne le trouve pas mal, moi. S'il avait une perruque, il ressemblerait un peu à M. Porthos.

Marcel Marcellin. – On ne vous demande pas votre avis ! Tenez, allez finir de graisser les « gauloises » de Clovis, je vais m'occuper moi-même de l'Empereur ! (*À Napoléon*) Vé ! ne vous inquiétez pas. Je m'en vais vous la faire moi, votre tête historique ! (*Tout en rasant Napoléon*.) Il faut vous dire qu'à mon époque j'avais comme clients des grosses légumes de la politique. C'est moi qui faisais la barbe à M. Raymond Poincaré, à M. Barthou et à M. Édouard Herriot. Alors, bagasse ! vous pensez si j'ai l'habitude des têtes célèbres ! (*Ayant fini de raser*.) Pour la mèche légendaire, Sire, un peu de brillantine ?

Troisième garçon coiffeur, s'approchant de Marcellin et à mi-voix. – Patron, ça fait le sixième peigne que je casse en coiffant mon client, et j'ai déjà faussé quatre tondeuses et ébréché huit ciseaux en lui rafraîchissant la nuque ! Qu'est-ce qu'il a comme cheveux ce client-là !

Marcel Marcellin. – C'est « Clodion le Chevelu ». Prenez un râteau pour le démêler, ça ira plus vite !

Deuxième garçon coiffeur. – Au premier de ces messieurs !

Louis XIV, à Rikiki. – Vous êtes avant moi, je crois, mon gentilhomme ?

M. Rikiki. – Sire, je vous en prie, passez le premier. Je ne suis pas pressé.

Deuxième garçon coiffeur, à Louis XIV, qui prend place dans le fauteuil, et regardant la haute perruque du Roi « So-

leil ». Si c'est pour une « indéfrisable », il faudrait passer dans le salon pour dames.

Louis XIV, enlevant sa perruque. – Non. Portez cette perruque à boucler, et vous me raserez pendant ce temps. Maintenant, faites attention en me coiffant, j'ai deux énormes loupes sur le crâne. C'est d'ailleurs pour les dissimuler que j'ai lancé la mode de ces vastes perruques.

Deuxième garçon coiffeur, qui veut être spirituel. – Des loupés ?… Vous ne craignez pas que ça mette le feu à votre perruque ?

Louis XIV. – Pourquoi donc ?

Deuxième garçon, qui veut être spirituel. – Dame, n'êtes-vous pas le « Roi Soleil » ?… et le soleil passant à travers une loupe provoque le feu !… (*Il éclate d'un rire stupide*.)

Premier garçon coiffeur, qui a terminé de graisser les moustaches de Clovis. – Voyez caisse ! Taille de cheveux, barbe, graissage !

La Fontaine, s'élançant à la caisse. – Combien vous dois-je ?

Marcel Marcellin. – Mais vous faites erreur, monsieur. Vous n'êtes pas encore rasé. C'est Clovis qu'on vient de finir.

La Fontaine. – Excusez-moi. C'est encore une de mes stupides distractions ! (*Il va se rasseoir*.)

Premier garçon coiffeur. – Au premier de ces messieurs !

Louis-Philippe, à Rikiki. – C'est à vous maintenant, je crois, monsieur ?

M. Rikiki. – Mais pas du tout, après vous, Sire ! Je ne suis pas pressé…

Louis-Philippe. – Bien obligé, monsieur.

Daniel, à son père, M. Rikiki. – Mais papa, tu laisses passer tout le monde avant nous. Et nous étions arrivés les premiers.

M. Rikiki. – Sache, Daniel, que, dans la vie, il faut savoir respecter la hiérarchie sociale. Autrefois, lorsque je me trouvais chez le coiffeur en même temps que M. Legratier, mon chef de bureau, je lui cédais toujours poliment mon tour.

Daniel. – Mais, petit père, ce n'était pas M. Legratier ce monsieur-là, ni les autres non plus !

M. Rikiki. – Évidemment, aucun de ces messieurs n'était M. Legratier, mon chef de bureau, mais enfin, c'étaient quand même des personnages haut placés. Je ne pouvais pourtant pas me faire raser avant Napoléon, Louis XIV, Henri IV, Clovis et Louis-Philippe ! Il faut savoir vivre, que diable !

Daniel, désignant La Fontaine. – Oh ! papa, regarde le monsieur, il ressemble à quelqu'un qui est sur mon livre de classe !

M. Rikiki, à La Fontaine. – Excusez mon fils, monsieur. Je lui ai pourtant répété mille fois qu'il ne fallait jamais désigner les personnes avec le doigt.

La Fontaine. – Ne le grondez pas, monsieur. Je suis au contraire très heureux que votre enfant m'ait reconnu. Je suis en effet Jean de La Fontaine, dont il a vu le portrait sur son livre de fables.

M. Rikiki, saluant. – Jean de La Fontaine ? Très honoré, monsieur. Contemple, Daniel, l'immortel auteur de *La Cigale et la Fourmi*, du *Corbeau et du Renard*, du *Singe qui montre la lanterne magique*, de…

La Fontaine. – Non, cette dernière fable est de mon excellent confrère Florian.

M. Rikiki. – Oh ! ça ne fait rien. Vous auriez été capable de la faire tout aussi bien que lui, j'en suis sûr. Si vous le permettez, Daniel va vous réciter *Le Coche et la Mouche*, dont je lui ai appris à dégager toute la moralité…

La Fontaine. – Non, non, n'importunez pas cet enfant. C'est moi au contraire qui vais lui réciter ma dernière fable si vous le voulez bien…

M. Rikiki. – Très flatté… Écoute bien, Daniel !

La Fontaine. – Je l'ai faite hier en observant deux escargots dans le jardin de mon hôtel.

(Il récite.)

LES ESCARGOTS ET LE MYRIAPODE

Fable

Deux escargots établis cordonniers
Sur une feuille de salade
Fabriquaient des mignons souliers
Aux insectes leurs camarades.
Le premier des deux concurrents
Raflait toute la clientèle
Et l'autre batteur de semelle

N’avait en tout qu’un seul client.
Un jour, d’une voix ironique,
Le premier escargot, s’adressant au second,
Lui dit : « Mon cher, qu’attends-tu donc
Avec ton unique pratique,
Pour fermer enfin ta boutique ? »
— C’est vrai, je n’ai qu’un seul client,
Lui répond l’autre, et je m’en flatte,
Mais mon cher il en vaut cinq cents :
Mon client, c’est le mille-pattes ! ! »

MORALITÉ
La « pratique » a son prix
Suivant ce qu’elle donne
Une seule suffit
Pourvu qu’elle soit bonne !

Marcel Marcellin. – Au premier de ces messieurs !

M. Rikiki, à La Fontaine. – Passez donc, je vous en prie. Trop honoré de céder mon tour à l’auteur de « La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf ». (*La Fontaine remercie et prend place au fauteuil.*)

Daniel. – Maintenant ça va être à nous, petit père ?… (*À ce moment entre un nouveau client.*) Allons bon !… pourvu que ce ne soit pas encore un roi !

Marcel Marcellin. – Asseyez-vous, monsieur. C’est tout de suite à vous.

Le nouveau client. – Poinct ne suis accoustumé d’attendre ! Haste-toi barbier ! Il y a moultes mois et annois

j'estois roi des François : « Charles le Chauve » estoit mon nom quand je régnois !

M. Rikiki, à part. – Ça y est, encore un tour de flambé !

Premier garçon. – Au premier de ces messieurs.

M. Rikiki, à Charles le Chauve. – C'est mon tour, mais…

Charles le Chauve. – Place, vilain ! (Il va s'asseoir dans le fauteuil.)

Premier garçon coiffeur. – La barbe ? les cheveux ? Que faut-il faire à monsieur ?

Charles le Chauve. – Un shampooing !

Marcel Marcellin, se précipitant vers La Fontaine qui a quitté son fauteuil et se dirige vers la sortie. – Arrêtez ! monsieur La Fontaine ! Vous n'êtes rasé que d'un côté de la figure ! Troun de l'air ! j'avais bien lu que vous étiez distrait, mais à ce point-là, peuchère ! jamais je ne l'aurais cru ! (Il ramène La Fontaine à son fauteuil.)

Un petit vieillard en pourpoint, entrant suivi d'un sombre personnage. – Installons-nous ici, mon compère ! (Il s'assied dans un fauteuil libre) et fais-moi la barbe. Tu trouveras céans tous les instruments nécessaires aux soins de ma toilette, qui nous faisaient défaut en nostre hostellerie.

Marcel Marcellin, au sombre personnage, avec colère. – Quel sans-gêne ! En voilà un aplomb ! Vous venez faire la barbe à vos clients dans mon salon de coiffure ?…

Le sombre personnage, un doigt sur ses lèvres et d'une voix sinistre. – Chut ! Je suis Olivier le Daim, barbier de Sa Majesté Louis le Onzième. Le roi n'a confiance qu'en mon

rasoir et poinct ne veult faire barbifier son auguste teste par d'aultres mains que les miennes.

Marcel Marcellin, bougonnant, à part. – Vé ! si tous les clients amenaient leur garçon avec eux ! Où irions-nous ! Je n'aurais plus qu'à fermer boutique ! pas moinsse !…

Un vieillard, entr'ouvrant la porte. – Il y a du monde… je repasserai…

Marcel Marcellin. – Entrez, monsieur. C'est à vous tout de suite… Asseyez-vous une seconde…

Le vieillard. – Non, non, je repasserai, je ne veux pas m'asseoir. Je reviendrai, et vous me ferez la barbe pendant que je marcherai de long en large dans votre magasin…

Marcel Marcellin. – Pendant que vous marcherez ?…

Le vieillard. – Oui, je suis le Juif-Errant ! ! (Il disparaît précipitamment.)

XVIII

Le Paradis de Sans-Un. – L'hôtel du « Fruit-Défendu ». – Les jeux innocents. – Le marquis de Valbrun. – Comment on lance une femme de lettres. – Le triomphe de Zoé Cruchard. – Je me bats en duel pour Elvire, et je suis transpercé de part en part.

Le surlendemain de mon entrevue dans le parc avec Monique et Elvire Desnoyers, je me suis rendu à l'hôtel du « Fruit-Défendu » où habite la famille Thibault-Richard.

Sur mon chemin, en traversant les boulevards, je tombe sur Sans-Un, le sympathique vagabond de mon hôtel. Il est installé à la terrasse d'un café, en compagnie, d'une jeune femme aux yeux tristes.

Je devine aussitôt que c'est la petite ouvrière dont il nous conta l'histoire au dortoir la première nuit, la jeune fille qu'il aimait et qui s'était suicidée pour l'amour d'un autre.

Sans-Un insiste pour que je prenne quelque chose avec eux.

— Je vous présente mon amie, me dit-il dès que je suis assis, vous savez, la môme dont je vous ai causé. Oh ! n'allez pas croire des choses surtout, c'est comme une frangine pour moi, et rien de plus ! Elle veut bien que je sois son bon copain, alors vous pensez, je suis trop content qu'elle veuille se promener avec moi, pour l'embêter avec mes boniments. Je sens qu'elle pense encore un peu trop au-sale type qui l'a

plaquée autrefois, et je cherche à la distraire pour pas qu'elle ait le noir. Sûrement, si j'avais eu la veine de la rencontrer, avant le sale oiseau pour qui elle s'est fait périr, on aurait pu être heureux nous deux. Comme elle aurait pas connu ce joli-cœur, qu'était beau paraît-il, elle m'aurait peut-être pas trouvé trop moche, elle m'aurait peut-être aimé. Mais parlons pas de ça. Le principal c'est qu'elle s'en fasse plus pour l'autre ! Ce que je veux, c'est qu'elle retrouve son bath petit sourire d'autrefois pour qu'elle se présente devant le Bon Dieu tout plein mignonne et qu'il l'envoie au Paradis ! Elle l'aura bien mérité la pauvre gosse !

Pendant que parle Sans-Un, je regarde à la dérobée sa jeune compagne.

Elle ne semble pas entendre ce que dit son fidèle ami, ses yeux sans cesse en mouvement regardent, scrutent la foule des visages qui passent. On dirait qu'elle cherche quelque chose… quelqu'un…

— En attendant, poursuit Sans-Un, on mène la belle vie. Depuis la distribution de monnaie, on ne se refuse rien. On dira ce qu'on voudra, mais c'est chic quand même d'avoir du « pèze » et de pouvoir le dépenser ! Dire qu'il a fallu que j'sois mort pour pouvoir être un peu rupin moi aussi ! Entre nous, vous savez, s'ils veulent nous oublier ici à perpète, je demande pas autre chose, j'suis pas exigeant ; pour moi c'est comme qui dirait le Paradis, pas vrai, mon vieux cabot ? Tenez, regardez-le, monsieur, il est couché sous la table et y bouffe du sucre « en veux-tu je t'en jette » comme un vrai chien de mylord ! Ah ! oui, c'est beau la richesse !

Je laisse le brave Sans-Un à sa béatitude et je poursuis mon chemin.

Tout en marchant je songe à cette jeune fille qui aime certainement encore celui qui ne l'aimait plus, je songe à Sans-Un qui aime cette jeune fille qui ne l'aime pas, et je me dis : « Mais toi aussi, pauvre type, tu aimes une Monique qui se fiche de toi ! et pourtant tu vas la voir de ce pas, tu vas au-devant de ta souffrance ! Pour être aimé, faudrait-il ne pas aimer soi-même ? C'est possible… mais… »

À l'hôtel du « Fruit-Défendu », je trouve Monique et son frère dans le salon de l'établissement.

Elvire Desnoyers est avec eux.

De nombreux jeunes gens et jeunes filles de toutes les époques sont également réunis dans la pièce.

À mon arrivée, la joyeuse assemblée était en train de jouer aux jeux innocents.

Placés en rond, jeunes gens et jeunes filles chantaient en faisant circuler une bague le long d'une ficelle :

Il est passé par ici
Le furet du bois, mesdames,
Il est passé par ici
Le furet du bois-joli…

Mon entrée interrompt pour un instant la recherche du « furet ».

Après une présentation rapide, Georges Thibault-Richard, le frère de Monique, m'entraîne dans un coin du salon, pendant que la ronde populaire reprend de plus belle :

Il court, il court le furet…

Je regarde Georges. Il n'a guère changé. C'est toujours le long et pâle garçon aux traits fatigués par la noce, aux cheveux clairsemés, à la petite brosse charlotienne sous le nez ; un de ces milliers de fantoches de la vie parisienne, fabriqués en série, sans âge ni personnalité.

— Je n'ai pas trop vieilli, hein, mon vieux Gil ? Voilà l'avantage de « clampser » à quarante ans, nettoyé en cinq sec par une broncho-pneumonie. Ah ! ça n'a pas traîné, en quarante-huit heures mon baluchon était fait, et ma malle enregistrée pour le Grand-Départ ! J'avais dû attraper froid en sortant du cercle. Et toi, qu'est-ce que tu deviens ?… Toujours « chipé » pour ma frangine ? Pauvre vieux, va !… Si j'étais à ta place, il y a longtemps que je l'aurais laissé tomber la môme !

Je ne réponds pas. Mes yeux sont fixés sur Monique qu'un élégant marquis Louis XV, sous prétexte de « jeux innocents », est en train de serrer de près dans un coin.

Georges a surpris mon regard :

— C'est le marquis de Valbrun, le dernier béguin de Monique, m'explique-t-il avec son cynisme habituel. Il a, paraît-il, mené une vie de bâtons de chaise à son époque. Il raconte toutes ses anciennes « coucheries » à ma sœur, et ça l'excite, tu comprends, la petite !… Entre nous je crois qu'elle en « tient » fortement pour ce type-là ! Au fond, je te l'ai déjà dit, tu as toujours été trop sentimental avec Monique. Tiens, ce qu'il t'aurait fallu avec ta nature, c'était une gosse dans le

genre de notre trisaïeule, Elvire Desnoyers. Comment la trouves-tu ?

— Adorable ! Et si fraîche de sentiments, si véritablement jeune fille, elle !

— Oui, mais je ne lui en donne pas pour longtemps avant de ressembler à ma sœur. Monique s'est mis en tête de la dessaler et d'ici peu tu me donneras des nouvelles de la fraîcheur d'âme de notre trisaïeule !

Je ne peux réprimer mon indignation :

— C'est abominable ! J'espère que tu ne vas pas laisser Monique corrompre sans scrupules le cœur innocent et pur d'Elvire Desnoyers ? Il faut empêcher cette vilaine action ! Tu dois intervenir, c'est ton devoir !

— Peste, mon cher ! Quelle chaleur, quelle chevaleresque indignation ! Tu n'imagines pas, j'espère, que je vais me dresser en champion de la vertu ? Que ma sœur et sa trisaïeule se débrouillent, moi, je m'en balance ! Toutes les femmes sont pareilles, va ! et il n'y a que dans les romans… Ah ! à propos de roman, je te donne en mille de deviner ce que j'ai fait en 1932, quatre ans après ton décès ?

— Ma foi, je ne vois pas… Tu as écrit un roman ?…

— Non, mieux que ça… J'ai fait écrire un roman par notre concierge.

— Par votre concierge ?

— Oui, tu dois te souvenir : Zoé Cruchard, notre concierge, une belle fille, veuve avant trente ans, et qui couchait avec tous les locataires ?

— Ah ! oui, je me rappelle. Elle n'était pas mal en effet. Un peu forte peut-être pour l'époque, mais des yeux de braise, et des lèvres appétissantes, prometteuses…

— Et d'un romanesque avec ça ! Du matin au soir, elle lisait dans sa loge tous les bouquins d'amour qu'elle pouvait se procurer. Une nuit où j'étais près d'elle – car je dormais de temps en temps avec Zoé, moi aussi – comme je m'apprêtais à remonter dans notre appartement, après avoir goûté dans ses bras de solides extases, interrompues de temps en temps par la sonnerie d'un locataire réclamant le cordon, l'ardente concierge me confia en minaudant : « Mon chéri, je voudrais écrire un roman d'amour ! »

« — Un roman ? lui dis-je ahuri.

« — Oui, l'idée m'en est venue en lisant tous ces livres écrits par des femmes, pour qui on fait tant de réclame en ce moment. La lecture de *Viol dans l'azur*, roman d'amour et d'aviation, le dernier grand succès de Mme Estelle Toucheaucœur, dont on voit le portrait dans tous les journaux, m'a complètement décidée. J'ai compris tout de suite que je pouvais en faire autant. Ce n'est pas sorcier, va ! La preuve, c'est que j'ai déjà écrit deux chapitres de *Prends-moi toute !* et, à part l'orthographe – mais il paraît qu'il y a des types exprès pour corriger les fautes dans les imprimeries – c'est moins dur à faire que le tapis de l'escalier. La chose la plus dure à trouver, paraît-il, c'est un éditeur. Toi qui as des relations, mon coco chéri, faudra que tu m'en trouves un, pour quand j'aurai fini : *Prends-moi toute !* Et tu sais, tu pourras lui dire que je serai bien gentille avec lui s'il veut éditer mon roman. Dame ! il paraît que maintenant dans la littérature, c'est comme au théâtre, une femme qui sait y faire avec les hommes a des chances de réussir. J'suis pas trop mal balan-

cée ; au plumard, je n'crains personne, alors je sais pas pourquoi que je n'deviendrais pas moi aussi une romancière célèbre ? Pas, mon mignon ?…

— Excuse-moi de t'interrompre, mon cher Georges, mais au fond le raisonnement de ta concierge n'est pas si bête. Je me souviens que déjà, avant mon décès, plusieurs femmes de lettres, d'un talent au-dessous de… la ceinture, avaient été lancées du jour au lendemain grâce uniquement à une publicité scandaleuse !

— Ce fut justement la réflexion que je me fis, après avoir entendu Zoé Cruchard, ma concierge, me confier ses projets littéraires. Tu sais, mon vieux Gil, que j'ai toujours aimé faire des blagues. Très riche et blasé depuis longtemps sur tous les plaisirs qu'on peut s'offrir avec de l'argent, je m'embêtais dans la vie et j'entrevis, dès que Zoé m'eut fait des confidences, la possibilité de me payer la tête de mes contemporains. Je résolus donc de « lancer » le roman de Zoé Cruchard à mes frais et de lui faire une publicité au moins égale à celle qui accompagnait chaque production d'Estelle Toucheaucœur.

« Dès que *Prends-moi toute !* fut terminé, je portai le manuscrit chez un éditeur en l'assurant par traité que je prenais tous les frais de l'édition et de la réclame à ma charge.

« Un mois plus tard, *Prends-moi toute !* paraissait en librairie. Ce fut un véritable événement littéraire ! Le portrait de Zoé Cruchard représentée en déshabillé élégant, couchée sur son « lit-d'inspiration », s'étalait sur quatre colonnes dans tous les journaux de Paris et de province. Sous la photographie, en énormes caractères, on lisait :

UNE RÉVÉLATION MONDIALE ! ! !
Le chef-d'œuvre d'une concierge de génie
PRENDS-MOI TOUTE !
Roman de la possession intégrale
par
ZOÉ CRUCHARD

« Pendant six mois, pas un jour ne passa sans que les quotidiens, tous sans exception, ne fissent la publicité la plus formidable sur *Prends-moi toute !* Cela me coûta cher, mais jamais je n'avais autant rigolé de ma vie. Quant à Zoé, devenue du jour au lendemain une célébrité littéraire, elle avait abandonné sa loge, était entretenue par un banquier américain et venait de signer un brillant engagement avec une grande firme cinématographique pour interpréter elle-même le principal personnage de *Prends-moi toute !* dans un film.

« Je dois dire pour être juste que je réussis à rentrer dans une partie de mon argent, car, par la force de la publicité intensive faite par toute la presse, le roman de Zoé Cruchard avait dépassé le tirage fabuleux de douze cent mille exemplaires ! Jamais les plus gros succès de Hugo et de Zola n'avaient atteint, et de beaucoup, un pareil tirage ! C'est beau la gloire ! ! ! Hugo et Zola dépassés par une Zoé Cruchard ! ! La publicité triomphant du génie ! ! Ah ! je regrette, mon vieux Gil, que tu n'aies pas assisté à cette formidable fumisterie. Par exemple, d'une façon indirecte, j'ai une victime sur la conscience. Mme Estelle Toucheaucœur, la célèbre romancière, folle de jalousie du triomphe sans précédent de Zoé Cruchard, mourut en vingt-quatre heures d'une jaunisse rentrée.

« Mais je te rase peut-être avec toutes ces histoires, mon vieux Gil ? Tiens, voilà justement Monique qui vient nous relancer.

— Dis donc, Georges, t'as pas fini de « tenir la jambe » à mon « flirt » ? Allez, venez avec nous, on joue aux jeux innocents. C'est un peu « coco », mais ça fait plaisir à ma trisaïeule !

Et me prenant par le bras, Monique m'entraîne en riant vers le groupe des joueurs.

Le marquis de Valbrun est « le boute-en-train » de la joyeuse société.

— À quoi jouons-nous maintenant, mesdemoiselles ?

Des phrases s'entre-croisent :

— Au portier du couvent.

— Au baiser sur le chandelier.

— Non, aux métamorphoses.

— À la Volière.

— À la clef du jardin du Roi.

— À chnifchnof-chnorum.

— À la cassette.

— À Pince-sans-rire.

— Aux comparaisons.

— Aux devises !

— De grâce, mesdemoiselles, de grâce, messieurs, ne parlez pas tous à la fois, nous n'en sortirons pas, s'écrie le marquis de Valbrun. Voulez-vous me permettre à mon tour de vous proposer un petit jeu que j'avais lancé jadis à la Cour, pour amuser mon auguste souverain, Louis Quinzième de nom ?

— Oui, oui, oui, approuvent toutes les voix.

— Eh bien ! voilà. Il s'agit de répéter ce que je vais vous dire, sans hésitation, et sans se tromper. Attention. Écoutez bien. Je commence :

Celui-là n'est point ivre qui trois fois dira :
Blanc, blond, bois, barbe grise, bois.
Blond, bois, blanc, barbe grise, bois.
Bois, blond, blanc, barbe grise.

De Valbrun a débité sa tirade avec une telle volubilité comique que toute l'assistance éclate de rire et applaudit.

— C'est trop difficile, protestent quelques voix.

— Mais non, mais non, essayez… Tenez, mon adorable enfant – et Valbrun baise prestement la main d'Elvire Desnoyers – essayez : je suis certain que d'aussi délicieuses lèvres que les vôtres ne peuvent pas se tromper !

— Je crois qu'il en pince pour mon ancêtre, le monstre ! me chuchote Monique.

Le madrigal de l'entreprenant marquis fait sourire et rougir en même temps la jolie Elvire.

Pour l'encourager, Valbrun répète l'étrange tirade.

Elvire essaie de la redire à son tour, mais s'embrouille dès les premiers mots.

Monique et plusieurs de ses amies font également d'infructueuses et comiques tentatives.

Finalement, on renonce d'un commun accord à ce jeu trop difficile.

Pendant que l'on organise un nouveau jeu, je m'éclipse discrètement et vais m'asseoir à l'extrémité du salon avec Georges. Je n'ai pas le cœur à m'amuser. Ce Valbrun m'est décidément antipathique. Malgré ses manières on ne peut plus « Régence », l'expression cynique et vicieuse de son regard ne me revient pas. Sa façon désinvolte et familière de parler à Elvire m'a profondément choqué. Je suis en train de causer avec Georges, lorsqu'une voix que l'émotion fait trembler s'élève soudain du groupe des joueurs :

— Laissez-moi, monsieur ! de grâce !… c'est une indignité !…

C'est la voix d'Elvire. Je m'élance et j'aperçois derrière le paravent, où sans doute, sous prétexte de quelque « jeu-innocent », l'a attirée Valbrun, la pauvre Elvire rouge de honte qui se débat entre les bras du jeune marquis.

En me voyant surgir, de Valbrun lâche la jeune femme.

— Ridicule pécore ! murmure-t-il rageusement, pour un baiser hurler ainsi !… Vertudieu !… vous avez de la chance, la belle, que nous ne soyons plus à l'époque du « Parc-aux-Cerfs ». Ce n'est pas un baiser seulement qu'il vous en eût coûté, mais…

Il n'a pas le temps d'achever l'insulte. Ma main a déjà claqué sur sa figure.

— Enfer ! vous m'en rendrez raison ! hurle-t-il en portant la main à la garde de son épée. Dégainez sur-le-champ ou vous êtes un homme mort !

Je cherche une arme autour de moi. Un jeune gentilhomme Louis XIII qui se trouve dans l'assemblée me tend vivement sa rapière nue.

Il était temps, déjà de Valbrun s'élançait vers moi l'épée en avant.

Nos fers se croisent. Je ne suis pas de première force à l'épée, mais enfin j'avais fait quelques mois d'escrime autrefois ; quand on est dans le journalisme, c'est toujours utile.

Les hommes ont fait cercle autour de nous, tandis que derrière eux les cris épouvantés des femmes accompagnent les cliquetis des épées.

Ce duel, entre un seigneur Louis XV et un reporter en veston du siècle de « Gastounnet », doit avoir une allure parodique des plus humoristique. Je m'en rends compte et ne peux m'empêcher de sourire tout en soutenant de mon mieux l'assaut furieux de mon adversaire.

Mon sourire, qu'il prend pour un défi, redouble la rage du marquis.

Brusquement, il se fend à fond, à l'instant précis où je me fendais également. Sa lame me traverse de part en part tandis qu'il s'embroche sur ma rapière.

Tous les assistants poussent un cri d'effroi. Des femmes s'évanouissent. J'ai le temps de constater froidement tout cela, car, chose étrange, bien que transpercés de part en part tous les deux, nous ne tombons ni l'un ni l'autre.

De plus, je n’ai ressenti aucune douleur lorsque l’épée de mon adversaire m’a traversé le corps. Et pourtant, ce n’est pas une illusion, l’épée s’est enfoncée sous le sein gauche et ressort entre les omoplates.

De Valbrun, lui non plus, n’a pas l’air de souffrir.

Je constate encore avec stupeur que pas une seule goutte de sang ne coule de nos blessures respectives.

Toujours dans la position de l’escrimeur fendu à fond, nous nous regardons tous les deux ahuris, affolés.

Nous devons être complètement grotesques, car déjà des rires commencent à fuser parmi les spectateurs de notre duel sans précédent.

« L’ange-portier » de l’hôtel du « Fruit-Défendu », attiré par les cris qui partent du salon, arrive à tire-d’aile par la fenêtre ouverte.

Mais à peine nous a-t-il aperçus dans notre étrange position de duellistes transpercés de part en part et toujours debout, qu’un formidable accès d’hilarité céleste le secoue de la tête aux pieds.

Le visage inondé de larmes de joie, dès qu’il peut reprendre souffle, l’ange nous explique entre deux hoquets de fou rire :

— Vous aviez donc oublié que désormais vous êtes immortels ?…

Parbleu ! c’est vrai, voilà l’explication ! J’aurais dû y penser. Depuis la « Résurrection Universelle » nos corps sont invulnérables, nous ne pouvons plus mourir. Nous sommes trop grotesques, en vérité. J’éclate franchement de rire. Val-

brun, lui, a l'air vexé. La stupeur que nous éprouvons nous fait oublier de nous retirer mutuellement nos lames du corps.

Elvire Desnoyers s'est élancée vers moi.

— Comment vous remercier, me dit-elle les yeux mouillés de larmes, vous n'avez pas hésité à vous battre pour moi. Vous vous êtes conduit en véritable chevalier !

Innocent et candide, Elvire ! Son âme romantique ne comprend pas le ridicule de ce duel extravagant.

— T'as l'intention de te balader toute la journée comme un poulet à la broche ? me lance ironiquement Monique. Retire donc cette épée, mon vieux Gil, j'ai failli m'éborgner sur la pointe qui dépasse dans ton dos !

Confus, je retire vivement et sans la moindre douleur le fer qui me traversait.

— Tiens, dis-je à Monique, tu rendras son épée à ton ami Valbrun. Il est temps que je rentre.

— Eh bien ! mon cher, puisque ma trisaïeule et toi habitez le même hôtel, tu serais bien gentil d'être son « chevalier servant » jusqu'au bout, et de la reconduire à ses parents.

Monique, tout en parlant, regarde Elvire avec une expression mauvaise, dure, qui ne m'échappe pas.

Elle lui en veut sans doute d'avoir attiré l'attention de son Valbrun.

J'offre mon bras à Elvire rougissante et nous quittons l'hôtel du « Fruit-Défendu ».

C'est étrange ! ce soir, je me sens heureux, léger… léger !…

Et pourtant Monique n’a pas été moins indifférente que d’habitude.

C’est étrange…

XIX

Le vertige du plaisir. – Une époque que personne n’avait prévue. – Mon « Elvire-Monique ». – Un amour idéal. – Premiers aveux. – M. et Mme Denis.

Au lendemain de la Grande-Guerre, pour s’étourdir, pour essayer d’oublier la monstrueuse hécatombe et l’horreur des charniers, on vit le monde entier se ruer avec frénésie dans le tourbillon des plaisirs, de la danse et de la volupté.

Après trois ans, pendant lesquels la Mort avait régné sans merci sur notre globe, la Vie reprenait ses droits, et l’Amour, au son des Jazz-bands déchaînés d’un bout à l’autre de la terre, se mettait à l’œuvre pour réparer ce que la guerre avait détruit.

Un phénomène semblable est en train de se produire dans notre Paris actuel, dans cet étrange Paris où nous vivons une existence transitoire, entre la Résurrection et le Jugement Dernier, entre notre Réveil et la Vallée de Josaphat.

Oui, depuis le matin fantastique où les trompettes sonnèrent le « Grand-Réveil », où des tombeaux de toutes les nécropoles surgirent, en chair et en os, chaussés, habillés, coiffés comme avant leur décès, les hommes de toutes les époques, depuis ce jour écrit dans le Grand Livre, où la Vie a définitivement terrassé la mort, notre nouvelle Humanité est prise insensiblement, petit à petit, d’un véritable vertige d’allégresse, d’une irrésistible soif de jouissances de toutes sortes.

Après le silence du sépulcre, après des siècles de néant, de mort et de nuit, les Ressuscités, les hommes nouveaux, éprouvent le besoin, le désir frénétique de la Vie, de l'Amour et de la Lumière !

À mesure que passent les semaines, la crainte du « Jugement Dernier » qui fit pâlir les plus braves à notre Réveil s'efface chaque jour davantage dans tous les cœurs.

La vie, qui a repris comme autrefois dans Paris, donne à chacun de nous l'illusion que cette existence provisoire va durer toujours.

On ne se préoccupe pas plus de la Vallée de Josaphat que jadis un jeune homme de vingt ans, en bonne santé, ne se souciait de la Mort.

On sait bien que les départs sont inévitables, que nous partirons chacun à notre tour, dans quelques semaines, dans quelques mois ou dans quelques années pour la Vallée du Jugement, mais personne n'y pense.

Chacun a repris ses petites habitudes, et le mirage de cette existence transitoire est tel que le « Jugement Dernier » nous paraît presque aussi irréel qu'avant notre Résurrection. Et dire que de notre vivant, personne n'avait prévu cette étrange époque intermédiaire entre le Réveil et Josaphat !

Tous les écrivains graves ou plaisants qui ont jadis parlé dans leurs livres du « Jugement Dernier », tous, sans exception, ont décrit l'Humanité ressuscitée, transportée directement, sans transition, à Josaphat.

Aucun n'avait réfléchi à l'embouteillage inévitable qui se produirait lors de la « Résurrection Universelle » par suite de

la petitesse de notre globe, comparée au nombre vertigineux, incalculable, des Ressuscités !

Aucun n'avait songé qu'il faudrait des mois, peut-être même des années, avant que l'Humanité entière puisse défiler dans la vallée de Josaphat !

Ce n'était pourtant pas difficile à prévoir en réfléchissant un peu !

Oui, mais on ne pense pas à tout, on ne peut tout prévoir.

Moi-même, par exemple, pouvais-je prévoir, il y a seulement deux semaines, le brusque changement qui vient de s'opérer dans mon cœur ?

Pouvais-je prévoir qu'il me serait possible d'écrire un jour, dans ce cahier où depuis notre Résurrection je note chaque semaine mes impressions joyeuses ou tristes, pouvais-je prévoir qu'il me serait possible d'écrire : *Je n'aime plus Monique !* L'idée seule d'écrire une pareille phrase m'eût semblé un blasphème, un défi à l'amour !

Et pourtant aujourd'hui, c'est le cœur joyeux, l'âme sereine que je peux me répéter à moi-même ces mots définitifs : *Je n'aime plus Monique !*

Comment l'amputation d'un amour si profondément enraciné dans mon cœur a-t-elle pu se faire sans souffrance, sans la moindre douleur, tout naturellement ?…

C'est bien simple : « J'aime Elvire, et j'en suis aimé ! » C'était fatal ! Cela devait arriver. Au fond, sans le savoir, depuis toujours, c'était Elvire que j'aimais en Monique ! C'était le pâle reflet d'Elvire qui m'arrivait à travers les âges, que je devais aimer dans « la garçonne ».

Elles se ressemblent d'une si étrange façon physiquement que j'ai l'impression de n'avoir pas changé d'amour, mais d'aimer une Monique transformée : l'idéale, la chaste et douce Monique de mes rêves !

Ce fut le soir même de mon grotesque duel avec Valbrun que la chose se passa.

En regagnant « l'Hôtel des Sept-Trompettes », Elvire, qui avait bien voulu accepter mon bras, ne cessait de me remercier pour la façon chevaleresque dont j'avais pris sa défense.

Son imagination romantique me faisait passer à ses yeux pour un de ces héros dont elle avait lu les fabuleux exploits dans ses livres favoris.

— Vous vous êtes conduit en véritable paladin, monsieur Gilbert ! Le Cid Campéador lui-même n'aurait pas mieux combattu pour défendre sa Chimène ! me disait-elle en fixant sur moi ses grands yeux candides, qu'illuminait la flamme d'une admiration enthousiaste.

J'avais beau lui dire que je n'avais rien risqué dans ce duel ridicule, puisqu'il nous était matériellement impossible de nous tuer à l'heure actuelle. Rien n'y faisait !

— Dire que si votre corps n'avait pas été invulnérable, vous seriez étendu sans vie sur le sol rougi de votre noble sang ! comme le preux et vaillant Roland gisait terrassé dans les gorges de Roncevaux ! Oh ! rien que d'y penser mon cœur se fend !… Mourir si jeune !… pour moi… pour moi qui ne vous suis rien !

— Qui ne m'êtes rien ?… Ô Elvire, ne dites pas cela !… si vous saviez !… si vous pouviez savoir ce qui se passe en mon cœur depuis le premier soir où vous m'êtes apparue !…

J'avais prononcé cette phrase presque malgré moi, comme poussé par une force irrésistible qui m'obligeait à parler.

Elvire leva vers moi des yeux étonnés.

— Oh ! monsieur Gilbert ! C'est mal !… et Monique ?… oh ! je comprends, je lui ressemble tellement, vous avez cru lui parler ?… n'est-ce pas ?…

— Non, Elvire ! non, je n'ai pas cru parler à Monique ; il faut que je vous dise… il faut que je vous explique…

— Ne dites rien… je devine… Ne parlez pas, Gilbert… Ce que vous avez à me dire est trop beau… trop important… je le sens, pour le dire ainsi dans la rue au milieu de la foule… Ne gâchons pas cette belle chose… Ce soir après dîner, je descendrai dans le parc, et là, sur le vieux banc, baigné de lune, je vous attendrai, comme la princesse Hermine attendait le chevalier Godefroy dans le *Secret du Donjon d'Amour*. Chut ! ne dites plus rien. À ce soir…

Romanesque et délicate Elvire ! qui, pressentant ce que j'avais à lui dire, désirait un décor romantique pour la scène des premiers aveux !

Et le soir, dans le silence du parc, ce fut le plus naturellement du monde que nous échangeâmes l'éternel : « Je t'aime ! » des éternels amants.

Oh ! oui, bien naturellement !… N'était-ce pas moi qu'Elvire attendait en 1830 et qu'elle était morte sans avoir connu ?

N'était-ce pas elle que j'attendais en 1925, et que j'avais aimée dans une autre ?

Nos âmes séparées jadis par un siècle étaient enfin réunies à jamais ! Miracle béni et sans pareil de la « Résurrection Universelle », l'amour que je n'avais pu trouver en Monique, je le goûtais dans toute son idéale splendeur, avec Elvire, sa trisaïeule, sa jolie trisaïeule de dix-neuf printemps !

***

Lorsqu'elle a su qu'Elvire et moi, nous nous aimions, Monique n'a manifesté ni contrariété ni surprise.

— Je te l'avais assez répété, mon vieux Gil, m'a-t-elle dit en riant, que tu étais né pour aimer au temps de nos grand'mères ! Tu vas pouvoir roucouler « à la Roméo » avec mon ancêtre ! T'as pas à craindre qu'elle te « mette en boîte », elle ! L'amour « à la désespérée » c'est son genre en plein, la chère vieille chose ! Mais tu parles d'une situation ! Ça vaut dix ! La trisaïeule soulevant le « flirt » de son arrière-petite-fille ! Comme sujet de film on ne fait pas mieux !

Ce fut toute l'oraison funèbre de notre amour.

J'ai fait la connaissance des parents d'Elvire, M. et Mme Denis, deux vieux époux, véritables Philémon et Baucis, si touchante dans leurs craintes incessantes d'être peut-être séparés au Jour du Jugement.

— Je n'ai pas, je crois, fait beaucoup de mal dans ma vie, me confie le vieux mari, mais ma chère compagne était une véritable sainte, monsieur… et je crains fort de ne pas être jugé digne d'entrer avec elle au Paradis.

— Voulez-vous bien vous taire, monsieur Denis ! proteste la vieille épouse en souriant ; il se calomnie, monsieur, car il n'y eut certainement jamais plus brave homme sous la calotte des cieux ! Crois-tu donc, mon cher Joseph, que je

n'ai pas moi non plus quelques petits péchés sur la conscience ?…

— Oh ! si petits qu'ils ne doivent même pas être inscrits sur le Grand-Livre, ma bonne Sidonie !

— Ta ! ta ! ta ! qu'en savez-vous, monsieur Denis ! Mais tranquillise-toi, mon ami. Au jour du Jugement, je dirai au Bon Dieu : « M. Denis et moi, nous sommes mariés sous le régime de la communauté. Nos biens, nos travaux, nos plaisirs, nos chagrins, tout dans notre vie fut mis en commun. Daignez, Seigneur, peser ensemble dans vos balances divines les péchés, les vertus, les défauts et les qualités de M. et Mme Denis. Mon vieux mari et moi, nous avons travaillé, souffert et vieilli ensemble, nous ne formons plus qu'un depuis longtemps… alors, Seigneur, ne nous jugez pas séparément… jugez-nous sous le régime de la communauté ! »

Une larme coule lentement sur le visage ridé de M. Denis. Sa main tremblante serre avec émotion la main de sa vieille épouse.

Côte à côte, dans leurs deux fauteuils rapprochés, ils restent ainsi des après-midi entières, la main dans la main, évoquant le passé et se réconfortant mutuellement, en l'attente du Jugement Dernier !

Les braves gens ! Chers M. et Mme Denis !

XX

J'assiste au premier départ pour Josaphat. – L'aérodrome du Bourget. – Adieux et dernières recommandations. – Le fils de Jules Anfleur quitte son père. – Les « aérobus géants ». – Dernière vision du général.

Ce matin a eu lieu un premier départ de Ressuscités pour Josaphat.

Trois cent cinquante aérobus géants ont emporté plusieurs milliers de « pécheurs » vers la vallée du Jugement.

En qualité de journaliste, j'ai assisté au départ avec Jules Anfleur et son inséparable Kodak.

Sur la route du Bourget, de longues files d'autocars transportent les « partants » à l'aérodrome.

Jules Anfleur est dans la joie. Son extraordinaire enfant de soixante-huit ans, l'effarant général Toto, part pour Josaphat.

— Tu parles d'un débarras ! Je commençais à devenir dingo avec ce gosse de cauchemar, toujours sur les talons ! Tu vas me dire que je suis un père indigne. À ça je te répondrai : « J'aime beaucoup les enfants, mais quand ils sont plus âgés que leurs parents, ça c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'y faire ! »

— Le général est dans un « autocar » ?

— Oui. L'Administration angélique l'a fait prendre ce matin à l'hôtel avec d'autres personnes désignées pour le départ. Nous allons le retrouver au Bourget.

L'aérodrome est noir de monde. La foule des parents et amis des « partants » se presse autour des « aérobus-géants ».

Tout le long des immenses carlingues, d'énormes pancartes sont fixées, sur lesquelles on peut lire :

PARIS-JOSAPHAT

SERVICE SPÉCIAL

DU « JUGEMENT DERNIER »

Autour, de nous se croisent les dernières recommandations.

— Surtout, soyez calme à l'audience ! Ne vous laissez pas intimider. Réfléchissez avant de répondre.

— Soyez tranquille. J'ai passé trois fois en correctionnelle de mon vivant, j'ai l'habitude !

— Joséphine, s'ils t'accusent de m'avoir fait cocu, dis-leurs-y bien que je t'ai pardonné. Ça fera bonne impression !

— Bon voyage, mon gendre ! Si vous évitez « l'Enfer », vous aurez de la chance !

— Ne craignez rien, belle-maman, quand il saura que vous étiez ma belle-mère, le tribunal m'enverra sûrement au Paradis avec les martyrs !

— Insolent ! Ah ! ma fille, n'oublie pas de leur dire qu'Adélaïde Bécu, veuve Chausson est notre cousine par alliance ; comme elle était chaisière à la Madeleine, ça peut te faire bien voir du tribunal !

À côté de nous, une pierreuse et son chevalier à rouflaquettes font leurs adieux à une bande de rôdeurs ; et de « filles » qui les accompagnent.

— Au revoir les « aminches » ! crie la pierreuse d'une voix canaille, vous en faites pas pour nous ! Moi, à ce que m'a dit autrefois un « miché », je ne risque rien parce qu'il y a déjà eu dans le temps une gonzesse qui faisait le truc, une nommée Madeleine, et qu'on y a pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé ! Elle a sûrement pas aimé plus que moi, la môme Madeleine ; alors j'suis tranquille, pas vrai les potes ? Pour ce qui est de mon p'tit homme, Bébert n'a jamais « buté » personne, quelques petits cambriolages par-ci par-là et c'est tout, et encore c'était pour ne pas perdre la main, car y n'avait besoin de rien le Jésus, puisque j'y refilais tout mon « frick ». Alors, quoi ? qu'est-ce qu'y peut prendre ? un ou deux ans de « Purgatos » ?… Comme je le connais, il ne sera pas long « à les mettre » et à « rappliquer » en douce au Paname des Anges !

J'aperçois aussi, prêt à monter en aérobus, un gros monsieur genre nouveau riche qui fait ses adieux à ses amis.

— J'ai déjà pressenti Me Henri-Robert, qui part également pour Josaphat, et si, comme je l'espère, les avocats sont autorisés, c'est lui qui plaidera ma cause. Je n'ai donc aucun sujet d'inquiétude.

Une grosse dame, suivie d'un malingre époux pliant sous le poids des paquets dont ses bras sont chargés, passe près de nous.

J'entends l'infortuné mari soupirer douloureusement : Allons ! il sera dit que même jusqu'à Josaphat je porterai des paquets !

Un vieux Juif qui accompagne sa fille et son gendre leur fait d'ultimes recommandations.

— Rebecca, mon enfant, n'oublie bas que j'ai blacé dans ta valise un stock de métailles et de chabelets. Tu bourras peut-être en drouver le blacement à Josaphat. Et vous, cher Abel, mon gendre, si par hasard vous étiez gondamné à l'Enfer, n'oupliez pas de laisser vodre beau bardessus en fourrure à votre femme. Nous pourrons le revendre un bon brix, et dans l'Enfer, il fous tiendrait drop chaud !...

À ce moment, le général Anfleur, le fils de mon ami, s'élance vers nous.

— Embrassons-nous, petit père ! s'écrie-t-il en étreignant Jules avec émotion. Ah ! papa ! j'ai le cœur bien gros de te quitter ! Mais j'espère te retrouver bientôt là-haut, en Paradis, et alors, nous ne nous quitterons plus ! jamais ! jamais ! Ton cher petit Toto restera près de toi pour l'Éternité !

Et de nouveau le général, les yeux mouillés de larmes, plaque de sonores baisers sur les joues de son jeune père.

Un premier coup de trompette retentit.

C'est le signal du départ. Des anges en bataillons serrés s'élancent vers la foule des parents et des curieux et font évacuer le champ d'aviation pour laisser la place libre aux aérobus.

Un second coup de trompette se fait entendre. Dix par dix, les gigantesques avions pilotés chacun par un « ange-aviateur » quittent le sol et montent vers l'azur.

De la foule, partent des cris d'adieux, des milliers de mouchoirs s'agitent sur terre et dans les airs !

L'aérobus dans lequel a pris place le fils sexagénaire de Jules Anfleur s'envole à son tour. Debout sur la galerie supérieure, nous apercevons la haute silhouette du général.

Il agite son chapeau haut de forme et de sa formidable voix de stentor qui domine le bruit du moteur, il lance une dernière fois : « Au revoir, mon petit père ! Ton Toto t'attend au Paradis ! À bientôt ! »

— Tu m'enverras des cartes postales ! lance un Titi.

Les mouchoirs que les voyageurs des aérobus agitent en l'air font penser à un vol de mouettes autour d'un cuirassé aérien. Bientôt les trois cent cinquante avions de la ligne « Paris-Josaphat » disparaissent à l'horizon.

Nous repartons au milieu de la cohue de la foule et des autos.

Au-dessus de nous, alignés militairement, les anges du service d'ordre regagnent Paris au vol gymnastique.

XXI

Les requins de la finance. – Le financier Robert Macaire lance une merveilleuse affaire… – La résurrection des Gogos. – Il y a de nouveau des pauvres à Paris. – Jaurès reprend sa plume. – Par un jour d'automne au Luxembourg. – Les nouveaux malheurs de Werther.

Ce premier départ pour Josaphat n'a pas calmé la fièvre de folie et de plaisirs qui agite Paris depuis la Résurrection.

Pendant deux jours peut-être, les fronts ont paru plus soucieux, les visages plus graves ; les yeux plus pensifs. Mais la majorité des Ressuscités est trop avide de profiter et de jouir de ce « rabiot d'existence » imprévu, pour s'arrêter longtemps à de tristes réflexions. Chacun de nous sait très bien que le casier judiciaire de sa vie humaine est déjà établi définitivement sur le Grand Livre du Jugement. Alors, à quoi bon se gêner, puisque tout ce que l'on peut faire maintenant, dans cette époque transitoire, ne compte pas ! Les méchants, les débauchés, les ambitieux de toutes sortes veulent profiter de cette « rallonge d'existence parisienne » provoquée par l'embouteillage de Josaphat pour satisfaire leurs passions, réveillées en même temps que leurs corps.

Voilà à peine trois mois que la distribution de monnaie a eu lieu et déjà bien des gens se sont enrichis, et beaucoup d'autres ruinés.

Le jeu et la spéculation ont fait d'innombrables victimes.

Des tripots se sont ouverts et des sociétés formées par d'anciens requins de la finance internationale cherchent par tous les moyens à attirer dans leurs « coffres-forts » l'argent des éternelles poires de l'Humanité.

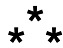
La plus extraordinaire de ces sociétés à la recherche de capitaux fut lancée par l'illustre financier Robert Macaire, dont la célébrité historique et les banqueroutes fameuses étaient d'inégalables références pour les « gogos ».

Cette société qui s'intitulait : « *Aux Prévoyants de l'Avenir* », avait pour but l'exploitation d'un procédé spécial permettant « l'ignifugation » totale et définitive du corps humain et rendant, de ce fait, incombustibles et ininflammables les personnes redoutant d'être condamnés à l'Enfer.

Les pauvres, les vagabonds, les mendiants, enrichis provisoirement par la distribution de monnaie, avaient été les premiers à se laisser prendre aux mirifiques promesses des financiers véreux. Et maintenant, la population parisienne est redevenue exactement ce qu'elle fut de tout temps, à toutes les époques, une population de riches, de travailleurs et de pauvres bougres.

Encore une fois, l'expérience communiste avait fait faillite.

Du coup Jaurès a repris sa généreuse plume de défenseur du peuple et, dans un article virulent, a déclaré que le Prolétariat allait recommencer la lutte finale ! Pauvre et cher grand poète ! Il aura poursuivi jusqu'au bout sa noble et éternelle chimère !



L'été vient de finir. Légères amazones désarçonnées par le vent d'automne, les feuilles jonchent déjà le sol du Luxembourg. À travers les allées du plus romantique des jardins de Paris, Elvire et moi, nous promenons notre beau rêve d'amour.

Nous nous sommes assis près de la fontaine de Médicis qui, sous la pâle lumière du soleil d'octobre, semble un nostalgique décor d'opéra-comique.

D'opéra-comique !… par enchaînement d'idées, j'évoque dans mon esprit tous les héros d'amour, immortalisés par la musique, qui chantaient chaque soir sur cette scène leurs désirs, leurs souffrances et même leur mort !

Manon, Des Grieux, Werther, Mimi, Rodolphe, Musette… Qu'êtes-vous devenus maintenant ?… Êtes-vous ressuscités comme nous ?… Car, enfin, avant d'être sacrés personnages d'opéra-comique, vous avez vécu une existence réelle, vous avez vécu sur la terre vos romans d'amour ! Manon et Des Grieux ont existé, Werther s'est également suicidé. Mimi, Rodolphe et Musette se sont promenés autrefois dans ce jardin du Luxembourg, où je rêve en ce moment. Alors ?… à présent Des Grieux est-il auprès de sa Manon ? Werther a-t-il revu sa Charlotte ? Rodolphe a-t-il retrouvé sa Mimi ?

— À quoi rêvez-vous Gilbert ? interroge la douce voix d'Elvire.

— Je songe, mon aimée, à…

Mais derrière nous, le bruit d'un sanglot étouffé interrompt ma phrase.

Je me retourne et j'aperçois assis sur un banc, la tête plongée dans ses mains, le buste secoué par une crise de larmes, un homme en habit bleu, à chapeau « girondin », à perruque à catogan, en culotte blanche collante et à courtes bottes à revers.

Cette silhouette !… c'est étrange !… il me semble qu'elle ne m'est pas inconnue…

— Cet homme est peut-être souffrant… peut-être pourrions-nous lui venir en aide, Gilbert ?…

Nous nous approchons du banc de l'inconnu.

Il n'a pas relevé la tête à notre approche et continue de sangloter convulsivement.

— Excusez mon indiscrétion, monsieur, mais sans doute êtes-vous indisposé… et si je peux vous être de quelque secours…

L'étranger lève vers nous des yeux baignés de larmes, aux paupières rougies.

Malgré les crispations d'une secrète douleur, son visage, d'une pâleur saisissante, est remarquablement beau, mais semble porter l'empreinte d'une mystérieuse fatalité.

— Non, merci… Vous ne pouvez rien pour moi… répond l'inconnu, personne ne peut rien pour l'infortuné Werther !

Werther ! c'est Werther !… Je savais bien que cette silhouette ne m'était pas inconnue !… Mais que fait-il là ? sur ce banc, au Luxembourg ?…

— Werther !… murmura dévotement Elvire, Werther !… dont le triste roman d'amour me fit tant pleurer jadis ! Werther, l'amoureux sans espoir de la vertueuse Charlotte !…

Au nom de Charlotte, Werther pousse un véritable rugissement de fureur.

— Ne prononcez plus ce nom, par pitié, gémit-il. C'est pour ne plus la voir, c'est pour m'éloigner d'elle à jamais que j'ai fui l'Allemagne et que je suis à Paris !

— Est-ce possible ?… Vous n'aimez plus Charlotte ? votre Lolotte ?… s'écrie la tendre Elvire effarée.

— Comment pourrais-je l'aimer encore puisqu'elle n'existe plus la Charlotte, la Lolotte adorée de ma jeunesse ! Ah ! je frissonne encore en songeant comment je l'ai retrouvée après notre Résurrection !… Une vieille, une énorme commère pesant au moins deux cents livres !… Horreur !… c'était là ma Charlotte ! Ah ! l'affreux réveil ! !… Si le suicide était encore possible, je me serais tué une seconde fois pour échapper à l'atroce vision ! pour ne plus voir cette hallucinante Lolotte, dont l'image grotesquement déformée semblait surgir d'un miroir concave ! Mais le plus terrible, c'est qu'elle ne semblait pas s'apercevoir de son changement, elle, la malheureuse ! Elle s'est élancée vers moi en criant : « Werther, mon bien-aimé ! pardonne-moi ! Esclave de la promesse faite au lit de mort de ma mère, j'avais épousé Albert que je n'aimais pas, et je t'ai poussé au désespoir et au suicide. J'aurais dû me donner à toi, puisque je t'aimais ! Mais je viens de parler à ma mère, après la Résurrection, elle m'a relevée de ma promesse, j'abandonne Albert et maintenant nous allons pouvoir vivre unis pour l'Éternité, ô mon Werther adoré ! »

« Je ne l'avais pas reconnue, je ne pouvais croire que ce fût elle, ma Charlotte bien-aimée.

« Je repoussai l'énorme matrone en hurlant : « Arrière, femme ! arrière ! tu mens ! tu blasphèmes ! tu n'es pas Lolotte ! »

« — Mais oui, vilain oublieux ! C'est moi ta Lolotte !… J'ai peut-être un peu forci, c'est vrai, mais que veux-tu, mon aimé, dans notre pays, avec la choucroute, la bière et les « Délikatessen »…

« Je ne pus en écouter davantage, et les yeux fous, le cerveau en délire, je pris la fuite à travers la campagne.

« Ah ! quand, avant de me suicider, je lui écrivis : « Je pars devant. Je vais rejoindre mon père, ton père ; je me plaindrai devant lui, il me consolera jusqu'à ton arrivée ; alors je vole à ta rencontre, je te saisis et demeure uni à toi en présence de l'Éternel, dans des embrassements qui ne finiront jamais. » Quand je lui écrivis cela avant de placer mon pistolet sur ma tempe, pouvais-je me douter que je la retrouverais ainsi transformée ?…

« Ah ! heureux les amants qui se suicidèrent ensemble, qui moururent enlacés, comme Roméo et Juliette ! Ceux-là au moins purent goûter l'ivresse de se réveiller toujours jeunes, beaux et amoureux, lorsque sonnèrent les trompettes du Jugement ! Ah ! que n'ai-je réfléchi à tout cela ! Que n'ai-je entraîné ma Lolotte avec moi dans la mort ! Ah ! malheureux ! malheureux que je suis ! »

Elvire a ses beaux yeux mouillés de larmes. Moi-même, très ému, j'essaie de remonter le moral au fatal amant.

— Courage Werther !… qui sait ? une autre femme… peut-être…

— Ah ! ne me parlez pas des autres femmes !… Elles courent toutes après moi depuis ma Résurrection ! Toutes, vous entendez ! Si j'ai quitté l'Allemagne, si l'Administration angélique m'a autorisé à me réfugier ici, c'est que la vie n'était plus tenable pour moi là-bas ! Ma formidable réputation d'amoureux passionné, propagée depuis des siècles par le roman, le théâtre et le cinéma, fait tourner la tête à toutes les femmes ! Je ne pouvais plus faire un pas depuis mon « Réveil » sans être suivi dans la rue par les demoiselles, les veuves et les femmes mariées ! C'était le monde renversé !

« — Permettez-moi de vous accompagner, beau Werther !… me disait l'une.

« — Faites-moi le plaisir d'accepter un verre de porto chez moi entre cinq et sept, me disait l'autre.

« — Avec moi tu n'auras pas besoin de te suicider, m'insinuait une troisième.

« — Je m'appelle Charlotte, moi aussi, me murmuraient la plupart, croyant m'attirer, les malheureuses !

« Bref, hypnotisées, suggestionnées par le prestige de mon nom, toutes, jeunes ou vieilles, belles ou laides, petites ou grandes, grosses ou maigres, brunes ou blondes, rousses ou rouquines, toutes sans exception, s'offraient à moi et faisaient nuit et jour le siège de ma maison.

— Dans le nombre, qui sait… peut-être eussiez-vous trouvé celle qui vous aurait consolé de Charlotte ?

— Mais, monsieur ! vous ne comprenez donc pas qu'il m'est impossible d'aimer une femme qui s'offre librement à

moi ! Vous ne comprenez donc pas qu'avec Charlotte j'ai pris l'habitude de ne pouvoir contenter mon désir, de respecter la femme mariée que j'aimais passionnément ! Je pleurais, je sanglotais, je hurlais mon désespoir d'amour, mais jamais ça n'allait plus loin qu'une chaste promenade au clair de lune ! Ce qu'il me faut pour aimer, pour vibrer intensément, c'est l'absolue certitude que celle que j'aime ne pourra jamais se donner à moi parce qu'elle est fidèle à son mari ! Si je ne suis pas un désespéré d'amour, je ne suis plus Werther, et je n'ai plus aucune raison d'exister ! Elles n'ont pas compris cela, voyez-vous, monsieur, elles n'ont pas compris que Werther était fait pour souffrir, pour se torturer, pour gémir, pour mourir d'amour, et non pour assouvir bestialement son désir comme le commun des mortels ! Non, ce qu'il me faudrait pour être heureux de nouveau, ce serait une femme mariée, d'une vertu et d'une honnêteté à toute épreuve, comme autrefois Lolotte, une femme qui se sentirait attirée vers moi, mais que le sentiment du devoir retiendrait jusqu'au bout sur la pente fatale de l'adultère. Ah ! retrouver une femme pareille ! mais ce serait le rêve ! Avec quelle frénésie, avec quelle ardeur sauvage je hurlerais de nouveau mon désespoir au clair de lune ! Oui, mais ce n'est qu'un rêve, hélas ! Toutes les femmes mariées que j'ai rencontrées sont plus enragées encore que les autres pour s'offrir à moi. Toutes me disent : « Ne crains rien, Werther, moi je ne te ferai pas languir, comme ta Charlotte, moi je n'ai aucun remords de tromper mon mari, sois tranquille ! » Ah ! les stupides créatures ! Pas une ! Pas une qui ait compris mon vrai tempérament !… Si je sanglotais sur ce banc, c'est que je sens bien que tout est fini pour moi, que je ne retrouverai plus jamais le bonheur d'aimer sans espoir ! Ce matin, j'ai rédigé quelques lignes, que je compte faire passer dans les « Petites Annonces » de *l'Écho de Josaphat*. Qui sait ? J'ai peut-être

une dernière chance de trouver ainsi celle que je cherche. Tenez, monsieur, veuillez lire, vous me direz si c'est assez clair.

Et Werther me tendit une feuille de papier qu'il venait de tirer de son gilet jaune.

Je lus la « petite annonce » de Werther, ainsi rédigée :

« UN MONSIEUR : Jeune, distingué, sentimental, désire connaître dame mariée, très sérieuse, ne trompant pas son mari, pour promenades platoniques au clair de lune. Ferait connaissance mari, amuserait enfants. Écrire : M. Werther, Bureaux du Journal. »

— Oui, qui sait ?… le salut est peut-être là !… lui dis-je en lui rendant sa petite annonce. Espérez !

— Mais… j'y pense ! fait brusquement Werther en se levant et en désignant Elvire du regard, votre charmante femme pourrait peut-être…

— Mademoiselle n'est pas ma femme, nous ne sommes pas mariés.

— Oh ! alors, rien à faire !… impossible ! Adieu !

Puis, nous ayant salués gravement, Werther, les traits convulsés, les poings crispés, s'éloigne en faisant craquer sous ses bottes le tapis de feuilles jaunes.

Au détour de l'allée, il se retourne et nous fait de la main un dernier adieu.

Les boutons d'argent de son frac brillent comme de petites lunes dans le ciel bleu de son habit.

Werther a disparu.

XXII

Reprise de la vie théâtrale. – J'assiste avec Elvire aux débuts de Molière à la Comédie-Française. – Le Tout-Paris d'après résurrection. – Un roi qui se fait refuser au contrôle. – Madame Angot engueule François Villon. – La famille Rikiki est dans la salle. – Molière et Cécile Sorel. – Une soirée triomphale.

Avec l'hiver qui commence, les théâtres qui faisaient relâche depuis la « fin du monde » ont rouvert leurs portes les uns après les autres.

Au théâtre « Sarah-Bernardt », *La Dame aux Camélias*, interprétée par Mlle Duplessis, la véritable Marguerite Gautier, fait courir tout Paris à ce théâtre.

Le véritable Armand Duval, vieux, marié et père de famille, a protesté dans *l'Écho de Josaphat* contre les représentations de cette pièce, qui met en scène une période de sa vie privée. Il déclare que ces représentations sèment la perturbation dans son ménage. Pour lui donner satisfaction, l'auteur de la pièce, Alexandre Dumas fils, a changé dans son drame le nom d'Armand Duval en celui d'Armand Dupont.

La Porte-Saint-Martin joue un drame de Corneille et Charles Méré, interprété par Frédéric Lemaître.

Les Variétés font une reprise d'*Orphée aux Enfers* et c'est Offenbach lui-même qui dirige l'orchestre.

Mais le plus grand événement de ce début de saison théâtrale est sans contredit la représentation de gala donnée hier soir à la « Comédie-Française » pour les débuts de Molière dans « sa maison ».

J'ai assisté avec ma chère Elvire à cette sensationnelle générale.

Quelle inoubliable soirée ! Décidément, cette « Résurrection Universelle » nous réserve chaque jour de nouvelles surprises ! Dire qu'il m'a été possible d'entendre, de voir et d'acclamer en chair et en os Molière, notre plus grand auteur comique !

On a beau être habitué à l'abracadabrant, à l'étrangeté de notre situation actuelle, ça vous fait tout de même quelque chose de vivre de pareils instants !

Les affiches, placardées devant le Théâtre-Français, et qu'Elvire et moi regardions avant le spectacle, étaient déjà elles-mêmes bien émouvantes à lire :

MAISON DE MOLIÈRE
EX-COMÉDIE-FRANÇAISE
REPRÉSENTATION DE GRAND GALA
POUR LES DÉBUTS CHEZ LUI
DE
MOLIÈRE
qui interprétera le rôle d'Alceste dans
LE MISANTHROPE
comédie en cinq actes de Molière, avec
Mlle CÉCILE SOREL
dans le rôle de Célimène

Le spectacle se terminera par :

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI
comédie en trois actes de Molière
dans laquelle
MOLIÈRE
jouera le rôle de Sganarelle, avec
Mlle JANE FABER
dans le rôle de Martine et
ARMANDE BÉJART
dans le rôle de Lucinde.

(Vu l'importance du spectacle, le rideau se lèvera à 8 heures précises.)

En passant devant le contrôle, nous avons été témoins d'un petit scandale. Un spectateur protestait parce qu'on ne voulait pas le laisser entrer.

— Pourquoi lui refuse-t-on l'entrée ? ai-je demandé à quelqu'un. C'est pourtant un personnage important, il a une couronne sur la tête.

— Oui, mais sa tenue est trop négligée pour une soirée de gala. C'est le roi Dagobert !

Le « Tout-Paris » de toutes les époques était réuni dans la salle, bien avant le lever du rideau.

Le spectacle de cette assemblée de célébrités de tous les siècles, de ces coiffures, de ces costumes si différents les uns des autres formait un ensemble étrange et grandiose en même temps.

Des fauteuils de balcon où nous étions assis, je désignais à Elvire, en les nommant, les personnages illustres que je reconnaissais.

De son côté, avec une joie enfantine qui rendait ses joues toutes rouges de plaisir, Elvire me montrait les hommes célèbres de son époque.

— Regardez, Gilbert, ce monsieur maigre au visage triste, aux yeux rêveurs, qui parle avec Victor Hugo, c'est M. de Lamartine. C'était le poète préféré de maman. C'est pour cela d'ailleurs qu'elle me donna le nom d'Elvire, en souvenir de l'héroïne immortalisée par le poète dans ses *Méditations*.

— Voyez-vous, ce gros monsieur barbu, avec des lunettes, Elvire ?… là, entre M. de Girardin et Alexandre Dumas père, c'est Francisque Sarcey, qui fut un grand critique dramatique. Il devait avoir une douzaine d'années à l'époque de votre mort, chère mignonne !

— Oh ! voilà Alfred de Musset ! il plaisante avec une grosse dame âgée.

— C'est George Sand. Et ce monsieur chauve avec un monocle, derrière Musset, ce fut aussi un très grand poète.

— Celui qui parle à ce gentilhomme dont le nez est si long ?…

— Oui. C'est Edmond Rostand. Il est en grande conversation avec Cyrano de Bergerac.

— Et ce monsieur, habillé en costume de votre époque, Gilbert, celui qui cause avec ces deux hommes en habits Louis XV, là, contre l'avant-scène ?

— Ce monsieur, attendez, oui je le connais… Ah ! j'y suis, c'est M. Blériot, le premier aviateur qui ait traversé la Manche. Par exemple, je ne reconnais pas les deux messieurs qui sont avec Blériot !

— Ce sont les frères Montgolfier, me renseigne un voisin à perruque poudrée et à jabot de dentelles.

— Tenez, voilà encore un homme célèbre de mon époque, chère Elvire. Ce monsieur dans la quatrième loge à droite, avec tine petite moustache en brosse.

— Ah ! oui, je vois. C'est un poète ?

— Non. C'est M. Citroën, un grand industriel, un célèbre constructeur d'automobiles.

— Et le compagnon de loge de ce M. Citroën ?

— C'est l'inventeur de la brouette, Blaise Pascal, qui fut de plus un philosophe et mathématicien de génie, nous renseigne de nouveau notre obligeant voisin, en faisant sauter d'une chiquenaude les grains de tabac à priser qui parsèment son jabot.

À ce moment, le bruit d'une dispute se fait entendre au poulailler. Toute la salle lève la tête vers les galeries supérieures.

Une forte femme, aux intonations populacières, vocifère au milieu des rires des spectateurs : « Voyez-vous ce malappris ! ce mal embouché ! cette face de rat cuit ! cette tête à manger des mouches ! cette gueule de raie ! cette andouille à pattes, qui me demande de s'asseoir sur mes genoux parce qu'il n'y voit pas derrière moi ! Répète-le donc, pâté d'âne ! fleur d'anchois ! veau moisi, cresson d'égout ! et la mère An-

got va t'apprendre à danser « la fricassée » et t'envoyer dans le lustre pour que tu soyes mieux placé !

— Poinct ne vous esfarouchez ma commère, lui répond une voix ironique. J'estois venu pour m'esbaudir à ce spectacle de haulte gresse, mais aussi vrai que je suis François Villon, je m'esbaudirai mesmement au spectacle de vostre dos, qui aussi est de haulte graisse !…

— Du moment que tu fais des excuses, ça va mon petit, reprend l'illustre poissarde qui n'a pas compris le calembour de Villon. La Mère Angot n'a pas de rancune !

— Regardez, Gilbert, me dit Elvire, dans l'avant-scène gauche, n'est-ce point le roi Louis XIV avec cette grande perruque ?

— Oui, il vient applaudir son ami Molière.

— Et ce gros monsieur qui est avec lui ?…

— C'est M. Léon Daudet.

Nous reconnaissons successivement : Alfred de Vigny, Clovis, Willemetz, Théophile Gautier, Baudelaire. Malherbe, Racine, Dranem, Charlemagne, Frédéric Boutet, Paul de Kock, Fernand Divoire, Béranger, La Fontaine, Chilpéric, Curnonsky, Cambronne, Pierre Brisson, Jean-Jacques Rousseau, Maurice Coriem, la comtesse de Ségur, Henri Rochefort, Descaves, Beaumarchais, Jehan Froissard, Charles le Chauve, G. de Pawlowski, Stendhal, Henri Heine, Barras et Mlle Lange dans une loge, Marivaux marivaudant avec Mme Récamier, Aurélien Scholl, La Bruyère, Jean Cassou, La Rochefoucauld, Marcel Prévost, Paul Reboux, Hugues Capet, Balzac, Victor Hugo, Zola, François Coppée, Jeanne Renouardt, Leconte de Lisle, Gustave Flaubert, Birabeau et Dol-

ley, Ponson du Terrail, Léon Bérard, d'Artagnan, J.-J. Brousson, Mme de Sévigné, Mme de Pompadour dans une loge avec Louis XV, Henri IV et la belle Gabrielle, M. Thiers, Mirabeau, François Ier flirtant avec une ouvreuse, Marat et Charlotte Corday réconciliés, dans une baignoire, etc.

Ah ! j'allais oublier ! Au milieu de tous ces personnages illustres, j'aperçois – c'était inévitable – la ridicule petite silhouette de M. César Rikiki.

Assis aux « fauteuils d'orchestre » entre Boileau et Du Guesclin, l'inénarrable bureaucrate lève sans cesse la tête du côté des galeries. En suivant la direction de son regard, je m'aperçois que Mme Rikiki, sa fille Virginie et son fils Daniel sont placés au premier rang du deuxième balcon. N'ayant pu trouver quatre places ensemble, la famille Rikiki a dû se séparer pour assister au spectacle.

Mais on frappe les trois coups. Un silence solennel plane sur l'assistance.

Le rideau se lève.

Alceste et Philinte sont en scène. Une acclamation formidable, une rafale d'applaudissements comme je n'en ai jamais entendu jusqu'ici, salue l'apparition de Molière.

Très ému, le grand comique s'incline en souriant devant le public qu'après des siècles de relâche forcée il retrouve aujourd'hui plus enthousiaste que jamais.

Après l'acclamation qui dure bien dix bonnes minutes, la pièce peut enfin commencer.

Mais Alceste et Philinte ont à peine entamé la première scène qu'une voix sentencieuse s'élève du parterre :

— Daniel ! sois bien attentif ! Écoute bien notre grand classique national !…

C'est M. Rikiki qui, la tête tournée vers le deuxième balcon, fait de sa place des recommandations à son fils.

Des « chut » indignés se font entendre de toute part.

Malgré son rôle de Misanthrope, Molière n'a pu réprimer un sourire devant cette interruption imprévue.

L'acte se poursuit sans incident et se termine par une nouvelle acclamation formidable.

M. Rikiki profite du court entr'acte pour crier de sa place :

— Daniel, t'es-tu bien pénétré du génie de notre grand classique national ? Si tu ne comprends pas bien, demande à ta mère de t'expliquer !…

Des rires fusent de tous côtés. Mais Rikiki ne s'en émeut guère et, imperturbable, continue :

— Virginie, tu vas voir maintenant Mlle Cécile Sorel, notre grande coquette nationale. Enlève ton pardessus, Daniel, tu attraperais froid en sortant.

Le rideau se relève sur le deuxième acte du *Misanthrope*.

À la fin de l'acte, le public associe dans une même acclamation triomphale Molière et l'inégalable Célimène, Cécile Sorel. Le succès va d'ailleurs croissant jusqu'à la dernière scène du *Misanthrope*. Le rideau se relève plus de vingt fois sur les interprètes. Molière a pris galamment la main de Cécile Sorel et fait partager à sa belle partenaire l'hommage

interminable des bravos dont Sa Majesté, Louis XIV donne le signal.

Ma tendre et romantique Elvire plaint de tout son cœur le pauvre Alceste et blâme la cruelle coquetterie de Célimène.

— Ce n'est pas Blanche de Montfaucon qui aurait fait subir pareil supplice à son amoureux dans *La Fiancée du Grand Veneur* ou *Trente ans de larmes*, soupire-t-elle en évoquant sans doute une de ses lectures favorites.

Après un bref entr'acte, la soirée se termine dans le rire, avec *Le Médecin malgré lui*, enlevé dans un mouvement endiablé par Molière et sa troupe.

Cependant un peu avant la fin du troisième acte, l'incorrigible Rikiki éprouve le besoin de communiquer une dernière fois avec sa famille.

— Emma, le spectacle touche à sa fin. Apprêtez-vous à descendre rapidement pour ne pas rater l'autobus. Je vous attendrai sous le péristyle.

Le rideau baissé sur les dernières acclamations, nous gagnons la sortie.

En passant, nous apercevons Charlemagne, Hugues Capet, Chilpéric et d'autres souverains qui reprennent leurs couronnes au vestiaire.

Nous entendons Du Guesclin réclamer sa rapière et Pépin le Bref son parapluie.

Sous le péristyle du théâtre, nous croisons la famille Rikiki, qui se hâte vers la station d'autobus.

Je saisis au passage cette phrase de M. Rikiki à son fils :

— Non, Daniel, ta mère a fait erreur en te donnant ce renseignement : *Le Médecin malgré lui* n'a aucun rapport avec *Champignol malgré lui*.

Dehors la nuit est douce, le ciel étoilé.

Quel contraste avec la fiévreuse exaltation de cette soirée qui rappelait les « grandes générales » d'autrefois.

Personne ne pense donc plus à ce « Jugement Dernier » qui nous guette ? Et moi-même ne me suis-je pas laissé reprendre, étourdir par la trépidante vie de Paris ressuscité ?… Et pourtant… demain peut-être ?…

Rêveuse, elle aussi, Elvire a pris mon bras.

Pensifs, nous regagnons à petits pas « l'Hôtel des Sept-Trompettes ».

XXIII

Nouveaux départs pour Josaphat. – Scandales au Bois de Boulogne. – Tour Eiffel et Tour de Nesle. – L'allée des amoureux. – Attila ou l'utilisation des compétences. – Une nuit de printemps. – Elvire et le poète. – Le lac. – Des voix dans le silence. – L'île du mystère. – César Borgia. – L'effarant complot.

Après plusieurs mois d'interruption, je reprends aujourd'hui la rédaction de ce journal intime, où je notais chaque semaine les tribulations de mon amour et les événements sensationnels de notre existence d'après Résurrection. Comme les peuples heureux, les amants heureux n'ont pas d'histoire. Depuis plusieurs mois déjà, Elvire et moi, nous vivons un beau rêve d'amour qu'aucune aventure nouvelle n'est venu troubler. Que pouvais-je noter sur mon journal intime, si ce n'est tous les jours la même phrase : J'aime Elvire ! Elvire m'aime ! Je suis heureux ! Nous sommes heureux ! » Avais-je besoin de confier au papier ces douces phrases, puisque nous nous les répétons de vive voix plusieurs fois par heure ? Au fond ce n'est que dans les périodes douloureuses de son existence que l'homme prend sa plumer pour confidente !

D'ailleurs, aucun événement marquant n'est venu déranger le cours normal de la vie parisienne, pendant les mois d'hiver que nous venons de passer. Trois nouveaux départs pour Josaphat ont eu lieu sans incident, au milieu de l'indifférence générale.

Il y a encore tellement de monde à Paris que le vide créé par les « partants » est insignifiant. Personne parmi les « Ressuscités » ne s'imagine que son tour viendra de comparaître devant le Suprême-Tribunal. Chacun s'est installé dans la routine et le bien-être de cette existence transitoire que nous vivons depuis le Grand Réveil. La même frénésie de jouissance et de plaisir agite la majeure partie de la population. Quelques scandales ont éclaté récemment. L'Administration angélique, pourtant si tolérante, a été obligée d'intervenir avec fermeté pour mettre fin aux agissements honteux de certains ressuscités dont le libertinage déchaîné ne connaissait plus de frein ! D'indescriptibles orgies avaient lieu chaque nuit dans les fourrés du Bois de Boulogne, rappelant les fameuses « partouzes » qui défrayaient la chronique scandaleuse de l'époque « d'après-guerre ».

Louis XV et ses courtisans débauchés étaient les principaux organisateurs de ces bacchanales nocturnes, moderne réédition de leurs anciennes orgies du « Parc-aux-Cerfs ».

La Tour Eiffel avait été également le théâtre de formidables scènes de débauche.

Marguerite de Bourgogne et ses sœurs avaient essayé de ressusciter dans la Tour Eiffel leurs nuits tragiquement célèbres de la « Tour de Nesle ».

Mais à part ces deux scandales vite réprimés par la « police angélique », la vie parisienne était à peu de chose près semblable à notre existence « d'avant mort ».

À « l'Hôtel des Sept-Trompettes », pas de changement. Sauf le départ pour Josaphat de quelques pensionnaires, les jours s'écoulent toujours pareils. Tante Ursule passe toutes ses après-midi avec « Patron-Chat » sur ses genoux.

Marcel Marcellin occupé par son salon de coiffure ne rentre qu'aux heures des repas et, après dîner, va faire un brin de causette dans la loge de son ami Séraphin. Sans-Un et son fidèle « Pucier » sont toujours contents. Seul M. Rikiki rompt de temps en temps la monotonie de nos repas par ses éternelles réclamations.

J'avais donc jugé inutile de poursuivre la rédaction de mon journal intime, me réservant de le reprendre le jour où quelque événement d'importance surviendrait. Cet événement est survenu. L'horrible, l'inimaginable, l'effarante chose que je suis seul à connaître, et dont je ne veux encore parler à personne, me force à me confier de nouveau à ce « journal », à ce fidèle confident muet. Oui, écrire ici tout l'effroyable secret que j'ai surpris, tout ce que j'ai vu et entendu, cela me calmera et m'empêchera de parler, de révéler avant l'heure la monstrueuse machination !

Mais procédons par ordre, comme dirait l'inénarrable M. Rikiki.

Avec les beaux jours revenus, Elvire et moi avions repris nos belles promenades, interrompues par la mauvaise saison.

Par ces radieuses journées de printemps, nous allions flâner longuement au Bois, au Luxembourg, aux Tuileries. C'est au Bois surtout que nous aimions promener nos amoureuses rêveries, à travers les allées silencieuses, où nous croisions, par instant, d'autres couples enlacés : amants et amantes de toutes les époques, troubadours et châtelaines, mousquetaires et filles accortes, abbés de cour et petites marquises, « Incroyables » et « Merveilleuses », poètes romantiques et grisettes, « Cocodès » Second Empire et belles en crinolines. Étrange et poétique vision que celle de toutes

ces amours défuntes, passant ressuscitées sous les gais rayons du soleil d'avril !

C'est avant-hier, je crois, qu'assis avec Elvire, dans l'herbe, à l'ombre d'un bosquet, nous aperçûmes, traversant l'allée, un homme en pourpoint et hauts-de-chausses, d'aspect jeune encore, qui tenait sa mie tendrement enlacée et lui récitait des vers.

Comme ces amoureux passaient près de nous, j'entendis l'homme au pourpoint XVIe siècle murmurer d'une voix câline à sa jolie compagne :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin, avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil…

Mais déjà les amants s'éloignaient.

— Ronsard ! fit Elvire, en suivant d'un regard admiratif l'immortel poète des amours printanières.

Ce même jour, nous croisâmes, dans une allée, d'Artagnan et sa chère Mme Bonacieux qui nous sourirent au passage.

Elvire est dans le ravissement. Toutes ces rencontres délicieusement imprévues sont en si parfaite harmonie avec son âme romantique ! Adorable Elvire ! Tout, dans ce véritable rêve éveillé que nous vivons, tout lui semble naturel, tant se confondent, depuis toujours, dans son esprit romanesque, le songe et la réalité.

Mais au fait, la réalité à présent n'est-elle pas un songe réalisé ?

Le rêve vécu n'est-il pas notre réalité de chaque jour ?

Matérialistes et hommes positifs d'autrefois, qu'est devenu votre infaillible gros bon sens dans cette histoire ?

À quoi vous sert-il, en cette époque imprévue, mais rigoureusement logique, où les chimères les plus fantastiques des poètes et des rêveurs, ou les plus folles conceptions des humoristes sont devenues les seules réalités tangibles, indiscutables !… À quoi ?…

Dans une de nos premières promenades au Bois, au début du printemps, nous assistâmes à un singulier spectacle, digne d'être noté dans ce « journal » où pourtant bien d'étranges choses ont été déjà relatées. En arrivant dans l'allée principale, nous aperçûmes une foule de badauds qui, rangés sur les trottoirs, de chaque côté de la chaussée, regardaient un cavalier d'aspect sauvage, aux cheveux en broussailles, à la barbe hirsute, aux regards sanguinaires, qui galopait au milieu de l'allée.

Cette allée était couverte d'herbes sauvages qui l'avaient envahie petit à petit depuis la fin du monde.

Le farouche cavalier montait son cheval sans selle, à même le poil, et galopait à travers les hautes herbes qui garnissaient la chaussée, en poussant de rauques imprécations. Il parcourait l'allée jusqu'au bout, puis il revenait à son point de départ et recommençait sans arrêt cette mystérieuse « navette ».

Je m'approchai d'un badaud et lui demandai ce que faisait cet étrange cavalier.

— Comment ! vous ignorez, monsieur !… Mais c'est Attila, le farouche roi des Huns, surnommé le « Fléau de

Dieu ». L'Administration angélique, soucieuse de remettre la chaussée du Bois en bon état, a transporté à Paris Attila et son cheval pour qu'il débarrasse l'allée des mauvaises herbes qui la couvrent actuellement.

— Mais il n'arrache pas les herbes, il galope à travers l'allée, je ne comprends pas !…

— Vous allez comprendre. Vous n'ignorez pas la particularité historique de ce roi des Huns ? Vous savez comme tout le monde que « là où le cheval d'Attila avait passé, l'herbe ne croissait plus » ?

« C'est cette spécialité bien connue, dont Attila lui-même aimait à se vanter, que l'Administration angélique a tenu à utiliser. Voilà pourquoi le roi des Huns galope sans arrêt en faisant « la navette » dans cette allée. Regardez, monsieur, comme spécialiste on ne pouvait trouver mieux. Déjà la moitié de la chaussée est débarrassée des mauvaises herbes. »

C'était la vérité. Sous les sabots du cheval d'Attila, les herbes disparaissaient comme par enchantement, comme si les fers du rapide coursier eussent été de véritables lames de rasoir. Force me fut de reconnaître que, contrairement à nos administrations routinières de jadis, l'Administration angélique ne craignait pas, elle, d'utiliser les compétences. Mais j'ai hâte d'en arriver à ma terrible soirée d'hier, à cette soirée si divinement commencée et où le hasard m'a fait surprendre le plus hideux, le plus machiavélique complot qu'un cerveau humain puisse concevoir. Mais, est-ce vraiment un cerveau humain qui l'a conçu ?…

La nuit était si claire, si sereine, la lune brillait d'un si poétique éclat dans le ciel doré d'étoiles qu'après dîner

j’avais proposé à Elvire d’aller ensemble admirer au Bois la féerique splendeur de cette nuit de printemps.

Nous nous assîmes au bord du lac.

Le croissant de lune qui se réfléchissait sur ses eaux calmes semblait une blanche gondole fantôme, glissant sur quelque lac enchanté, d’un conte d’Andersen.

— Ne pensez-vous pas, cher Gilbert, me dit Elvire, que cette silencieuse gondole d’argent emporte peut-être vers une étoile d’amour les serments et les rêves bleus de tous les amants de la terre ?

— Oui, mon Elvire. Vos pensées sont les miennes toujours ! dites, voulez-vous que nous voguions aussi quelques instants sur ce lac tranquille ? Le voulez-vous, Elvire ?

À peine avais-je prononcé cette phrase qu’un profond soupir s’exhala de l’ombre, derrière nous :

— Elvire !... Elvire !... répétait, comme un mystérieux écho, une voix mélancolique.

Surpris, nous tournons la tête vers le coin obscur d’où semble partir la voix et nous apercevons, contournant un bosquet, un homme qui s’avance lentement vers nous.

La haute et majestueuse silhouette de l’inconnu apparaît maintenant en pleine lumière.

C’est un beau vieillard au visage empreint à la fois de profonde mélancolie et de suprême noblesse.

La romantique cravate noire enroulée plusieurs fois autour de son cou fait ressortir la pâleur de ses traits austères qui semblent sculptés dans le marbre.

Drapé dans une large cape sombre à col de velours, le vieillard nous rassure en souriant tristement.

— Elvire !… répète-t-il encore de sa belle voix grave.

Puis, passant lentement une longue main aristocratique sur son front, comme pour chasser de son cerveau un douloureux souvenir :

— Pardonnez un vieux rêveur, mes enfants, Elvire ! j'ai si souvent chanté ce nom, jadis, dans mes poèmes, qu'en l'entendant prononcer tout à l'heure, dans le divin silence de cette nuit de printemps, il m'a semblé que tout un cher passé d'amour venait de ressusciter par la seule magie de ce doux nom : Elvire !

— Monsieur de Lamartine !… murmure Elvire, oh ! comme je suis heureuse, Gilbert !… j'ai si souvent versé de douces larmes en lisant *Jocelyn* et *Les Méditations* !… Est-il possible que ce sublime poète nous fasse l'honneur de nous parler ?…

La joie naïve de ma chère Elvire fait naître sur les lèvres tristes du poète un sourire de sereine bonté. Ses yeux embués de larmes fixent avec émotion ma jeune compagne.

Après quelques secondes de silence :

— Vous vous apprêtiez, à faire une promenade sur le lac, soupire-t-il, moi aussi, jadis, sur un autre lac, avec une autre Elvire, j'ai goûté l'enchantement d'une semblable nuit…

— Et vous l'avez à jamais immortalisé, ce lac où voguait votre nacelle, ce lac qui vous inspira les strophes éternelles dont tous les amants connaissent par cœur les cris désespérés ! s'écrie Elvire dans un élan d'admiration spontané.

Et, d'un geste charmant – ô délicate et émouvante inspiration de l'âme féminine ! – Elvire, prenant la main du vieux poète, implore gentiment :

— Venez avec nous, monsieur de Lamartine !… Gilbert et moi nous serions si heureux !

— Non… non, mes enfants… un vieux bonhomme comme moi… je ne veux pas troubler votre doux tête-à-tête…

— Oh ! oui ? monsieur de Lamartine, acceptez une place dans notre barque ! Il me semble qu'avec vous le lac nous paraîtra plus poétique encore !

L'auteur des *Méditations* ne se défend plus que faiblement et, finalement, accepte notre invitation.

— Merci, mes enfants… grâce à vous, je vais avoir la douce illusion de revivre une des plus belles soirées de ma vie !… Le lac !… Elvire !… vieux souvenirs, toujours chers à mon cœur !… Je n'ai pas essayé de la revoir, Elle ! Elle ! morte si jeune ?… Je craignais de me montrer à ses yeux tel que je suis à présent. J'avais peur qu'elle ne reconnût pas dans le triste vieillard qui vous parle celui qu'elle avait aimé au temps de notre jeunesse ! Mais si le Seigneur, après le jugement, m'accorde l'entrée de son Saint Paradis, mon âme, enfin dépouillée de son enveloppe terrestre, s'envolera vers l'âme d'Elvire à jamais, pour toujours !

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos âmes ne formeront plus
Qu'une âme !… Oh ! te revoir encore !

Nous prenons place dans une barque amarrée tout près de nous.

Je saisis les rames et nous glissons bientôt au milieu des étoiles, dont le miroir du lac est constellé. J'ai l'impression qu'à chaque coup d'aviron je frappe sur les millions d'astres qui se réfléchissent dans l'eau, et que je vais faire jaillir autour de nous des étincelles d'étoiles !

Aucun bruit, le calme, nulle brise.

Pas un pli sur la peau du lac, tendue comme celle d'une vieille coquette après l'opération de l'effacement des rides.

Au milieu du lac, j'abandonne les rames. Elvire vient s'asseoir à côté de moi.

À l'avant du bateau, M. de Lamartine ne bouge pas. Les yeux levés au ciel, il semble plongé dans une profonde rêverie.

Est-ce pour symboliser notre amour que la lune projette sur nous la grande ombre romantique du poète ?

Dans cette ombre qui nous protège, en me penchant sur les lèvres entrouvertes d'Elvire, je sens venir jusqu'à moi à travers les siècles comme une bouffée parfumée d'un printemps « dix-huit cent trente ».

Lamartine est toujours immobile. Mais ses yeux se ferment lentement, comme pour retenir captives derrière le rideau des paupières closes les images du souvenir.

Et soudain, des lèvres du poète, les sublimes strophes du Lac s'envolent, harmonieuses, dans la nuit :

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais, sur l'Océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Émue, les yeux baignés de larmes, Elvire s'est blottie dans mes bras.

Lèvres à lèvres, nous nous laissons bercer par la divine musique des vers :

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les deux,
Que les bruits des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Sous la lune, dans le silence argenté, les strophes célèbres se succèdent, se succèdent…

Je sens contre ma poitrine le cœur d'Elvire qui palpite éperdument.

À mesure que le poème approche de sa fin, la voix de Lamartine se fait plus grave, plus émouvante encore :

Ô lac ! rochers muets, grottes, forêt obscure,
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,

Gardez de cette nuit, gardez belle nature
Au moins le souvenir !

Quelle étrange chose !… Ces vers écrits depuis des siècles, il semble que le poète les improvise pour nous, pour Elvire et moi, pour cette nuit radieuse, pour célébrer notre amour !…

Le corps d'Elvire tressaille dans mes bras. Un sanglot s'est échappé de sa gorge…

Des strophes encore…

Puis les derniers vers, si tragiquement, si humainement passionnés :

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Le poète s'est tu. Ses yeux se sont rouverts, laissant couler les larmes que les paupières closes retenaient. Je reprends les rames et la barque glisse de nouveau sur le lac étoilé.

Nous côtoyons maintenant la grande île silencieuse, dont nous allons faire le tour, avant de regagner le rivage.

Soudain, rompant la calme sérénité de la nuit, un confus murmure de voix arrive jusqu'à nous.

— On dirait que l'on parle dans l'île… n'entendez-vous pas, Elvire ?…

— Oui… il m’a semblé entendre aussi, Gilbert…

Je cesse de ramer. Nous écoutons.

La rumeur s’élève, plus forte dans l’ombre de l’île. Nous percevons distinctement des éclats de voix, des exclamations étouffées. On dirait, atténué par la distance, le bruit caractéristique d’une réunion publique.

— C’est étrange ! que peut-il se passer à cette heure dans l’île du lac, dis-je, en tendant l’oreille pour essayer de saisir un mot, une phrase de la mystérieuse rumeur. Mais nous sommes trop loin. Seul le vague murmure d’une discussion qui paraît animée arrive à nos oreilles. Je sens en moi l’instinct professionnel se réveiller.

Tel le chien de chasse qui flaire une piste, mon intuition de reporter m’avertit qu’il se passe là quelque chose d’anormal, quelque mystère, qu’un vrai journaliste doit s’efforcer de découvrir.

Il faut que je sache ! je veux savoir !… c’est mon devoir de reporter et, qui sait, j’ai peut-être là un beau sujet d’article !

Je dirige notre barque vers les bords de l’île.

Tout en ramant, j’explique à Elvire et à notre illustre compagnon le but de ma manœuvre. Je vais amarrer notre canot au rivage et, pendant que j’irai explorer l’île du lac, ils m’attendront tous deux dans l’embarcation.

Elvire, craintive, essaie de me détourner de mon projet. Mais je la rassure d’un baiser et aussitôt la barque amarrée, je m’élance à travers les pelouses et les bosquets de l’île dans la direction des mystérieuses voix.

À mesure que j'avance, la rumeur se fait moins confuse, se précise, et des lambeaux de phrases, dont je ne comprends d'ailleurs pas le sens, arrivent jusqu'à moi.

Je marche plus lentement, en me dissimulant d'arbre en arbre, car je sens que je ne suis plus loin maintenant de l'endroit où se tient la nocturne réunion…

Et, brusquement, je m'arrête et me plaque derrière le large tronc d'un chêne. Devant moi, à quelques pas à peine de l'endroit où je suis caché, j'aperçois, au milieu d'une large clairière, un groupe d'une cinquantaine d'hommes qui discutent avec animation.

Pour mieux voir et ne pas être surpris, je grimpe, non sans difficulté le long du chêne qui me sert d'abri, et je parviens à me hisser sur une solide branche d'où je domine la clairière.

De mon poste d'observation, je ne vais rien perdre de ce qui va se passer, car la lune donne en plein sur la pelouse où sont assemblés les conspirateurs et le moindre mot parvient avec netteté à mes oreilles.

Pesté ! ce n'est pas une réunion ordinaire ! Presque tous les hommes que j'aperçois dans la clairière sont des personnages illustres. Je reconnais tout de suite Charles IX, Louis XI et son sinistre barbier Olivier le Daim, Robespierre, Murat, Louis XV, René le Florentin, Clotaire, Attila, Dagobert qui, placés au centre du groupe, semblent diriger les débats.

Je me fais la réflexion que tous les personnages réunis dans l'île ont chacun pas mal de crimes sur la conscience. Le dicton : qui se ressemble s'assemble, n'a jamais, je crois, été plus justifié !

Je ne parviens pas à identifier tous les hommes de l'assemblée secrète, mais rois, grands seigneurs, politiciens ou financiers célèbres, leur moral ne doit pas être plus reluisant que celui de leurs chefs de file, car ils portent tous sur leurs visages la marque des passions ou des vices les plus effroyables. La cruauté, la luxure, la ruse, la cupidité, la bestialité se reflètent dans leurs yeux farouches de bêtes de proie.

Tous ces jolis messieurs ne se sont pas donné rendez-vous ici pour jouer aux dominos, me dis-je, en les passant en revue du haut de mon perchoir, ils m'ont tout l'air de méditer un mauvais coup ! J'ai bien fait de venir, décidément ! J'en étais là de mes réflexions lorsqu'une voix ayant un fort accent italien se fit entendre dans le groupe des conspirateurs :

— Signores, si j'ai quitté secrètement l'Italia, avec mon illoustre ami Néron, ici présente, c'est, zé vous l'ai dézà dit tout à l'heure, qué lé nom de César Borgia était trop fameusement connu dans mon pays pour pouvoir mettre à exécoutionne la pétite combinazionne qué zé vais avoir l'honnour dé vous soumettre…

En entendant le nom sinistre de César Borgia, un léger frisson, malgré moi, me parcourt le corps ! Quoi ! Borgia, le débauché, l'empoisonneur, et Néron, le monstre impérial, se cachaient à Paris ! Je regarde avec attention l'homme qui vient de parler.

Vêtu d'un justaucorps de velours noir, les jambes moulées dans un maillot de soie rouge, sur la tête une toque à plumes écarlates, César Borgia, dont le visage livide est encadré d'une magnifique barbe de jais, donne, à première vue, l'impression d'un gentilhomme de grande allure.

Mais l'expression à la fois cruelle et astucieuse de son regard, le rictus sinistre de ses lèvres minces découvrant une mâchoire éclatante de félin ajoutent à sa physionomie quelque chose de repoussant et de satanique.

— En arrivant à Paris, reprend César Borgia, nous avons été, mon illustre ami Néron et moi, découverts par les anzes. Ze leur ai raconté qué nous étions vénus en pèlerinage à Notre-Dame de Paris pour lé salut dé notre âme. Les anzes – ils sont naïfs, les povérinos ! – nous ont félicités et nous ont lozés dans la capitale. Dépouis notre arrivée, ze vous l'ai dit, signores, à notre dernière réunion, ze serche sans repos oune idée pour nous éviter à tous d'aller faire connaissance avec les fourches de Loucifer ! Ze crois avoir enfin trouvé oune merveilleuse combinasionne pour nous sauver tous de l'Enfer.

— Bravo ! Bravo ! interrompent plusieurs voix enthousiastes.

— Vous savez tous, signores, continue César Borgia ; qu'il est écrit dans l'Évangile qu'au jour du Jugement les Premiers seront les Derniers et que les Derniers deviendront les Premiers ?

« C'est donc nous, signores, qui avons été les illoustres, les riches, les pouissants, les premiers sur la terre, qui allons devenir les derniers, les maudits, les parias de l'« autre monde » ! Et ce sont les pauvres, les malheureux, les vagabonds qui vont devenir, à présent les premiers et les pouissants dans le ciel !

« Allons-nous supporter oune pareille injustice ! Pouvons-nous tolérer dé n'être plous rien ! dé perdre pour

l'éternité notre pouissance, nos richesses, nos trésors et nos couronnes ?

— Non ! Non ! Jamais ! jamais ! hurlent en chœur tous les conjurés.

— Êtes-vous décidés à exécuter fidèlement mon plan, pour si audacieux qu'il puisse vous paraître ? Nous n'avons pas à nous embarrasser de scroupoules dans notre situation, car notre condamnation est certaine ! Êtes-vous décidés à tout ?

— Oui ! Oui ! À tout pour nous sauver ! hurlent de nouveau les conspirateurs haletants.

— S'il le fallait, pour me sauver de l'Enfer, je ferais brûler Paris comme je fis jadis brûler Rome ! rugit, en latin, le hideux Néron, dont j'aperçois le masque convulsé de terreur, derrière César Borgia.

— Et moi je donnerais sans hésiter, le signal d'une nouvelle Saint-Barthélemy ! glapit Charles IX, dont les dents s'entre-choquent d'épouvante.

— Si j'estais sûr d'estre agréable au Seigneur en faisant pendre quelques mécréants, je ferai brancher haut et court tous les Parisiens ! N'est-ce pas, Olivier, mon compère ? marmotte Louis XI en embrassant dévotement les reliques de son chapeau.

— Né vous affolez pas, signores, poursuit César Borgia, dont un sourire satanique éclaire le visage livide, z'ai trouvé ze crois le moyen dé tromper le tribounal qui doit nous zuzer. Pouisque le tribounal de Josaphat réserve toutes ses récompenses aux derniers de la terre, il faut que nous nous

présentions devant les jouges habillés en pauvres, en vagabonds, en miséreux !

Mais vous savez bien, Borgia, interrompt Robespierre, que l'Administration angélique interdit formellement aux « Ressuscités » de mettre de nouveaux habits, car notre signalement est établi sur le « Grand Livre », d'après les habits que nous portions de notre vivant ? C'est d'ailleurs pour empêcher toutes fraudes que les tailleurs n'ont pas été autorisés à rouvrir leurs magasins après la Résurrection.

— Zoustement, c'est parce que z'ai appris cela qué z'ai compris lé parti qué l'on pouvait tirer dé la situouation ! ze ne dis pas dé nous confectionner des vêtements de pauvres, mais ze dis qué nous devoir échanger nos costumes avec ceux des pauvres !

— Mais, jamais ils ne consentiront à nous donner leurs haillons pour endosser nos riches habits ou coiffer nos couronnes ! Ils savent tous que bientôt ce sont eux qui vont devenir les premiers, et ils portent leurs vieilles loques avec une orgueilleuse et grotesque fierté ! fait observer, non sans logique, Louis XV.

— Z'ai trouvé oune manière pour les décider à échanger leurs guenilles contre nos costumes, né vous inquiétez pas ! Une fois vêtus de nos habits, ils séront jougés à notre place et c'est nous avec nos loques de pauvres qui redeviendront les Premiers, les Élus ! Eh bien ! signores, qué pensez-vous dé la pétite combinazionne dé César Borgia.

— Poinct n'est mauvaise vostre idée, mon rusé compère ! approuve Louis XI, mais quel est vostre moyen mirifique pour osbliger serfs, manants et vilains à troc pareil ?

— Ceci est mon secret, car il souffirait d'oune indiscrétion pour rédouire à néant ma combinazionne. Contentez-vous dé savoir, signores, qué non seulement les pauvres hères échangeront avec nous leurs vêtements, mais qu'ils nous laisseront encore leurs livrets d'identité. Tout est prévu, ze vous le répète, César Borgia né fait rien à la lézère ! Si tout marche comme je l'espère, ce sont les pauvres qui iront rôtir à notre place chez le signor Loucifer !

Ah ! l'horrible et machiavélique complot que je viens de surprendre ! Les misérables ! Fous de terreur à l'approche du Jugement, ils essaient encore par tous les moyens de se soustraire à la justice divine ! Mais heureusement, j'ai tout entendu ! J'empêcherai l'affreuse chose de s'accomplir !

En bas dans la clairière les conspirateurs continuent à discuter le plan satanique de César Borgia.

— Il faut nous hâter de le mettre à exécution, déclare Charles IX d'une voix que l'émotion rend saccadée, car je sais, de source certaine, que nous tous, réunis ici cette nuit, sommes inscrits pour le départ de samedi prochain !

— Ze sais ! Ze sais ! répond la voix chantante de Borgia, tout sera prêt ! Sous prétexte de leur distribuer de l'argent, ze convoquerai ici le nombre exact de pauvres qui nous est nécessaire. Z'ai déjà prévenu les anzes de l'Administration qu'avant de partir pour Josaphat, nous avions décidé, Néron, moi et quelques-uns de nos amis, de distribuer notre fortune aux pauvres, afin de nous attirer l'indulgence du tribunal. De cette façon, ils ne soupçonneront rien et nous laisseront agir tranquillement cette nouit-là. Ze vais convoquer les pauvres ici, dans cette île, pour vendredi soir dix heures. Soyez tous ici dès neuf heurs, afin que ze vous dévoile avant leur arrivée le moyen que ze compte employer pour arriver à nos fins !

— Nous y serons ! s'écrient en chœur les conjurés.

— Je vais dire moults chaspelets et implourer Nostre-Dame d'Embrun, pour qu'icelle protégé nostre saincte entreprise ! Allons ! regasgnons nostre bonne ville de Paris, partons Olivier, mon compère ! et, s'appuyant au bras de son lugubre barbier, le roi Louis XI disparaît derrière les arbres.

Les uns après les autres, par petits groupes, les conspirateurs s'éloignent dans la direction du lac.

Il ne reste bientôt plus dans la clairière que Borgia, Néron et Charles IX.

Le sinistre trio s'enfonce à son tour dans l'ombre des bosquets et j'entends une dernière fois la voix doucereuse de César Borgia rassurer Charles IX et Néron par cette phrase :

— Z'ai tout prévu, vous dis-ze ! Samedi matin, cé sont les pauvres qui partiront à notre place pour Josaphat !… Zé vous le zoure !

Je descends rapidement de mon observatoire improvisé, et je cours retrouver Elvire et M. de Lamartine qui m'attendent dans la barque.

Elvire inquiète me questionne. Mais je ne veux pas lui dire ce que j'ai vu, je ne veux rien dire à personne, avant samedi matin, à l'heure du départ pour Josaphat où je démasquerai les coupables !

Je réponds à mon Elvire alarmée :

— Ce n'était rien, une bande d'étudiants et de grisettes qui fêtaient comme nous cette belle nuit de printemps !

Je reprends les rames, et nous repartons, lentement, très lentement, car au loin, devant nous, j'aperçois les canots des conspirateurs, qui regagnent le rivage.

À sa place, M. de Lamartine s'est assoupi.

Mais peut-être fait-il semblant, pour ne pas gêner deux amoureux ?

Là-haut, la lune éclaire indifféremment la nacelle du poète et le canot de César Borgia !

XXIV

Je me prépare dans l'ombre. – Enthousiasme prématuré. – L'abracadabrante machination. – Sosthène Lahérade du théâtre de Grenelle. – Le rôle sacrilège. – Tartuffes et pauvres bougres. – L'intervention imprévue.

Je n'ai rien dit à personne. Pas même à Jules Anfleur. La moindre indiscrétion pourrait tout compromettre et je veux les prendre en flagrant délit, les misérables, les lâches ! J'avertirai l'Administration angélique juste au moment du départ pour Josaphat. Si « les pauvres » se font rouler, comme c'est à prévoir, je révélerai toute l'odieuse « combinazionne » du machiavélique César Borgia et de ses amis ! On obligera les infâmes conspirateurs à reprendre leurs costumes de puissants de la terre et à rendre aux pauvres leurs guenilles sacrées, leurs misérables loques qui ont excité la convoitise des mauvais riches et des despotes sanguinaires.

Si je parlais avant samedi matin, si je disais tout ce que j'ai entendu et vu dans l'île du lac, personne, et les anges les premiers, ne voudrait me croire. Cette machination, audacieuse paraîtrait invraisemblable, abracadabrante. Et pourtant, elle peut réussir, car elle est, comme toutes les choses de génie, d'une extrême simplicité. Et je dois le reconnaître, ce César Borgia est un véritable génie du mal. Par exemple, je me demande comment il va s'y prendre, quel est son fameux moyen pour obliger les pauvres à se défaire de leurs vêtements… C'est là à mon avis le plus difficile de toute la « Combinazionne » comme dit l'astucieux Borgia. Ah ! par-

bleu, si les « pauvres » avaient conservé leur mentalité de pauvres bougres d'autrefois, avant la résurrection, il est évident que le tour serait vite joué. Les naïfs pauvres diables n'auraient pas résisté une seconde à l'idée de troquer leurs guenilles contre de somptueux vêtements. Mais, depuis quelques mois, les pauvres ont pris petit à petit conscience de leur valeur. Ils savent que leurs misères passées leur donnent droit au premier rang dans le Royaume du Ciel, et ce brusque changement – c'était inévitable et très compréhensible – leur a un peu tourné la tête. Beaucoup affichent des allures prétentieuses et font avec ostentation parade de leurs haillons. Ils savent que leur situation est maintenant enviée par la généralité des gens riches, des grands de la terre. Ils sentent que les rois eux-mêmes préféreraient leurs vêtements fripés à leurs magnifiques manteaux royaux ! Et ils se rengorgent orgueilleusement et plastronnent sous leurs guenilles, lorsqu'ils passent dans les rues ! Au fond, moralement parlant, ce sont les « nouveaux riches » de « l'après Résurrection » !

C'est pourquoi, connaissant la nouvelle mentalité des pauvres, je suis malgré tout un peu sceptique sur la réussite du complot. Mais sait-on jamais !… Ce véritable démon de Borgia doit avoir plus d'un tour dans son sac ! Enfin ce soir je serai fixé… car c'est aujourd'hui vendredi, et dès huit heures j'irai m'embusquer de nouveau dans l'île du lac. Dire que c'est moi, moi simple petit reporter de rien du tout, qui tiens entre mes mains le sort des rois et des tyrans les plus puissants qui aient fait trembler le monde ! Ah ! qui m'aurait dit qu'un jour je tiendrais à ma merci des Louis XI, des Borgia, des Charles IX, des Attila, des Néron !… Mais ne nous exaltons pas !… Il sera temps demain, après le coup de théâtre que je vais déclencher, de savourer mon triomphe à loisir !… Max Fordin va être fou de joie ! Quel reportage pour l'*Écho*

de Josaphat ! Je vois d'ici en grosses capitales : « UN COMPLOT SANS PRÉCÉDENT ! UNE FORMIDABLE MACHINATION DÉCOUVERTE PAR NOTRE COLLABORATEUR GILBERT BRICET. » C'est Elvire qui va être fière de moi, mon adorée !… Mais ne nous grisons pas… La suite à demain, comme disent les feuilletonistes. La suite ?… Oh ! elle est facile à deviner, et j'ai bien envie d'écrire d'avance, sur la feuille blanche qui attend mes impressions de demain : « Ça y est ! Je peux me vanter d'être un fin limier ! J'ai démarqué les misérables !… » Oui, c'est par cette phrase, j'en suis sûr, que je commencerai demain la suite de mes souvenirs sur cette page blanche.

***

« Ça n'y est pas ! ! Je peux me vanter d'être un fichu limier !… Je n'ai rien démasqué du tout ! et ce sont les misérables qui m'ont roulé ! !… »

Évidemment, ça ne vaut pas la phrase triomphale que j'avais préparée hier soir pour l'écrire sur cette page, mais c'est, hélas l'exacte vérité ! Pauvre imbécile que j'étais !… J'aurais dû prévoir qu'un homme de la trempe de Borgia avait pris ses précautions ! Enfin ! à quoi bon récriminer !… la partie est perdue ! Il s'agit de se mettre au travail pour la revanche !… mais ce sera dur !…

Voyons, je vais essayer d'exposer ici en détail l'extraordinaire, l'incroyable événement, dont je fus hier soir le témoin effaré.

J'ai grand besoin de remettre un peu d'ordre dans mes idées. J'espère que le méthodique travail de la narration va calmer l'agitation de mon pauvre cerveau, enfiévré, désaxé par l'abracadabrante aventure de cette nuit.

D'ailleurs le « procès-verbal » de cette soirée tragi-comique me sera très utile si je suis appelé à témoigner contre les imposteurs.

Dès huit heures, bien avant l'arrivée des conjurés, j'étais déjà dans l'île, juché, comme l'autre nuit, sur ma « branche-observatoire ».

Vers neuf heures moins le quart, les conspirateurs commencèrent à arriver par petits groupes et bientôt la troupe étant au complet, ils se placèrent en demi-cercle dans la clairière baignée de lune, et César Borgia prit aussitôt la parole en ces termes :

— Signores, le grand soir qui va décider de notre sort est arrivé. L'heure n'est plus aux longs verbiages, mais aux actes ! Ze vous ai demandé dé venir avant l'arrivée des pauvres qué z'ai convoqués, afin dé vous expliquer, par quel moyen ze compte décider ces imbéciles à faire avec nous l'échange de leurs vêtements. Ce moyen, le voici : J'ai amené ce soir avec moi oune personne, la seule personne au monde qui fera faire aux pauvres tout ce que nous désirons. Cette personne, que ze vais avoir l'honneur de vous présenter, dans oune minute… jouit d'une telle influence, doun tel prestige sur les pauvres, qu'elle ne va avoir aucun mal, z'en réponds, à leur faire exécouter toutes ses volontés. C'est oun personnage illoustre qué vous connaissez tous, et, quand vous l'aurez vu, vous comprendrez aussitôt qué les pauvres né pourront pas lui résister.

— Qui est-ce ?… Où est-il ?… Quel est cet homme ?… hurlent tous les assistants.

César Borgia frappe trois coups espacés dans ses mains. À peine le dernier coup a-t-il été frappé que, surgissant d'un bosquet, un homme s'avance au milieu de la clairière.

En apercevant celui qui venait d'apparaître, je faillis lâcher la branche à laquelle je me retenais et dégringoler de mon observatoire. Ô stupeur ! l'homme que j'apercevais là, debout, se dirigeant vers les conjurés, c'était le Christ ! ! c'était le blond et doux Jésus ! !

— « Ecce homo ! »… Voici l'homme ! ricana Borgia en désignant du doigt le Nazaréen.

À la vue de cette apparition imprévue, les conspirateurs poussent des cris de terreur et, pris de panique, s'apprêtent à prendre la fuite.

Mais César Borgia éclate de rire :

— Ne craignez rien, signores, s'écrie-t-il, mon ami Sosthène Lahérade ne vous veut pas de mal, au contraire.

— Sosthène Lahérade ? interrogent des voix ahuries.

— Oui, Sosthène Lahérade, ex-grand premier rôle du théâtre de Grenelle, qui a bien voulu consentir à interpréter ce soir le rôle de Jésous-Christ pour tromper les pauvres naïfs qui vont arriver.

— Oui, messieurs, approuve le faux Christ en faisant rouler les « r » à la manière des acteurs de l'ancienne école, je peux affirmer sans me vanter que dans le rôle de Jésus, Sosthène Lahérade est inimitable ! J'ai déjà interprété jadis, maintes fois, ce rôle au théâtre de Grenelle dont j'étais la grande vedette, et dans mes tournées en province, au théâtre de Pézenas et de Montmorillon, avec un succès dont M. Coquelin aîné me fit l'honneur d'être jaloux !

— Dictes-moi, Borgia, mon compère, interrompt le soupçonneux Louis XI, quel intérêt avoit cet histrion pour s'intéresser à nostre cause ?

— Son propre intérêt, répond César Borgia. J'ai fait la connaissance de cet acteur à l'hostellerie où je loge. Il m'a confié qu'il n'était pas très rassouré par l'approche du « Jougement Dernier » ayant, comme nous tous signores, certaines peccadilles sur la conscience. Par jalousie d'artiste, notre ami Sosthène Lahérade tua jadis oun de ses camarades qui était en plous gros qué loui sur l'affiche. Au cours d'oun partie de pêche, il poussa son ami dans la rivière. On crut à oun accident et il ne fut pas inquiété. De plous, il a toué également sa femme, cette fois par jalousie d'amour. Il fut acquitté. Mais comme il craint qué lé tribounal de Josaphat soit moins indoulzent, il a accepté avec enthousiasme dé zouer ce soir la petite comédie que j'ai imazinée pour faire juger les pauvres à notre place. Sosthène Lahérade a loui aussi besoin d'oune guenille de pauvre pour éviter le châtiment qui l'attend.

— Mais que va-t-il-leur dire ? interroge Charles IX.

— Ne vous inquiétez de rien, mon cer Charles IX. Ze loui ai fait répéter moi-même son rôle. Il sera merveilleux, vous verrez !

— C'est que vous comprenez, mon cher Borgia, j'aimerais assez que ça réussisse… Si je peux refiler ma Saint-Barthélemy à un autre avec mon costume, j'en serais fort aise, je l'avoue !

— Ne craignez rien, messieurs, s'écrie Sosthène Lahérade. Vous allez voir comment je domine mon public ! Je vais vous empaumer tous ces gens-là aussi facilement que

j'empaumais autrefois les spectateurs au théâtre de Grenelle. Je vous demanderai seulement, messieurs, de vous retenir d'applaudir lorsque vous allez m'entendre jouer ma scène tout à l'heure. Je sais que cela vous sera difficile, car lorsque je suis en scène, comment peut-on réfréner son enthousiasme ? Ce sera dur, mais je vous en conjure, messieurs, pas le plus petit bravo, si vous voulez que tout marche à nos souhaits, et que je sois pris au sérieux par les pauvres. Retenez-vous.

Malgré la gravité de la situation, j'ai de la peine à ne pas éclater de rire devant le cabotinage éhonté de ce sinistre « m'as-tu vu ».

— Z'ai même préparé en collaboration avec Jésous, reprend Borgia, oun petit miracle qui mettra les pauvres en bonne humeur et nous les livrera complètement. Mais j'entends oun bruit de rames. Ce sont mes premiers « pauvres » qui arrivent. Cachez-vous Jésous, et n'oubliez pas d'apparaître au moment convenu.

Sosthène Lahérade n'a jamais raté son entrée ! répond avec suffisance le faux Christ, en s'enfonçant dans le bosquet qui lui sert de cachette.

À « califourchon » sur ma « branche-observatoire », j'étais en train de réfléchir à l'ahurissante scène dont j'avais été le spectateur invisible, et je savourais d'avance (pauvre naïf que j'étais !) la joie de dévoiler l'imposture le lendemain lorsqu'une bande de pauvres hères fit son entrée dans la clairière. Ils étaient une cinquantaine environ : mendiants, vagabonds, chemineaux de toutes les époques, formant un ensemble pittoresque de guenilles, de souliers troués et de besaces.

La clairière était transformée subitement en une véritable « cour des miracles ». Comme mon regard se fixait sur ce bataillon de miséreux, j'aperçus mon ami Sans-Un et son inséparable chien Pucier. « Pauvre bougre, pensai-je, lui aussi va être victime de l'odieux traquenard ! Mais heureusement je suis, là ! et ces malheureux en seront quittes pour la peur ! Ne craignez rien, braves gens ! Je veille ! Les bandits qui vous attirent dans ce piège ne jouiront pas longtemps de leur victoire ! »

(Ah ! là ! là ! si j'avais pu prévoir ce qui allait m'arriver cette nuit même, je n'aurais pas tant « crâné » sur ma branche !)

En bas, César Borgia a déjà pris la parole.

— Mes bons amis, dit-il aux pauvres bougres qui l'entourent, en essayant de donner à son sinistre visage l'expression la plus sympathique, mes bons et cers amis, si ze vous ai demandé avec l'autorisation de l'Administration angélique de venir ici ce soir, c'est que mes amis ici présents et moi avons l'intention de vous faire oune pétite sourprise. Bientôt, ze le sais, vous serez tous, mes cers amis, à la première place dans le royaume du Seigneur, mais pour l'instant vous êtes, hélas ! encore dans la plus grande misère, privés d'argent et de plaisir dans ce Paris redevenu aussi animé et brillant que jadis…

— On demande rien à personne, interrompt Sans-Un. Un petit « rabiot » de « mouise », c'est pas fait pour effrayer des vieux « clochards » comme nous ! Pas vrai, les copains ?

Un murmure d'approbation part de la bande des vagabonds.

— Ze sais, ze sais, mes cers amis, que vous êtes fiers et courageux, reprend de sa voix la plus mielleuse César Borgia, mais nous avons pensé, mes amis et moi, qué votre misère devait prendre fin sans plus tarder et qu'il était juste que vous profitiez comme les riches de ces derniers mois d'existence terrestre qui vous restent à vivre.

— Sans vous offenser, messieurs les rupins, vous auriez peut-être ben pu y penser autrefois avant qu'on soye tous crevés de faim et de misère ! Non, sans blague ! vous parlez d'un retard ! observe ironiquement Sans-Un.

— Ze sais, ze sais, mes bons amis, nous autres riches nous n'avons peut-être pas toujours fait notre devoir envers les pauvres, nous avons beaucoup à nous faire pardonner.

— Tu parles ! Charles ! interrompt encore une fois Sans-Un en éclatant de rire.

— Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire quand on se repent, continue Borgia. Paix aux hommes de bonne volonté, a dit Notre Seigneur Jésus-Christ…

— Ah ! parlez pas de celui-là ! Vous en avez pas le droit ! s'écrie un loqueteux à barbe blanche. Celui-là c'était un frère, un vrai, un « clochard » comme nous, et vous l'avez fait crever aussi, tas de salauds !

Dans les yeux de Borgia, je vois passer comme un éclair de triomphe. La sympathie que les gueux viennent de témoigner pour le Christ est de bon augure pour la réussite de son odieuse machination.

Et c'est d'une voix de plus en plus doucereuse qu'il reprend :

— Ne vous fâchez pas, mes bons amis, et permettez à de grands pécheurs repentants de réparer un peu aujourd'hui le mal qu'ils ont pu vous faire. Mes cers amis, mes frères, nous vous supplions humblement de vouloir bien accepter de partager avec nous les richesses que nous gardions égoïstement, jalousement, férocement jusqu'à ce jour ! Acceptez mes bons, mes cers amis, acceptez de grâce, ce que nous vous offrons tous, d'oun cœur enfin pénétré par la divine fraternité !

— N'acceptez pas, mes frères ! Et vous arrière et silence, mauvais riche !

XXV

L'odieuse comédie. – La soif de Sans-Un. – Le faux Jésus fait un miracle. – J'assiste invisible à la plus formidable imposture du monde. – Un étrange « Carreau du Temple ». – Les rois en guenilles. – Singulier dialogue entre Sans-Un et Charles IX. – Le guet-apens. – Dans le lac !

Cette phrase vient d'être prononcée d'une voix tonnante avec des roulements d'« r » impressionnants, par le faux Christ, Sosthène Lahérade, qui vient de surgir de son bosquet.

À cette apparition théâtrale, les gueux, reconnaissant Jésus, se jettent à genoux sur la pelouse.

Je dois avouer pour être juste que si je n'avais pas été au courant du complot, j'aurais été dupe, comme ces pauvres diables, de la ruse sacrilège. En effet, Sosthène Lahérade a composé son personnage de Christ avec une telle exactitude, une telle minutie dans les plus petits détails de la physionomie et du costume que l'illusion est parfaite, hallucinante.

De plus, l'époque fantastique « d'après-résurrection » dans laquelle nous vivons rend parfaitement vraisemblable l'apparition du Sauveur des hommes et ne peut éveiller le moindre soupçon de supercherie dans le cerveau le plus sceptique. Ah ! certes non ! le sinistre cabotin Lahérade n'a pas raté son entrée ! Le drôle peut se réjouir de son succès !

À peine surgi de son bosquet, le faux Jésus tient déjà tous ces pauvres bougres à sa merci !

Ahuris, hypnotisés par la divine présence, ils sont là, prosternés devant celui qu'ils prennent pour le Fils de l'Homme et fixent sur lui des yeux émerveillés.

Les Borgia, les Néron, les Charles IX, tous les rois et puissants de la terre réunis dans la clairière, jouant la plus infâme des comédies, se sont agenouillés sur le sol, comme les pauvres. Le faux Jésus fixe d'un doux regard le troupeau des humbles prosterné à ses pieds.

Étendant lentement le bras, deux doigts de la main droite levés au ciel, après avoir pris un long temps pour bien marquer son effet, le faux Christ d'une voix onctueuse commence :

— Relevez-vous, mes brebis, mes agneaux ! En vérité, je vous le dis, j'arrive à temps ! Ô pauvres ! mes bien-aimés frères, je vous le dis en vérité, n'acceptez pas l'obole du mauvais riche ! C'est pour essayer de sauver leurs âmes damnées qu'ils veulent vous donner aujourd'hui ce qu'ils vous refusaient hier. Ces hypocrites se souviennent trop tard de ma parole : donne aux pauvres et tu auras un trésor au Paradis. Mais je vous dis en vérité qu'un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Et je vous dis encore : il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu !

— Alors, sauf votre respect, Seigneur, y sont pas près d'y entrer les frères mirontons ! s'écrie Sans-Un que les paroles du faux Jésus ont enthousiasmé.

Mais se tournant maintenant vers les rois et les riches agenouillés, le cynique comédien continue :

— Race de vipères ! Comment pourriez-vous dire de bonnes choses étant méchants ? Or je vous dis que les hommes rendront compte au jour du jugement, les anges viendront et sépareront les méchants du milieu des justes, et ils jetteront les méchants dans la fournaise ardente ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents !

Puis se retournant vers les pauvres, le faux Jésus poursuit :

— Mais vous, mes agneaux, mes brebis, vous entrerez avec moi dans le royaume de mon Père. Et là, en vérité, je vous le dis, celui qui aura faim, sa faim sera apaisée, celui qui aura soif, sa soif sera calmée.

— Chouette ! ne peut s'empêcher de crier Sans-Un.

Mais soudain confus de son exclamation, il tente de s'excuser :

— Pardonnez-moi, Seigneur, mais il faut vous dire que j'ai souvent soif et comme les tournées ça coûte cher, ça me faisait plaisir de penser que chez votre Père, comme vous dites, on n'aura jamais soif !

Sosthène Lahérade saisit la balle au bond pour amorcer le miracle qu'il a préparé avec son complice Borgia.

— Oui, je vous le dis en vérité, celui qui aura soif, sa soif sera apaisée. Avez-vous soif en ce moment, mon doux agneau ?

— C'est pas que j'aie très soif, Seigneur, mais quand on m'offre un verre je refuse jamais. Seulement voilà l'chiendent, dans cette île, ça m'a l'air de manquer de bistro, sauf votre respect !

— En vérité je vous le dis, frappez et on vous ouvrira, demandez et on vous donnera, pénétrez dans ce fourré et on vous désaltérera !

Et d'un geste théâtral, le faux Jésus étend ses deux doigts dans la direction d'un bosquet voisin.

La bande des miséreux, Sans-Un en tête, se précipite dans le fourré désigné et en ressort quelques secondes plus tard en portant plusieurs paniers de champagne.

— Ça, par exemple ! c'est ce qu'on peut appeler un « bath » miracle !… s'écrie Sans-Un approuvé avec enthousiasme par ses camarades. Et il ne manque rien ! pas même des coupes, comme chez les rupins !

— Paissez, mes brebis ! dit alors le faux Christ en souriant.

Pendant que les pauvres bougres, joyeux, commencent à faire sauter les bouchons, Sosthène Lahérade jette un regard triomphant du côté de César Borgia.

Ah ! le sacrilège cabotin peut être fier en effet du résultat de son infâme comédie ! Ah ! leur plan était encore mieux combiné que je ne l'imaginais ! Avoir eu l'idée de ce faux miracle pour enivrer ces pauvres diables et les manœuvrer ensuite avec plus de facilité. On reconnaît bien là le génie machiavélique de César Borgia.

Les pauvres vagabonds en train de déguster le champagne ne remarquent pas de quels yeux cruels et ironiques en même temps, tout le clan des mauvais rois et des riches épient leurs joyeuses libations.

Tous ces hommes de proie de toutes les époques guettent avec une joie féroce les signes d'ivresse qui commen-

cent à se manifester chez les pauvres bougres, ivresse qui va livrer sans défense à leurs sinistres projets leurs éternelles victimes de toujours.

Lorsque la dernière bouteille est vidée, le faux Christ, s'avançant vers le groupe des « pauvres », prend de nouveau la parole :

— En vérité, je vous le dis, dans le royaume des cieux, les derniers seront les premiers, les humbles seront élevés et les superbes rabaissés ! Dès demain mes brebis, mes agneaux, moi, votre pasteur, je vous conduirai à Josaphat, devant le tribunal de mon Père, pour qu'il vous accorde l'entrée de son Paradis. Mais je vous le dis en vérité, je veux que vous vous présentiez devant mon Père Tout-Puissant vêtus d'habits magnifiques, dignes de votre mérite et de vos vertus. Je veux que la Justice céleste éclate dès à présent, et que les orgueilleux, les puissants de la terre soient rabaissés. Ce sont eux les maudits, les superbes, que je veux humilier, en les obligeant à se présenter au Jugement vêtus de vos loques et de vos guenilles, qu'ils méprisaient. En vérité, je vous le dis, l'heure de l'expiation va commencer ! Vous, mauvais rois et mauvais riches, enlevez vos magnifiques costumes d'or et de brocarts, vos justaucorps brodés, vos hauts-de-chausses de soie, vos complets du bon faiseur, vos élégantes chaussures de cuir souple, vos couronnes, vos toquets, vos feutres empanachés, vos chapeaux « hauts de forme » dernier cri et donnez-les à ces pauvres, à ces derniers de la terre qui vont devenir les premiers au royaume des cieux. Vous, mes brebis, mes agneaux, mes frères, quittez vos guenilles sordides, vos loques crasseuses, vos haillons répugnants, vos souliers percés, vos savates sans semelles, vos casquettes, vos chapeaux déformés par les intempéries et donnez-les à ces mauvais riches, à ces premiers

de la terre qui vont devenir les derniers au Royaume de mon Père. En vérité je vous le dis, obéissez, car telle est la volonté du « Fils de l'Homme », votre Seigneur, et les temps sont proches où son règne va commencer !

— Ça serait un autre que vous, Seigneur, qui me demanderait de changer ma liquette avec un de ces zigotos de la haute, que j'aurais pas accepté, vu que les anges nous ont défendu de quitter nos fringues, rapport au signalement d'un chacun qu'est sur le Grand Livre à ce qu'il paraît, répond Sans-Un d'une voix légèrement pâteuse. Mais du moment que c'est vous, Notre-Seigneur Jésus, qui me le demandez, faut croire que vous savez mieux que personne de quoi il retourne, alors, j'ai rien à dire, c'est régulier ; j'enlève mes frusques et je les passe à ce petit maigriot-là, si ça ne vous fait rien.

Et du doigt Sans-Un désigne le roi Charles IX.

— Il est à peu près fichu comme moi, ajoute-t-il, et je crois que son justaucorps, comme vous dites, et son cache-poussière en velours où qu'y a des trucs brodés partout, ça m'ira à peu près…

Sans oser discuter comme Sans-Un l'ordre du faux Jésus tous les pauvres sont déjà en train de se déshabiller.

De leur côté, pouvant à peine maîtriser la joie qui se lit dans leurs yeux, les rois et les riches, tout en singeant la tristesse pour donner le change à leurs dupes, enlèvent hâtivement leurs somptueux costumes, dont ils ont hâte de se défaire.

Seule, la pensée de l'infâme comédie qui se joue en ce moment peut m'empêcher de rire en voyant les échanges burlesques qui s'opèrent sous mes yeux dans la clairière.

On se croirait transporté à l'ancien carreau du Temple. Rois, riches et pauvres essaient mutuellement leurs costumes, et des dialogues du comique le plus imprévu montent jusqu'à moi.

Sans-Un a déjà passé les habits royaux de Chartes IX.

— Ça pourra coller, déclare-toi satisfait, y a qu'cette sacrée couronne qu'est un peu petite d'entrée. C'est rapport à mes tifs qui sont plus longs qu'les tiens. Pour ce qui est des godasses, c'est le contraire, tu dois chausser dans les 44, pas vrai ? Y m'aurait fallu une pointure en dessous. Enfin, t'en fais pas ça ira quand même. Toi tu risques pas d'être serré dans mes « pompes », les semelles sont ouvertes sur l'devant, alors ça donne de la place. Ce qui tient pas dedans, ça passe le nez dehors et ça fait le compte ! Et toi, t'es à l'aise dans mes fringues ?

— C'est un peu large, peut-être, mais cela ne fait rien, répond Charles IX, visiblement satisfait d'avoir donné à un autre son royal costume et se croyant désormais à l'abri sous ces hardes de vagabond.

— C'est rigolo, reprend Sans-Un, t'es encore plus maigre que moi ! J'ai idée que si j'avais été un rupin dans ton genre, un type qui pouvait bouffer jusqu'à des deux fois par jour, j'aurais pas été maigre, moi !

Dans un coin, j'aperçois Louis XI qui vient d'endosser la défroque d'un vieux mendiant. Avant de donner son royal chapeau au vagabond, le superstitieux monarque enlève toutes les amulettes et médailles qui le garnissent et les attache dévotement autour du melon crasseux qui va devenir son couvre-chef.

— Ah ! faut pas qu' j'oublie mon livret militaire et mes papiers dans mes poches ! s'écrie soudain Sans-Un. Rends-les-moi, mon vieux, j'vas t'rendre les tiens qu' t'as laissés dans ton justaucorps !

— C'est vrai, faut pas oublier nos papelards, répètent les autres pauvres, qui ont entendu la réflexion de Sans-Un.

Mais déjà le faux Christ intervient :

— Ne vous mettez pas en peine de ces papiers, mes fidèles brebis, mes innocents agneaux ! En vérité, je vous le dis, je vous connais tous et vous n'aurez pas besoin de livrets ni de papiers pour entrer avec moi dans le Royaume de mon Père…

Devant cette péremptoire affirmation de Jésus, les pauvres n'insistent pas. La plupart sont d'ailleurs assez éméchés et ne se rendent plus que vaguement compte de ce qui se passe.

Les échanges de vêtements sont terminés. Un seul des vagabonds a conservé ses loques de miséreux.

Le faux Christ fait semblant de s'en étonner, car il sait bien, le misérable, que ce détail aussi est prévu dans la machination.

— Pourquoi n'as-tu pas échangé tes habits avec un riche, comme tes camarades ? interroge-t-il d'une voix douce.

— Je ne demande pas mieux, notre Seigneur, mais tout le monde est servi et y a plus un riche pour changer de costume avec moi. C'est pas de veine ! Tous mes copains sont maintenant tout ce qu'il y a de chic. J'vais être le seul à me présenter à Josaphat comme un purotin !

— En vérité, je te le dis, il n'y a pas d'injustice au royaume de mon Père. Tu te présenteras devant le tribunal aussi bien habillé que tes camarades. Prends ma robe et mon manteau et donne-moi tes guenilles. Je te le dis, en vérité, il n'y aura pas une brebis d'oubliée dans le troupeau dont je suis le fidèle pasteur. Pour vous conduire devant le trône de mon Père, je veux être vêtu des habits du plus humble d'entre vous.

— Sauf votre respect, c'est pas régulier, Seigneur, proteste Sans-Un d'une voix de plus en plus pâteuse. Nous autres, on est maintenant habillés comme des mylords, c'est pas juste que vous changiez votre beau costume genre ancien pour des frusques de « clochard » !

— En vérité, je vous le dis, si je vous ai rachetés de votre misère, si, de vous qui étiez les Derniers j'ai fait les Premiers, si je vous conduis devant mon Père vêtus des habits magnifiques, des superbes rabaissés, je dois me présenter devant « Celui qui m'a envoyé », comme le symbole vivant de votre divine pauvreté ; Paix, mes doux agneaux. Et toi, humble chemineau, mon frère, donne-moi tes haillons et prends ma robe.

Maintenant le triomphe des conspirateurs sacrilèges est complet.

Tous sont vêtus, comme ils l'ambitionnaient, des défroques des pauvres, et le faux Christ lui-même vient d'endosser le veston rapiécé du dernier vagabond.

L'ignoble comédie est jouée. Le plan monstrueux de César Borgia a été réalisé dans ses plus petits détails : Les mauvais rois et les mauvais riches sont possesseurs non seulement des humbles vêtements, mais encore des pièces

d'identité qui vont leur permettre de tromper le tribunal de Josaphat.

Ah ! oui, leur triomphe est indiscutable, mais je suis là, moi ! je suis là, moi, l'invisible témoin de leur incroyable machination ; je suis là pour faire écrouler leur infâme complot et sombrer tous leurs espoirs !

Je me disais tout cela sur ma « branche observatoire », je me croyais l'instrument de la Providence, l'homme prédestiné que la Puissance Divine avait choisi pour faire échouer la « combinazionne » du signor Borgia et de ses complices ! Noble et intrépide redresseur de torts, les Anges allaient certainement emboucher leurs trompettes pour célébrer mon exploit sans précédent !

Tout en me livrant à ces flatteuses réflexions, je regarde les conspirateurs et leurs dupes qui s'apprêtent à se séparer. Grisé par son triomphe facile, le faux Jésus-Christ, Sosthène Lahérade, adresse un adieu d'une cruelle ironie aux pauvres bougres :

— Allez en paix, mes brebis, mes agneaux ! En vérité, je vous le dis : « Heureux les simples d'esprit, le Royaume des Cieux leur appartient ! »

Quelques instants plus tard, les pauvres et les riches, les méchants et leurs victimes quittent l'île du lac.

La clairière est de nouveau déserte. Je me laisse glisser le long de mon observatoire et je regagne le sol.

Je me dirige rapidement vers l'endroit où j'ai amarré mon canot. Je m'apprête à sauter dans la barque, lorsque deux hommes surgissant d'un fourré s'élancent sur moi, me terrassent et en un clin d'œil me ligotent solidement. Je n'ai

le temps ni d'appeler, ni de me débattre. Un bâillon s'applique sur ma bouche et je gis maintenant sur le sol, ficelé comme un saucisson. C'est comme une andouille que je devrais dire, car n'ai-je pas agi comme un imbécile en laissant ainsi ma barque amarrée au rivage sans prendre la précaution de la dissimuler ! C'est elle qui a fait soupçonner ma présence dans l'île. Ces hommes n'ont eu qu'à me guetter à côté de ma barque. Ils étaient certains de ne pas me rater ! Ah ! il est joli le fin limier !

Si nous n'étions pas immortels depuis la Résurrection mes agresseurs m'auraient certainement tué.

J'entends la voix chantante de César Borgia qui donne des ordres.

— Attachez-lui oune grosse pierre autour du cou, et zetez-le dans le lac ! Il ne mourra pas malheureusement puisque dépouis cette maudite Résurrection nos corps sont invoulnérables, mais avant qu'il pouisse sortir dé sa prison liquide, les « pauvres » seront déjà partis pour Josaphat !

Pendant que des mains brutales me fixent solidement un pavé aux pieds et au cou je reconnais la voix sourde de Louis XI qui parle à Borgia.

— Eh bien Borgia, mon compère, j'avais raison, que vous en semble, de faire surveiller les paraiges de l'isle, comme je faisois en aultre temps, en mon chasteau de Plessis-lez-Tours ?

Deux hommes me saisissent et me soulèvent. J'aperçois celui qui me tient les jambes. C'est l'hirsute Attila, dont les yeux injectés de sang me fixent avec férocité.

Je me sens balancé une ou deux fois par les bras qui me tiennent et plouf ! mon corps plonge dans l'eau et coule à pic jusqu'au fond du lac.

Je n'éprouve aucune suffocation, aucune douleur. Mon corps invulnérable et immortel me permet de vivre au-dessous de l'eau, aussi normalement que sur terre. Je suis maintenant couché sur le dos, dans la vase. L'obscurité est complète, pas un bruit, pas même le déplacement d'eau provoqué par le passage d'un poisson ou d'une anguille, puisque ces animaux n'ont pas été ressuscités. Par exemple la sensation de froid que j'éprouve est assez désagréable.

Ah ! je suis bien tranquille et bien isolé pour pouvoir réfléchir profondément – (c'est le cas de le dire !) – au ridicule de ma situation.

Situation symbolique s'il en fût !

Je suis dans le lac ! mes glorieux projets sont dans le lac ! Ma sensationnelle intervention au moment du départ pour Josaphat est dans le lac ! Mon reportage captivant sur le complot des riches est dans le lac ! Tout est dans le lac !

Je ne veux pas décrire ici, minute par minute, mon séjour au fond du lac, de ce lac que je trouvais si poétique lorsqu'en compagnie d'Elvire et de Lamartine notre barque glissait silencieusement à sa surface, mais dont j'apprécie beaucoup moins le romantisme couché dans son lit vaseux ! J'ai dû rester une quinzaine d'heures, prisonnier dans le lac. C'est cet après-midi seulement que j'ai réussi à me débarrasser de mes liens en les usant contre l'une des pierres qui me maintenaient au fond de l'eau. Les vêtements encore mouillés par mon bain prolongé, je me précipite dans les bureaux de l'Administration angélique.

Je révèle à l'ange-directeur tout l'odieux complot dont j'avais été l'invisible témoin. Hélas ! je n'ai pas réfléchi que toutes les administrations, fussent-elles célestes, se ressemblent pour leur commune frayeur des responsabilités ! Après m'avoir écouté attentivement, « l'ange-directeur » me déclare d'un air embêté : « C'est ennuyeux, très ennuyeux ! Le départ pour Josaphat a eu lieu ce matin ! À présent il est trop tard pour intervenir, ça créerait des tas de complications et nous ne voulons pas d'histoires ! Ah ! non surtout, pas d'histoires ! Évidemment c'est regrettable, très regrettable, mais qu'y faire maintenant ? Tout s'arrangera là-bas certainement. Vous auriez dû venir nous prévenir avant ! Car enfin, que saint ! (au lieu de que diable ! les anges disent que saint !) vous connaissiez le complot depuis huit jours déjà, et vous n'avez rien dit à personne !… C'est louche, très louche, jeune homme !…

Allons bon ! il ne manquait plus que ça ! C'est moi qu'il attrape ! Je proteste avec indignation et j'explique à « l'ange-directeur » le généreux projet que j'avais formé de démasquer les coupables publiquement à l'instant du départ pour Josaphat.

L'ange se radoucit un peu.

— Je le reconnais, vos intentions étaient bonnes, mais vous avez péché par orgueil, jeune homme, et vous eussiez dû nous avertir immédiatement. Nous aurions fait le nécessaire. Enfin, nous allons aviser, je vais faire établir un rapport détaillé pour couvrir notre responsabilité… Mais surtout, je vous le répète : pas d'histoires ! pas d'histoires !

Je quitte l'Administration angélique complètement découragé, car je devine bien que, par crainte des responsabilités, il ne sera pas donné suite à cette affaire.

Le remords commence à me lanciner, car enfin, l'ange-directeur n'a pas tout à fait tort ! Ne suis-je pas un peu responsable du triomphe de l'infâme conspiration ? À cause de mon orgueilleux silence, de pauvres bougres innocents risquent les plus effroyables châtiments !… Que faire ?… que faire ?… Mon Dieu, inspirez-moi !…

***

Je viens de voir Max Fordin, mon directeur. Je lui ai tout raconté.

— Mon petit Bricet, vous allez me faire le plaisir de partir pour Josaphat demain matin ! s'est-il écrié dès que j'eus terminé le récit de mes aventures.

— Partir pour Josaphat ?…

— Oui, mon petit ! Cette affaire est prodigieuse, colossale ! C'est le plus sensationnel scandale de tous les siècles ! Avec ça, nous quadruplons le tirage de *l'Écho de Josaphat*. Vous allez partir demain avec l'avion du journal comme « envoyé spécial » ! Il faut que vous démasquiez les coupables en pleine audience du tribunal ! Quel coup de théâtre ! Vous m'enverrez le compte rendu. Ce sera le plus formidable reportage, depuis la création de la Presse, que vous allez avoir la veine d'écrire ! Faites vos préparatifs de départ, mon cher Bricet. D'ailleurs, c'est votre devoir d'honnête homme. Vous ne pouvez laisser condamner ces innocents. Entendu, n'est-ce pas ?

Étourdi, abruti par l'enthousiasme du patron, j'ai répondu oui. Max Fordin a raison, c'est mon devoir.

— Prévenez votre ami Jules Anfleur. Il partira avec vous. Pour les clichés, c'est indispensable. Je vais m'occuper

de vos cartes de presse avec l'Administration angélique. Vous les trouverez dans l'avion demain matin. Bonne chance, mon petit Bricet !

J'ai le cœur serré de quitter Elvire. Elle a beaucoup pleuré en apprenant mon départ.

Ce soir nous nous sommes promenés longuement dans le parc de l'hôtel. Nous sommes restés assis sur le vieux banc où nous nous étions parlé pour la première fois, tard, très tard, sans avoir le courage de nous séparer. Enfin, après un long et déchirant baiser, Elvire, les yeux baignés de larmes, a regagné sa chambre. Resté seul, je fixe de toute mon âme, pour en garder à jamais le souvenir, cette fenêtre où sous les rayons de lune d'une romantique nuit d'été m'apparut pour la première fois Mlle Elvire Desnoyers, jeune fille « 1830 ». Et lentement, je quitte le parc.

XXVI

La vallée de Josaphat. – L'inimaginable kermesse. – Comme trois tours Eiffel superposées ! – Le palais du jugement. – Encore la bureaucratie ! – Mon entrevue avec l'archange saint Michel. – C'est dans trois jours ! – Lazare n'est pas satisfait – Nous rencontrons Adam et Ève dans de bien pénibles circonstances. – Un beau geste de Jules Anfleur. – Où peut conduire une pomme !

Il y a peu de noms qui réveillent dans l'imagination des pensées à la fois plus touchantes et plus formidables que celui de la Vallée de Josaphat : vallée si pleine de mystères que selon le prophète Joël tous les hommes y doivent comparaître un jour devant le « Juge redoutable », écrivait jadis Chateaubriand dans son « Itinéraire de Paris à Jérusalem ».

Dans l'avion qui nous emportait, Jules Anfleur et moi, vers la vallée de Josaphat, je me remémorais la description de la sinistre vallée par l'immortel poète : « L'aspect de la vallée de Josaphat est désolé : le côté occidental est une haute falaise de craie qui soutient les murs gothiques de la ville, au-dessus desquels on aperçoit Jérusalem ; le côté oriental est formé par le Mont des Oliviers, et par la Montagne du Scandale, ainsi nommée de l'idolâtrie de Salomon. Ces deux montagnes qui se touchent sont presque nues et d'une couleur rouge et sombre : sur leurs flancs déserts on voit çà et là quelques vignes noires et brûlées, quelques bouquets d'oliviers sauvages, des friches couvertes d'hysope, des chapelles, des oratoires et des mosquées en ruine. Au

fond de la vallée on découvre un pont d'une seule arche, jeté sur la ravine du torrent de Cédron. Les pierres du cimetière des Juifs se montrent comme un amas de débris au pied de la montagne du Scandale sous le village arabe de Siloan : on a peine à distinguer les masures de ce village des sépulcres dont elles sont environnées. Trois monuments antiques, les tombeaux de Zacharie, de Josaphat et d'Absalon se font remarquer dans ce champ de destruction. À la tristesse de Jérusalem, dont il ne s'élève aucune fumée, dont il ne sort aucun bruit ; à la solitude des montagnes, où l'on n'aperçoit pas un être vivant : au désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées, demi-ouvertes, on dirait que la trompette du Jugement s'est déjà fait entendre, et que les morts vont se lever dans la vallée de Josaphat. »

Jules Anfleur, qui connaissait lui aussi la saisissante description de Chateaubriand, n'était guère plus enthousiaste que moi d'abandonner Paris pour un pareil séjour de désolation.

Mais la pensée de la grande mission que nous allions accomplir et du reportage sans précédent qui nous attendait là-bas nous empêchait de trop nous appesantir sur cet impressionnant tableau de la lugubre vallée.

Lugubre vallée ! !... Ah ! nous avions bien tort de nous alarmer d'avance ! Depuis quinze jours déjà que nous sommes arrivés à Josaphat, nous avons l'impression de vivre dans une perpétuelle kermesse !

Et quelle kermesse ! ! Une kermesse inimaginable impossible à décrire, où tous les peuples de la terre, toutes les races du globe, tous les hommes, femmes et enfants depuis Adam et Ève jusqu'à la fin du monde, se seraient donné rendez-vous !

À Paris nous avions bien assisté à l'extraordinaire assemblage des époques les plus diverses de l'histoire de France, mais qu'était-ce à côté de cette invraisemblable cohue des peuples et des races du monde entier depuis sa création ?

Ah ! certes, ce n'était plus la morne vallée déserte décrite par Chateaubriand !

Des centaines de milliers de tentes étaient dressées et s'étendaient à perte de vue dans l'immense vallée !

Encadrant ces tentes, de chaque côté de la vallée, adossés aux montagnes, deux fantastiques bâtiments « style caserne » de la hauteur de trois « Tour Eiffel » superposées, prolongeaient jusqu'à l'horizon le miroitement des millions de fenêtres de leurs façades géantes !

La prodigieuse hauteur de ces « bâtiments-casernes » et l'impression de surnaturelle puissance qui s'en dégageait laissaient deviner aux moins perspicaces que cette vertigineuse architecture n'était pas l'œuvre de mains humaines.

Tout au fond de la vallée, entre les deux gigantesques casernes, un monument de la même hauteur bouchait l'horizon. Il ressemblait assez comme forme extérieure à l'église de la Madeleine, mais une Madeleine vingt ou vingt-cinq fois agrandie.

C'était le Palais de Justice de Josaphat. C'était dans ce monument que se poursuivaient nuit et jour les audiences du « Jugement Dernier ».

Un colossal escalier de marbre d'une incomparable majesté montait jusqu'au parvis du monument.

« Le guide complet » de Josaphat et de ses curiosités que nous avions en mains lors de notre visite à la cité du Jugement nous apprit que cet escalier avait exactement deux mille trois marches.

Il n'était d'ailleurs là que comme ornement. Des ascenseurs spéciaux, partant du bas du monument, montaient les accusés à la salle d'audience.

Seuls de jeunes chérubins et séraphins se servaient de cet escalier pour se distraire en voletant de cinquante en cinquante marches, quand les archanges ne les voyaient pas.

La porte du Palais de Justice était véritablement impressionnante par ses dimensions.

« Le guide de Josaphat » nous apprit, qu'elle mesurait trois cent vingt-cinq mètres de hauteur sur deux cent cinquante de large.

Le guide ajoutait que cette porte n'était également là que pour orner la façade, mais que les anges et séraphins de service ne s'en servaient jamais. Ils se contentaient d'entrer et de sortir par les petites portes de côté, mesurant à peine trente mètres de hauteur. L'innombrable foule des « Ressuscités » en instance de Jugement débordait de la vallée de Josaphat et étendait ses campements sur tout le territoire de la Syrie et de la Turquie d'Asie. Combien d'années encore va durer cet interminable Procès ? Jules Anfleur m'a déclaré qu'il soupçonnait fort les juges-patriarches de faire traîner la procédure pour occuper le plus possible les loisirs de leur éternité.

En tout cas, ici comme à Paris, « l'accoutumance » a fait son œuvre. Les gens n'ont pas l'air de s'inquiéter le moins du monde du Jugement. Partout la joie de revivre se manifeste

avec exubérance et dans cette vallée où vivent entassés toutes les races humaines, tous les peuples antiques et modernes, les papes, les empereurs, les rois, les princes, les guerriers, les riches, les pauvres, les puissants, les humbles, les méchants, les bons, les blancs, les noirs, les jaunes et les rouges, comme aux premiers jours du monde, l'Amour a repris ses droits, l'amour règne en maître souverain. Derniers soubresauts de la chair affolée qui sent sa fin prochaine. Derniers combats du corps contre l'âme triomphante, derniers spasmes amoureux de l'Humanité avant la véritable mort de la matière !

Dès notre arrivée à Josaphat, je me suis rendu à l'« Administration-générale-du-Jugement-Dernier » et j'ai fait à « l'ange-chef-du-bureau » qui m'a reçu, un récit détaillé du complot que j'avais surpris dans l'île du lac.

— Oh ! voilà qui est grave ! s'est écrié l'ange. L'Administration angélique parisienne aurait dû nous envoyer un rapport sur cette affaire ! Il nous est impossible d'agir sans avoir pris connaissance de son rapport. Car enfin je veux bien croire que vous me dites la vérité, mais n'ayant pas reçu d'avis officiel de Paris, je ne peux faire état de votre déposition.

— Mais c'est abominable ! Vous allez donc laisser condamner des innocents, de pauvres bougres victimes d'une machiavélique machination ?

— Écoutez, revenez demain. Je vais en référer à l'Administration générale du Jugement, à l'archange saint Michel, chef de la milice céleste. C'est tout ce que je peux faire pour l'instant.

Le lendemain j'ai eu l'honneur d'être reçu par l'archange saint Michel en personne.

Je dois avouer que pour la première fois de ma carrière de reporter j'ai été un peu intimidé.

J'ai pourtant autrefois interviewé des personnages importants : le maréchal Foch, Carpentier, Charlie Chaplin, M. Herriot, M. Poincaré et bien d'autres célébrités.

Eh bien, jamais, même avec M. Poincaré, je n'ai été intimidé comme devant l'archange saint Michel. Quel archange magnifique ! Avec sa cuirasse d'or étincelante et son visage martial où brillent des yeux superbes, doux et énergiques en même temps, avec sa stature athlétique et harmonieuse, sa taille élevée (près de trois mètres de hauteur) l'archange saint Michel donne une telle impression de force, de courage et de bonté réunis qu'en arrivant en sa présence je me sentis brusquement ébloui par le rayonnement surnaturel de sa personne. Me voyant interloqué, il me pria en souriant de lui faire le récit du complot.

À mesure que je parlais, l'expression de la plus profonde indignation se lisait sur le visage de l'archange.

— Oh ! les démons ! s'écria-t-il dès que j'eus terminé. Ce faux Jésus ne serait-il pas l'Antéchrist prédit en retard, car le Jugement des pauvres hères affublés des costumes de Borgia, Louis XI, Charles IX et compagnie doit avoir lieu fin courant. Il n'y a pas une seconde à perdre si nous voulons éviter la plus formidable des erreurs judiciaires de tous les siècles ! J'envoie aujourd'hui même un ange-messager à Paris pour réclamer un rapport officiel sur cet infernal complot.

— Comment, grand archange, vous-même avez besoin d'un rapport officiel avant de démasquer les coupables ?

— Si je n'écoutais que mon désir, je partirais sur-le-champ combattre encore une fois le démon, qui sûrement s'est incarné dans le corps de ce faux Christ. J'irais terrasser l'Antéchrist comme j'ai terrassé jadis Lucifer dans un combat sans merci. Mais, hélas ! la « bureaucratie angélique » règne en maîtresse depuis la Résurrection, rien ne peut se faire sans paperasses ! Je reconnais d'ailleurs que c'est indispensable pour arriver à mettre un peu d'ordre dans la procédure actuelle. Aussitôt reçu le rapport, je le ferai parvenir au tribunal, qui décidera des mesures à prendre.

Huit jours plus tard, le rapport de l'Administration angélique parisienne arrivait à Josaphat.

Il y était consigné qu'après une enquête minutieuse la police angélique avait fait subir un interrogatoire à tous les individus accusés de complot par le nommé Gilbert Bricet, mais que tous les « prévenus » sans exception avaient juré ne rien comprendre à cette histoire de complot, et de plus avaient pu fournir des pièces d'identité parfaitement en règle. Dans ces conditions, et n'ayant pu établir la moindre preuve de culpabilité contre ces individus, l'Administration angélique parisienne s'en remettait aux décisions de l'autorité supérieure de Josaphat pour poursuivre ou classer l'affaire.

— C'est très embêtant ! me dit l'archange saint Michel qui venait de me faire lire le rapport. Votre témoignage que, personnellement, je crois sincère, n'est pas suffisant pour influencer le tribunal ! Ah ! les démons qui ont ourdi cette machination sans exemple ont tout prévu. Ils ont les papiers de leurs victimes, et leurs pauvres dupes ont certainement dans leurs poches les pièces d'identité de leurs voleurs ! Ah ! l'affaire n'est pas facile à résoudre !

— Mais cependant, grand archange, le Seigneur Tout-Puissant, notre Juge Suprême, qui voit tout, qui sait tout, s'apercevra bien de l'odieuse imposture, Lui ?

— Oui, certainement. Mais ce n'est pas Lui qui juge, malheureusement. Il a, comme il est écrit dans l'Apocalypse, délégué ses pouvoirs aux patriarches Mathusalem, Abraham, Jacob et Melchisédech. Vous pensez bien que le Tout-Puissant a autre chose à faire qu'à juger votre infime petit globe. Une de ses plus modestes créations, soit dit sans vous froisser. Il est justement en train en ce moment d'établir les plans d'un nouvel univers pour remplacer l'univers actuel qui commence à être un peu usé. Ce n'est pas le moment de le déranger.

— Mais le patriarche Mathusalem ?…

— C'est un président intègre, évidemment, mais terriblement formaliste et routinier. Il juge d'après les dossiers qui sont sous ses yeux et d'après les casiers judiciaires inscrits au « Grand Livre ». Il instruira donc la cause des pauvres bougres déguisés en rois, selon les indications marquées sur le « Grand Livre » aux noms de ces rois, et les condamnera sans écouter leurs protestations. Et avec la même sérénité, il enverra les bandits déguisés en « pauvres » au Paradis, cela ne fait pas l'ombre d'un doute !

— Mais c'est épouvantable ! Vous ne laisserez pas s'accomplir une pareille monstruosité, vous, le plus noble et le plus courageux des archanges ?

— Je tenterai l'impossible pour les sauver ! J'entrevois une dernière chance… Laissez-moi faire. Foi de saint Michel ! il ne sera pas dit que je laisserai le Démon triompher ! Comptez sur moi !

***

C'est dans trois jours qu'ils passent en Jugement. J'ai vu la liste de leurs noms affichée devant le Tribunal.

Quand je dis leurs noms, c'est leurs faux noms que je devrais dire, puisqu'ils comparaissent à la place des Borgia, des Charles IX, des Louis XI, etc.

J'ai tout fait, tout tenté pour les sauver !

Je n'ai plus qu'un espoir, le dernier, le suprême : la promesse de l'archange saint Michel.

En attendant, je passe mes journées à parcourir fiévreusement, en compagnie de Jules Anfleur, les innombrables rues et allées qui sillonnent la vallée de Josaphat dans tous les sens. J'aurais bien voulu rencontrer Sans-Un, mais comment le retrouver dans une semblable cohue ?

Par contre, Jules Anfleur, qui redoutait de rencontrer son invraisemblable fils de soixante-huit ans, est tombé sur lui dès le premier jour de notre arrivée.

— Oh ! petit père, que je suis heureux de te revoir, s'est écrié le général en sautant au cou de mon ami.

Il a d'ailleurs été assez utile pour nous aider à nous loger et nous a pilotés les premiers jours à travers l'immense vallée.

Aujourd'hui, par hasard, nous ne l'avons pas avec nous. Il est resté dans sa chambre à faire une partie de bésigue avec un vieux mandarin chinois dont il a fait la connaissance.

Au cours de notre promenade, nous nous arrêtons devant une sorte de petite boutique sur laquelle est écrit en grosses lettres :

AGENCE DE RENSEIGNEMENTS

dirigée par M. LAZARE, doyen des Ressuscités
Renseignements et Conseils
sur tout ce qui concerne la Résurrection
Grande expérience
Deux fois ressuscité
Nombreuses attestations

Curieux par profession, nous entrons dans la boutique.

Une vieille femme nous reçoit.

— Veuillez attendre un instant, messieurs, mon mari est encore couché. Je vais le réveiller.

Et se tournant vers l'arrière-boutique, elle crie :

— Lazare, lève-toi ! Il y a du monde qui te demande au magasin !

Pendant que son mari s'habille, la bonne vieille se lamente :

— Ah ! messieurs, je ne sais pas ce qu'à mon pauvre homme, mais depuis sa deuxième résurrection, il passerait toutes ses journées au lit si on le laissait faire ! Il bougonne qu'on ne peut jamais le laisser reposer en paix, et qu'on ne pense qu'à le réveiller !

— Oui c'est la vérité, messieurs ! s'écrie Lazare en sortant de l'arrière-boutique. Il n'y a pas un homme au monde que l'on ait plus empêché de dormir durant sa vie et même après ! Moi ; qui suis né avec un tempérament « à dormir debout », dès ma plus tendre jeunesse, mes parents venaient me secouer tous les matins pour que je parte en classe : « Lazare ! lève-toi ! me criaient-ils, allons, paresseux ! debout ! » Plus tard je me marie. Je crois pouvoir profiter d'être mon maître pour faire la grasse matinée. Impossible : « Lazare, lève-toi ! me hurlait ma femme qui sautait du lit à 6 heures tous les matins et ne pouvait supporter que j'y reste après elle. J'avais un tel stock de retard de sommeil depuis mon enfance qu'un beau jour j'en tombe malade et je meurs, heureux de pouvoir enfin dormir tranquillement. Tranquillement ? Ah ! bien oui ! Ç'eût été trop de chance ! Je jouissais à peine depuis quatre jours du profond sommeil de la mort lorsque j'entends une voix qui me crie : « Lazare ! lève-toi ! » Cette fois-ci, c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, pour faire plaisir à ma famille éplorée, venait d'opérer un miracle en ma faveur. Je repris donc ma vie misérable de pauvre homme que personne ne veut laisser dormir. Enfin, devenu vieux, je meurs pour la seconde fois, avec la certitude que c'était pour toujours que j'allais béatement m'endormir. Ah ! oui ! fichue certitude ! Nouvelle désillusion ! Je dormais à peine depuis quelques siècles lorsque j'entends de nouveau crier : « Lazare, lève-toi ! » et avec accompagnement de trompette cette fois ! Vous avouerez, messieurs, qu'il y a tout de même de quoi devenir neurasthénique !

— Et maintenant, vous tenez une agence de renseignements, lui dis-je.

— Oui, monsieur. Il faut bien gagner sa vie avec ce « Jugement Dernier » qui n'en finit pas. Alors, je profite de ma

grande expérience de « deux fois ressuscité » pour donner des conseils et des renseignements à tous les débutants ressuscités qui encombrent cette vallée.

« Je vends aussi à titre de petit souvenir un jouet assez ingénieux, que j'ai fabriqué moi-même. Je vais vous le montrer ! »

Et Lazare nous tend le jouet qu'il vient de prendre dans un tiroir. C'est une petite boîte en forme de tombeau. Il suffit de pousser un bouton et le couvercle du tombeau miniature se soulève brusquement faisant surgir la silhouette d'un Lazare en carton pâte monté sur ressort à boudin.

— Achetez mon petit « Lazare-lève-toi » de quoi rire et s'amuser en famille ! ajoute le doyen des Ressuscités avec son plus gracieux sourire.

Nous achetons ce charmant souvenir et sortons de l'agence Lazare.

Dehors, une formidable rumeur envahit soudain la vallée de Josaphat.

On croirait entendre le bruit d'une émeute grondant au loin.

Les cris se rapprochent. Nous percevons déjà des : « À mort ! À mort ! » hurlés par des milliers de voix.

— Que se passe-t-il donc ? demandons-nous à Lazare qui est sorti sur le seuil de sa boutique.

— Oh ! ce n'est rien ! Ça se produit chaque fois que les pauvres vieux sortent de chez eux.

— Quels pauvres vieux ?

— Adam et Ève, nos premiers parents. La grande majorité de leurs descendants ne leur pardonnent pas le péché originel et déclarant que ce sont eux les seuls responsables des malheurs du genre humain. Moi je pense peut-être la même chose, mais je trouve qu'il faut respecter ses parents, même s'ils ont commis une faute ! Entendez-vous ces rugissements de sauvages ! C'est une honte ! Ah ! elle est jolie, l'Humanité !

À ce moment, de toutes les tentes de la vallée, des hommes, des femmes, des enfants de toutes les races se précipitent dans les rues en hurlant comme des forcenés : « À bas papa ! À bas maman ! À mort !… À mort !… »

Les millions de fenêtres des fantastiques casernes s'ouvrent avec un bruit de tonnerre et des millions de têtes se penchent au dehors en rugissant comme les autres : « À bas papa ! À bas maman ! Mort à Adam ! Mort à Ève ! »

Et soudain, débouchant d'une allée, nous voyons s'avancer, entouré d'une meute exaspérée de Ressuscités, un couple de grands et beaux vieillards, dépassant de toute la tête la foule de leurs insulteurs. Le premier couple : Adam et Ève, nos premiers parents. Ils avancent, appuyés au bras l'un de l'autre.

Leur nudité, splendide encore, est à peine masquée par des peaux d'animaux sauvages qui ceignent leurs reins puissants, fécondateurs du monde !

La barbe d'Adam jaillit en un torrent argenté qui submerge entièrement sa poitrine. Du bras à la musculature en relief, qui combattit aux premiers jours du monde l'aurochs et l'ours des cavernes, il soutient tendrement sa vieille compagne qui chancelle de douleur sous les outrages de ses fé-

roces enfants. De l'autre bras, il s'appuie pour affermir sa marche sur une énorme massue, dont le bois rugueux patiné par les siècles est moucheté de larges taches brunes évocatrices sanglantes des chasses préhistoriques. Maintenant, de toute la vallée s'élève une malédiction formidable, terrifiante qui roule dans un fracas d'orage vers les deux ancêtres de l'Humanité.

« À bas papa ! À bas maman ! Aux enfers Adam et Ève ! »

Près de nous, une mégère congestionnée de fureur tend le poing vers le couple qui s'avance, et glapit : « Les innocents ne doivent pas payer pour les coupables ! Châtiment pour eux ! Grâce pour nous ! À bas nos premiers parents ! »

Pour échapper au flot hurlant qui déferle dans la rue, nous nous abritons sous la porte de l'agence Lazare. Les deux infortunés parias passent devant nous. Ève, la figure contractée de douleur, essuie les larmes qui jaillissent de ses pauvres yeux de mère crucifiée, dans le voile soyeux et blanc de ses cheveux. Nous l'entendons murmurer plaintivement : « Mes petits… mes chers petits… Je suis votre maman… votre vieille maman… »

Mais une nouvelle assourdissante malédiction couvre la voix de la première femme :

— À bas Adam et Ève ! À bas papa ! À bas maman !

— Les lâches ! grogne Jules Anfleur exaspéré. Le père Adam ne peut donc pas leur foutre la fessée à ses sales gosses ! Ah ! si j'étais à sa place !

Et dans un élan spontané de sa frondeuse et généreuse nature de gamin de Paris, fendant la foule, il s'élance au cou de la pauvre Ève qui sanglote, en criant :

— Pleure pas, ma vieille maman ! J'viens t'embrasser, moi !

Et devant la foule interdite, il plaque deux baisers sonores sur les vieilles joues ridées de notre première mère.

Un ineffable sourire de bonheur éclaire subitement le visage d'Ève. Alors, avant que l'abjecte populace soit revenue de sa surprise, le brave Jules Anfleur crie encore de toutes ses forces :

— Vive maman ! Vive papa !

Mais il n'a que le temps de se réfugier dans la boutique de Lazare, car déjà la foule se rue vers lui.

Ému aux larmes, je me jette dans les bras de mon ami :

— C'est chic, mon vieux Jules, ce que tu viens de faire ! C'est très chic ! Braver ainsi ces brutes, au risque de te faire écharper !

— Bah ! bah ! me répond-il en riant, quand on est invulnérable, on peut bien se payer ce petit luxe, pas vrai ?

Brave Jules ! Je sais bien, moi qui le connais, qu'invulnérable ou non il n'aurait jamais résisté au généreux élan de son cœur !

— C'est égal, reprend-il gravement, quand on pense où cela peut conduire de croquer une pomme !…

Et la voix de Lazare, de l'éternel amateur de sommeil, lui répond en bâillant :

— … Ils auraient mieux fait de dormir ce jour-là !

XXVII

Une audience du « Jugement Dernier ». – Le président Mathusalem. – L'interrogatoire. – L'archange saint Michel arrive à temps. – À la manière de Salomon. – Le triomphe de la vérité. – Justice et saladier.

— La Cour ! »

Dans l'imposante salle du Jugement, le président Mathusalem, ses deux assesseurs Abraham et Jacob et le substitut Melchisédech font leur entrée.

Selon l'usage tous les assistants sont debout et se rassoient dès que le président a pris place.

C'est la cohue des grands jours, car des accusés de marque vont être jugés aujourd'hui.

Encadrés par des anges de la « milice céleste » en grande tenue (cuirasse de vermeil et glaive au côté), le vagabond Sans-Un et ses camarades vêtus des somptueux habits des grands de la terre, qu'ils avaient naïvement endossés sous mes yeux dans l'île du Bois de Boulogne, sont assis aux bancs des « prévenus ».

Pauvres bougres ! pauvres agneaux revêtus de la peau des loups ! Ils ne s'attendent pas aux accusations effroyables sous lesquelles le tribunal suprême s'apprête à les foudroyer !

Les merveilleuses promesses que le faux Christ leur prodigua dans l'île du lac donnent au contraire à leurs physionomies un air de souriante assurance, que tous ceux qui ignorent la sacrilège comédie dont ils sont victimes et qui les prennent pour les véritables rois dont ils portent les costumes mettent déjà sur le compte du cynisme le plus éhonté.

Hier, l'archange saint Michel m'a fait promettre, dans l'intérêt des pauvres hères, de ne pas troubler l'audience par une intervention intempestive qui ne servirait à rien, mais d'attendre patiemment le coup de théâtre qui se produirait sans doute au cours de l'audience. En me faisant ces dernières recommandations, le sympathique archange avait eu un sourire mystérieux qui m'avait paru du meilleur augure.

Quoi qu'il puisse m'en coûter, je me maîtriserai donc, car quelque chose me dit que je dois avoir confiance en la promesse de saint Michel archange.

Je suis assis dans la tribune de la presse à côté de Jules Anfleur.

— C'est rigolo, me chuchote-t-il au moment où la Cour fait son entrée, c'est pas plus impressionnant que la cour d'assises de la Seine !… Je ne m'attendais pas, je te l'avoue, à voir les magistrats du « Jugement Dernier » vêtus de la robe rouge et coiffés de la toque traditionnelle !… Tu ne trouves pas ça un peu ridicule ?

— Non, car l'archange saint Michel m'a expliqué l'autre jour que si le tribunal de Josaphat avait adopté tout l'appareil juridique terrestre, c'était par pur esprit de bonté, pour ne pas dépayser et troubler les accusés dans leurs habitudes humaines. Il m'a d'ailleurs fait observer, avec une logique indiscutable, que lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ était

venu sur la terre, c'était sous l'apparence physique d'un homme ordinaire qu'il avait accompli sa divine mission.

— Tiens ! c'est vrai, je n'y avais pas réfléchi ! Au fond, c'est très sensé ce que t'a expliqué l'archange. C'est nous qui nous faisons un tas d'idées abracadabrantes, et nous sommes après tout épatés lorsque ces braves gens-là se mettent à notre portée et font les choses tout simplement sans essayer de nous en fiche plein la vue !

Pendant que les juges s'installent, je réfléchis à ce que m'a dit l'archange, au sujet du « Jugement Dernier » : « Vous autres hommes, vous avez l'étrange manie de tout compliquer. Ainsi, tenez, tous les tableaux de vos peintres sur « le Jugement Dernier » sont impayables ! Ils représentent toujours invariablement Dieu le Père assis sur un nuage, en train de juger une multitude d'hommes et de femmes assis également sur des nuages, autour de Lui. Je ne sais pas pourquoi vos peintres s'obstinent à confondre les nuages avec des fauteuils, mais j'imagine que si nous, nous avions préparé un « Jugement Dernier » dans ce genre, il y aurait eu quelques chutes, et pas mal de vertige ! Ces tableaux ont toujours fait la joie du Seigneur : « Où diantre vont-ils chercher tout cela ?… lui ai-je entendu dire bien souvent, en regardant un de ces extravagants « Jugement Dernier ». « Et pourquoi, nom d'un Saint ! s'obstinent-ils à me représenter avec cette inénarrable tête de vieillard gâteux ? » ajoute-t-il en éclatant de rire.

— Le fait est, me confia encore l'archange, que les peintres ne le flattent guère ! Lui qui est si éternellement jeune, si divinement beau, qu'aucun regard humain n'en pourrait soutenir la vue sans être aveuglé, ils le transforment toujours en patriarche à barbe fluviale ! Est-ce parce que sur

terre vous n'avez d'admiration que pour les vieillards ? Dans tous les métiers vous ne pouvez imaginer un homme « illustre » que vieux !

« C'est d'ailleurs parce que nous connaissons cette étrange manie des hommes de n'admettre la sagesse et le talent que chez les vieillards que nous avons choisi pour vous juger les patriarches les plus âgés que nous ayons pu trouver.

« Nous avons pensé que la vénérable tête de Mathusalem ne vous changerait pas trop des crânes chenus que vous étiez habitués à voir siéger dans vos tribunaux. »

J'examine le président Mathusalem, qui farfouille dans le tas de dossiers placés devant lui.

La plus antique des momies égyptiennes aurait certainement l'air d'un Rudolph Valentino à côté de lui. Sa figure maigre, jaune et parcheminée est tellement sillonnée de rides dans tous les sens qu'on a l'impression d'apercevoir son visage derrière les cordes grillagées d'une raquette de tennis. Ses minuscules pupilles brillent comme deux boutons de bottine au centre d'un immense blanc d'œil. On dirait qu'il s'est collé sous le front le « double-un » d'un jeu de domino. Sa bouche édentée est tellement rentrée à l'intérieur du visage que lorsqu'il parle le bout de son nez pointu vient frapper l'extrémité de son menton en galoche, avec le claquement sec d'un bec de canard.

Ses deux assesseurs Abraham et Jacob ont le type barbu et chevelu des patriarches classiques.

Le substitut Melchisédech n'a pas de moustaches, mais un long et touffu collier de barbe aux poils rigides fait le tour de son visage et rejoint une broussailleuse chevelure dont les mèches rudes se dressent dans tous les sens. Au milieu de

cette forêt de poils circulaires, le visage écarlate de Melchisédech semble être le centre d'un étrange soleil rouge aux rayons blancs !

Mais les débats vont commencer. Le président Mathusalem s'apprête à procéder aux interrogatoires. Je tire mon stylo et je sténographie in extenso le compte rendu que je dois adresser à *l'Écho de Josaphat*.

Le président Mathusalem, à Sans-Un habillé en Charles IX. – Accusé, levez-vous. Vos nom, prénoms, âge et profession ?

Sans-Un, se levant et répondant. – Eugène Manoche dit : Sans-Un, trente-deux ans, raccommodeur de porcelaine.

Le président Mathusalem, sursautant. – Comment ? qu'est-ce que vous dites ? N'essayez pas de tromper le tribunal ! D'ailleurs ça n'a pas d'importance ! nous savons très bien quel est votre véritable nom !

Sans-Un, ahuri. – Mais… je m'appelle Manoche Eugène, dit…

Le président Mathusalem. – Ne faites pas l'imbécile. Ça ne prend pas ! (Ironique) : Évidemment, quand on a un nom et un passé comme le vôtre… on ne tient pas à se l'entendre rappeler !

Sans-Un. – Un passé comme le mien ! Ah ! pardon, monsieur le président. Pour ce qui est de mon passé, y a rien à redire ! J'ai peut-être bu un petit coup de trop de temps en temps, mais j'ai jamais fait de tort ni de mal à personne !…

Le président Mathusalem. – Vous ne manquez pas de toupet ! Mais je vais rafraîchir votre mémoire : qu'avez-vous fait une certaine nuit de la Saint-Barthélemy ?

Sans-Un. – Dame ! mon président… j'peux pas vous dire… j'devais roupiller probable comme toutes les autres nuits… Qu'ça soye la nuit de Barthélémy ou une autre, vous savez, ça ne m'empêchait pas de ronfler !

Le président Mathusalem. – Quel cynisme !… Comment, vous osez avouer que vous ronfliez dans la nuit de la Saint-Barthélemy ! Vous dormiez sans remords, pendant que…

Sans-Un. – De quoi qu'j'aurais eu des remords ?… J'avais la conscience bien tranquille, allez monsieur le président !…

Le président Mathusalem. – De mieux en mieux ! Alors vous ronfliez paisiblement pendant qu'on assassinait l'amiral Coligny ?

Sans-Un. – Ah ! on a assassiné un amiral c'te nuit-là ?

Le président. – Quel aplomb !… Vous faites semblant de ne pas connaître l'amiral Coligny ?…

Sans-Un. – Faut que j'vous dise, mon président. J'ai fait mon service dans l'infanterie, j'ai jamais servi dans la flotte… alors cet amiral Coligny, comme vous dites, j'pouvais pas le connaître…

Le président Mathusalem. – De plus en plus fort… Vous sentant perdu, vous niez l'évidence ! Mais nous allons bien voir. Et Michel de l'Hôspital qui faillit être massacré, et tous les autres qui sont morts cette nuit-là pendant que vous dormiez paisiblement. Vous ne vous en souvenez pas non plus ?

Sans-Un. – C'est possible que j'aie lu ça à l'époque dans les journaux. Mais vous savez à Paris y avait tant de crimes

tous les jours que je m'en rappelle plus. J'pouvais pourtant pas me passer de roupiller parce qu'on assassinait des gens que je ne connaissais pas ! Voyons, mon président, faut être raisonnable !

Le président Mathusalem. – Taisez-vous ! Vous êtes écœurant de cynisme ! Foi de Mathusalem ! J'ai vécu plus de neuf cents ans sur la terre, mais jamais, je le proclame, je n'ai rencontré un monstre semblable ! Je poursuivrai votre interrogatoire tout à l'heure, quand mon écœurement sera un peu passé. En attendant, je vais interroger d'autres accusés (*faisant signe au voisin de Sans-Un qui est habillé en Louis XI*). Votre nom ? votre profession ?

Le vagabond, qui est habillé en Louis XI. – Barnabé Bouzin, rempailleur de chaises.

Le président Mathusalem, consultant son dossier. – Vous mentez ! Décidément, c'est contagieux ! Vous ne voulez pas avouer votre nom vous non plus ? À votre aise. Nous sommes fixés d'avance.

Le vagabond. – Mais, mon président, je…

Le président Mathusalem. – Silence ! Je commence à croire que tous ces gaillards-là se sont donné le mot pour nier l'évidence ! C'est une tactique qui ne prendra pas avec moi, je vous préviens ! Vous êtes marqué sur le Grand Livre comme un rusé coquin ! Astucieux, menteur, hypocrite, toujours fourré sur les « prie-Dieu » !…

Le vagabond. – Ça, c'est pas vrai, monsieur le président. J'ai jamais été un hypocrite et si des fois ça m'est arrivé de rempailler des « prie-Dieu » c'était quasiment comme si j'aurais rempaillé une chaise ou un tabouret !

Le président Mathusalem. – Qu'est-ce que c'est que cette histoire de rempaillage ? Si c'est pour essayer de vous faire valoir aux yeux du tribunal que vous vous vantez d'avoir rempaillé votre « prie-Dieu » de vos propres mains, vous perdez votre temps ! Dites-moi plutôt comment vous vous êtes débarrassé de votre père ?

Le vagabond. – Mon père ! C'est plutôt lui qui s'est débarrassé de moi ! Il m'avait fichu à l'Assistance Publique.

Le président Mathusalem. – Je ne vois pas mentionné sur le dossier que Charles VII ait porté son fils à « l'Assistance Publique ». Toujours le mensonge ! Je n'insiste pas. Je vous reverrai tout à l'heure. À un autre ! (*Il fait signe au mendiant habillé en Néron*.) « Vous non plus, je suppose, encore moins que les autres, vous n'allez pas vouloir me dire votre véritable nom, n'est-ce pas ?

Le mendiant, habillé en Néron. – Faites excuse, monsieur le président, je m'appelle Isidore Fougasse, pourquoi que je l'dirai pas mon nom ? C'est c'lui d'un honnête homme qu'a jamais fait de mal à une mouche !

Le président Mathusalem, ironique. – Évidemment, ce n'était pas pour voir martyriser des mouches que vous alliez au Cirque ! Car vous aimiez bien les Jeux du Cirque, n'est-ce pas ?

Le mendiant, habillé en Néron. – Le cirque, oui, j'aimais bien c'truc-là dans l'temps. Seulement comme j'étais toujours dans la purée, pour y aller à l'œil, je m'étais fait engager comme ramasseur de crottin, sauf votre respect, m'sieu le président.

Le président Mathusalem. – Assez ! N'essayez pas d'égarer la Justice, sanguinaire et sinistre cabotin ! Car vous posiez à

l'artiste, et entre deux carnages de chrétiens, vous faisiez l'histrion, vous chantiez au milieu de votre cour d'adulateurs !

Le mendiant, habillé en Néron. – Pour ce qui est de chanter au milieu des cours, ça c'est vrai, mon président, faut bien vivre, n'est-ce pas ! Mais pour ce machin des chrétiens, que vous dites, j'comprends pas. À moins que vous vouliez parler de quand j'me mettais devant les portes des églises pour leur demander l'aumône ? En tout cas, je leur z'y ai jamais fait de mal aux chrétiens. C'était du bon monde, et qui donnait bien en sortant de la messe. À part naturellement quelques-uns, des fois qui me refilaient une pièce du pape !

Le président Mathusalem. – N'essayez pas de faire croire au tribunal que vous adoriez les chrétiens, vous, Néron, le monstre le plus abominable de l'Humanité !

Le mendiant. – Mais je m'appelle pas Néron ! Ah ! je comprends ! ça y est ! Je m'disais aussi : qu'est-ce qu'il me raconte, le président ! Vous me preniez pour ce nommé Néron qui m'a donné son costume ?

Sans-Un. – Mais oui ! c'est ça ! J'comprenais pas non plus tous ses boniments, avec l'amiral et la Saint-Barthélemy ! Il m'a pris aussi pour le type qui a changé de frusques avec moi ! Celui qui m'a donné son justaucorps et sa couronne !

Le vagabond. – Et moi aussi, il m'a confondu avec le petit-bonhomme qu'avait des médailles autour de son chapeau et dont je porte les habits !

Le président Mathusalem. – Silence donc ! Qui vous a permis de parler tous à la fois ! Qu'est-ce que cette nouvelle ruse pour essayer de tromper le tribunal ! Je vous préviens

que vous aggravez votre cas, qui est déjà assez compromis, je vous le dis !

Sans-Un. – Mais m'sieu le président, faut bien qu'on s'explique ! Y a erreur sur toute la ligne ! C'est rapport au changement de fringues ! Moi je me méfiais d'abord de ce truc-là, mais c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'a insisté pour qu'on les mette. Alors naturellement on n'a pas pu lui refuser ça, à lui, un copain !

Le président Mathusalem. – Assez ! Assez ! Ne venez pas mêler maintenant le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans vos affaires pour essayer de vous sauver ! N'ajoutez pas le sacrilège à vos crimes ! Assez ! Plus un mot !

Sans-Un. – Mais c'est la vérité, m'sieu le…

(À ce moment la porte de la salle d'audience s'ouvre brusquement et l'archange saint Michel, à la tête d'une troupe d'anges, entourant les véritables Néron, Louis XI, Charles IX, etc., fait irruption dans le prétoire.)

L'archange saint Michel, d'une voix claironnante.

— Excusez notre entrée imprévue, Vénérable Président, mais ces hommes disent la vérité ! Ils ont été le jouet d'une odieuse et sacrilège machination ! Et voici les coupables ! (Il désigne les rois et les mauvais riches déguisés en mendiants.)

Le président Mathusalem. – Que signifie tout cela, archange saint Michel ! Parlez !

L'archange saint Michel. – Cela signifie que pour tromper votre Suprême Justice, les mauvais rois et mauvais riches, ici présents, ont réussi par un stratagème sacrilège à décider les pauvres gens qui sont assis là, à échanger leurs magnifiques

costumes contre leurs humbles défroques, afin de pouvoir pénétrer frauduleusement dans le Saint-Paradis !

Le président Mathusalem. – Tout cela me paraît bien embrouillé, bien obscur ! (Aux véritables rois et mauvais riches) Approchez ! Vous avez entendu l'accusation portée contre vous par l'archange saint Michel, chef de la milice céleste ? Qu'avez-vous à répondre pour votre justification ?

Chœur des mauvais rois et des mauvais riches. – C'est faux ! c'est faux ! L'archange a été trompé par des racontars ! C'est nous qui sommes les véritables pauvres, les humbles d'esprit à qui le Royaume des deux appartient ! D'ailleurs nous avons tous nos papiers en règle ! Que ceux-là qui se prétendent nos dupes montrent les leurs. On verra bien ! Justice ! Justice ! Justice !

Sans-Un. – Ils ont du culot, les frères ! Ose le répéter, toi, le p'tit qu'a mon complet sur l'dos, ose le répéter que toi c'est moi, et que moi j'suis toi !

Le président Mathusalem. – Silence ! Silence donc ! On ne s'entend plus ! L'affaire est des plus délicate. Évidemment il y a ici un de ces deux groupes d'accusés qui ment effrontément, mais lequel ? Il faudrait ici mon honorable collègue, le juge Salomon, pour trancher ce débat ! J'ai bien envie de l'envoyer chercher !

Sans-Un. – Pas la peine, mon président ! J'ai une idée ! Vous allez voir ! (S'adressant au véritable Charles IX) Puisque tu dis que tu es moi ; que tu t'appelles Eugène Manoche, dit Sans-Un, dis voir un peu quelle est ta profession à monsieur le président !

Le président Mathusalem. – Oui. Quelle est votre profession ?

Charles IX, avec aplomb. – Raccommodeur de porcelaine ! C'est inscrit sur mes papiers d'identité, monsieur le président !

Sans-Un. – Eh bien ! monsieur le président, c'est bien simple, puisque Charles IX déclare qu'il est raccommodeur de porcelaine, faites-lui donner un saladier ébréché, avec les outils du parfait raccommodeur et on va bien voir s'il dit la vérité, le grand menteur !

Le président Mathusalem. – Excellente idée ! Salomon n'aurait pas trouvé mieux ! Anges, qu'on apporte ici, dans le délai le plus bref, un… un… (à Sans-Un) un quoi ?

Sans-Un. – Un saladier ébréché.

Le président Mathusalem, répétant. – Un saladier ébréché, et des outils de raccommodeur.

(Un ange part à tire-d'aile et revient quelques minutes plus tard avec le saladier et les outils.)

Sans-Un, à Charles IX. – Eh bien ! vas-y ma vieille !

Le président Mathusalem, à Sans-Un. – Ce n'est pas à vous à parler. C'est moi qui dirige les débats. (À Charles IX) Eh bien ! vas-y ma vieille ! (Se reprenant vivement) Non ! je veux dire… Allez-y maintenant !

Charles IX, avec rage. – C'est absolument ridicule ! Raccommoder un saladier en pleine audience ! Je refuse, car c'est manquer au respect que l'on doit à la Justice !

Sans-Un. – Vous voyez, mon président ! Y commence à s'dégonfler ! Tenez, je parie qu'il n'est même pas fichu de vous pousser le cri du raccommodeur, ce Charles IX. Tenez, mon président, je vais le lui apprendre gratuitement, et ça va

le mettre en goût pour le travail. (Il hurle) On raccommode la faïence et la porcelaine ! Le marbre, l'albâtre, tous les objets cassés, brisés ! Tout peut se raccommoder !

Le président Mathusalem. – Silence ! Quelle séance ! Je m'en souviendrai ! (À Charles IX) Allons ! dépêchez-vous ! Raccommodez ce saladier ! (Charles IX, pâle de rage et d'anxiété, essaie au petit bonheur de raccommoder le saladier, mais il ne réussit qu'à le briser complètement.)

Sans-Un, triomphant. – Qu'est-ce que je vous disais ? Vous parlez d'un raccommodeur !… Un « casseur d'assiettes », oui ! Si c'est pas malheureux de voir ça ! C'est roi de France et ça n'est pas fichu de raccommoder un saladier ! Y faut dire, c'est juste, que moi je serais pas fichu de faire une Saint-Barthélemy ! Chacun son métier, pas vrai, mon président ! Voulez-vous que je vous le raccommode en cinq sec, moi ?

Le président Mathusalem. – Taisez-vous ! Assez de raccommodage ! La cause est entendue !

Le vagabond, habillé en Louis XI, désignant Louis XI. – C'est comme lui aussi, y va peut-être avoir le toupet de dire qu'il est moi et qu'y sait rempailler une chaise ! Alors qu'il en rempaille une devant la Cour tout de suite pour voir, ce Louis XI !

Le mendiant, habillé en Néron. – Et celui qui a mes frusques aussi alors, ce Néron, s'il dit qu'il connaît mon métier, qu'on apporte ici un chien, qu'il le tonde, qu'il lui coupe la queue et les oreilles pour voir ! Parce qu'y faut vous dire, mon président, que je suis tondeur de chiens et…

Le président Mathusalem. – Assez ! Assez ! Silence ! Nous n'allons pas transformer le prétoire en atelier de raccommo-

dage, de rempaillage et autres métiers. La cause est entendue, je le répète. Les menteurs sont confondus ! Anges ! emmenez les accusés, Néron, Borgia, Charles IX et compagnie. Ils seront jugés demain et recevront le juste châtiment qu'ils méritent.

« Quant à vous, pauvres victimes de ces mauvais rois et mauvais riches, nous recommencerons votre procès d'ici quelques jours après les rectifications et les formalités indispensables. Je peux toutefois dès aujourd'hui vous assurer de l'extrême sympathie du tribunal. Vous pouvez disposer. L'audience est remise à huitaine !

Sans-Un, sortant avec ses amis. – Ah ! ben, mes pauvres vieux ! On l'a échappé belle ! On a failli être pris pour des rois et des rupins de la terre ! Tu parles ! qu'est-ce qu'on allait prendre comme verdict !

XXVIII

Une heureuse surprise. – Mathusalem m'accorde un tour de faveur. – Nouvelles de Paris. – La famille Rikiki à Josaphat. – J'épouse Elvire. – Le gilet de flanelle de M. Rikiki. – Dernières lignes… Dernier adieu… – Le sacrifice de Sans-Un. – Les trompettes du Jugement.

Une grande joie m'était réservée en sortant de l'audience. J'ai trouvé devant le Palais de Justice Elvire avec ses parents, M. et Mme Denis, tante Ursule, Marcel Marcellin et sa femme. C'est une surprise qu'a voulu me faire l'archange saint Michel pour me remercier d'avoir dévoilé le terrible complot. Le lendemain de la fameuse audience où la plus formidable des erreurs judiciaires avait failli être commise, j'ai témoigné dans le procès Borgia et compagnie.

Après les débats, le président Mathusalem a tenu à me féliciter et m'a promis pour moi et ma famille un tour de faveur. C'est-à-dire qu'au lieu d'attendre des mois et des mois dans la vallée de Josaphat, nous passerons en Jugement très prochainement.

Grâce toujours à la sympathique protection de l'archange, nous habitons tous de confortables appartements voisins, dans une des gigantesques casernes de la vallée.

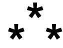
Marcel Marcellin est un peu triste d'avoir quitté son salon de coiffure. Il me donne des nouvelles de Paris et de notre vieil « hôtel des Sept-Trompettes ». Napoléon est toujours là-bas, Henri IV aussi, mais le Gaulois est parti ainsi

que plusieurs autres pensionnaires de l'hôtel. La famille Rikiki est inscrite pour le prochain départ, et le prudent M. Rikiki a, paraît-il, acheté une énorme malle dans laquelle il entasse un véritable bagage d'explorateur, car il s'imagine débarquer dans un désert sauvage. Il a même acheté une tente et un casque colonial.

Quant à Paris, c'est toujours la même vie trépidante et joyeuse. Mais on sent malgré tout une certaine gravité envahir la ville, car les départs se font de plus en plus nombreux.

Elvire m'a confié que Monique menait maintenant une véritable vie de débauche. Le marquis de Valbrun l'avait présentée à des « roués » de sa connaissance, et c'était avec Marguerite de Bourgogne et sa sœur des orgies sans cesse renouvelées. Malheureuse Monique !...

Voilà déjà une semaine, qu'Elvire et moi, nous sommes mariés. Le vénérable abbé Constantin a béni notre union. Et maintenant, que nous réserve l'avenir ?... Nous sommes convoqués pour passer en « Jugement » la semaine prochaine. Le tribunal nous jugera-t-il dignes du Paradis ?... Nous l'espérons de toute notre âme Elvire et moi, car, depuis notre mariage, nous comprenons chaque jour davantage ce que signifie le mot ciel !...



La famille Rikiki est arrivée depuis deux jours. M. Rikiki, la tête disparaissant sous un énorme casque colonial, parcourt la vallée de Josaphat avec Daniel et son inséparable parapluie. Je les ai rencontrés par hasard aujourd'hui, tous deux, arrêtés devant l'agence de M. Lazare.

— Vous allez demander un renseignement à Lazare, monsieur Rikiki ?

— Oui, j'ai un petit conseil à lui demander. Avec sa grande expérience des Résurrections, il pourra peut-être me le donner. Entrons, Daniel, il est bon que tu contemples cet illustre ressuscité, c'est instructif.

M. Rikiki et Daniel entrent dans la boutique. J'y pénètre avec eux car je suis curieux de savoir quel renseignement M. Rikiki veut demander à Lazare.

Naturellement Lazare est en train de faire la sieste.

Sa femme nous reçoit en soupirant :

— Il dort tout le temps ! C'est une véritable maladie ! À peine a-t-il déjeuné qu'il va s'étendre sur son lit bien exposé au soleil, comme un lézard ! Je vais l'appeler, messieurs. Et ouvrant la porte de l'arrière-boutique, elle crie : « Lézare ! Lève-toi !… Allons bon, ma langue a fourché d'avoir parlé de lézard tout à l'heure… Lazare, lève-toi ! fainéant ! On te demande ! »

Quelques minutes plus tard « l'Éternel réveillé en sursaut » sort de l'arrière-boutique.

— Monsieur Lazare, j'ai un renseignement à vous demander, explique Rikiki, et se tournant vers son fils : Daniel, pendant que je demande le renseignement, regarde bien M. Lazare, profite pour t'instruire.

— Que puis-je pour votre service ? interroge Lazare en bâillant.

— Voilà. Je voudrais savoir, monsieur Lazare, – vous qui avez une si grande expérience des Résurrections, vous allez pouvoir certainement me renseigner, – je voudrais savoir si un homme qui a porté des gilets de flanelle toute sa vie

risque d'attraper mal s'il n'en remet pas après sa résurrection ?

— Je n'ai jamais porté de gilet de flanelle, ni en vie, ni ressuscité ! Il m'est difficile de vous renseigner. Toutefois, je crois, monsieur, qu'il est plus prudent d'en remettre si l'on s'y est accoutumé pendant la vie.

— Je vous remercie, monsieur Lazare. C'est bien ce que je pensais. Je vais en parler à Mme Rikiki, pour qu'elle me rachète des flanelles le plus vite possible. Vous n'en vendez pas par hasard ?

— Non, monsieur, mais pour votre petit garçon, achetez-moi un « Lazare-lève-toi ! » C'est joli, instructif, de quoi rire et s'amuser en famille !

Et Lazare tend à M. Rikiki son étrange jouet.

— Je te l'achète, Daniel, non comme jouet, ce qui serait indigne de ton âge, mais comme souvenir historique et scientifique. Et ne le fais pas marcher tout le temps, car tu userais le ressort et le petit Lazare ne se lèverait plus ! Allons, viens Daniel !



Plus que quelques instants encore et ce pauvre petit « journal » de ma vie « d'après-résurrection » sera terminé. En ai-je écrit sur les feuillets de ce modeste cahier des choses étranges, tendres, comiques et tristes ! En ai-je noté des événements fantastiques, touchants et tragiques ! Cher petit cahier, que personne ne lira jamais ; je vais être forcé, dans quelques minutes, de l'abandonner ici sur notre vieille terre, qui bientôt roulera, déserte, dans l'espace, comme un astre mort ; de t'abandonner avec tous les souvenirs gais ou

mélancoliques que tes feuillets renferment, avec le doux et cher secret de mon amour ! Et c'est un peu de mon cœur d'homme que je vais laisser avec toi sur cette terre que nous allons quitter pour toujours… toujours !…

Mais je ne t'abandonnerai qu'à la dernière minute.

Jusque-là, écrivons encore.

Le pauvre Sans-Un a été jugé hier matin avec ses amis. En sortant du tribunal il est arrivé vers moi, radieux, en brandissant un bulletin bleu. Le bulletin bleu, c'est celui que les juges vous donnent lorsque vous êtes Élu pour le Céleste Séjour. C'est administratif jusqu'au bout ! Il y a deux autres bulletins : un jaune pour le Purgatoire et un rouge pour l'Enfer.

— Ah ! que je suis heureux ! ça y est ! J'ai gagné le gros lot !

Il était accompagné de la petite ouvrière, la suicidée par amour.

— Elle aussi, elle a le bifton bleu ! Ah ! ce qu'on va être heureux, enfin !

Mais la jeune femme ne répond pas. Elle essaye de sourire, mais son sourire est navrant. Et toujours comme la fois où je l'avais rencontrée avec Sans-Un, ses grands yeux tristes ont l'air de chercher autour d'elle quelqu'un ! Et soudain, au moment où Sans-Un faisait naïvement des projets d'avenir pour l'Éternité, la jeune fille pousse un grand cri, et la voilà qui s'élance comme une folle, qui court, qui court et va se jeter dans les bras d'un homme jeune encore, et fort beau qui sort du « Palais du Jugement ». De loin nous assistons à la scène. Elle embrasse l'homme éperdument. Lui

l'embrasse aussi, mais avec moins de fougue, il a l'air triste, embarrassé.

— Ça y est ! ça devait arriver ! Elle l'a retrouvé son joli cœur ! Le sale type pour qui elle s'était empoisonnée ! Ah ! misère ! c'est pas de veine ! Juste au moment où on allait pouvoir être heureux. Ah ! non, c'est pas juste ! Regardez comme elle l'embrasse ! Ce qu'il faut qu'elle l'aime quand même, la pauvre môme !

Sans-Un essuie une larme qui roule sur sa joue.

— C'est idiot ! V'là que je pleure le jour où je suis bon pour le Paradis !

Il essaie de plaisanter, le pauvre bougre ! mais ses yeux, ses bons yeux de chien malheureux, fixent éperdument le couple qui s'embrasse à quelques pas.

— Ah ! je n'rêve pas ! J'y vois bien ! s'écrie-t-il soudain. Regarder, monsieur Gilbert, c'est-y pas un billet jaune qu'il tient dans sa main le type qu'est avec elle ?

Je regarde. En effet l'homme tient entre ses doigts un billet jaune.

— Mais alors ! c'est un bifton du Purgatoire qu'il a gagné, lui ! il vient d'être jugé ! C'est pour ça qu'y faisait une sale figure ! Ah ! ça, c'est pas volé ! C'est lui qui a écopé pour la môme. Il faut vous dire, comme elle s'était suicidée, elle craignait beaucoup, à cause d'un tas d'histoires dont on lui avait bourré le crâne, sur les peines qui attendent les suicidés. Oui, mais ce sont pas des types rosses comme sur terre ici, le bon juge, le grand-père Mathieu-Salem comme on l'appelle, il a dit à la p'tite : « Ce n'est pas vous la coupable. C'est celui qui vous a poussée à la mort par son abandon qui

est responsable. Ce sera lui qui paiera pour vous. » Et il lui a fichu un beau billet bleu comme à moi !

« Ah ! veine de veine ! Moi qui commençais à pleurer ! Y avait pas de quoi, puisqu'ils peuvent pas rester ensemble ! puisque c'est avec moi qu'elle va venir la môme ! ma jolie môme à moi ! »

Je pris congé de Sans-Un.

— À bientôt, monsieur Gilbert ! On se reverra là-haut dans quelques jours, j'espère ! Le bonjour à votre belle dame !

Je les croyais tous les deux partis lui et sa petite ouvrière lorsque je l'aperçus quelques heures plus tard qui se promenait tout seul avec son chien Pucier.

— Eh bien ! lui dis-je, vous êtes encore là, mon vieux Sans-Un…

Il me regarde un instant sans répondre, puis d'une voix qui essaie de retenir un sanglot :

— Elle est partie ! soupire-t-il.

— Partie ?… sans vous ?

— Oui, avec l'autre.

— Mais il avait un billet jaune, pour le Purgatoire ?

— Oui, mais j'y ai refilé le mien… on a changé quoi.

— Mais vous êtes devenu fou, Sans-Un ?

— Non. Mais quand j'ai vu comme elle pleurait de ne pas pouvoir être avec lui, ça m'a retourné là-dedans. Je m'suis dit : « Toi faut pas t'illusionner, mon vieux ! Tu pour-

ras rester l'éternité avec elle, jamais elle ne t'aimera ! Faut pas chercher à comprendre ! Les femmes c'est comme ça et pas autrement. Ça aime qui les fait pleurer et ça fait souffrir les autres ! » Alors quoi ! j'allais pas faire le méchant, d'abord je pourrais pas, c'est pas dans ma nature. Je m'suis dit : « Ensemble ils seront heureux ! » Lui j'm'en fous qu'il le soit, mais pas elle, vous comprenez. J'ai tiré mon bifton de ma poche et j'ai dit au type :

« — Ça vous serait-y égal de changer avec le vôtre ? C'est pas que je dédaigne le ciel, non, mais j'ai un copain qui est en Purgatoire, j'voudrais aller lui dire un p'tit bonjour. Vous voulez bien me rendre service, n'est-ce pas ?

« D'abord il a ri. Il croyait que je plaisantais. Puis il a commencé à réfléchir. Il devait me prendre pour un piqué, et il se disait qu'il fallait en profiter. Malgré tout il hésitait encore Naturellement. Eh bien ! savez-vous ce qu'elle a fait, elle, la môme pour qui je faisais ça ? Eh bien ! c'est elle qui m'a pris le billet dans la main, qui me l'a arraché plutôt que je devrais dire, et qui l'a donné à son type en disant : « Mais, prends donc, voyons, puisque ça lui rend service ! » Une paille, quoi ! Et puis elle m'a à peine dit : merci, et ils sont partis, heureux ! heureux ! ah ! ça me faisait plaisir de la voir heureuse comme ça !

— Et vous alors, mon pauvre Sans-Un ?

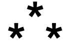
— Ben, moi, j'vais partir au Purgatoire. J'en ai pour cinquante ans à tirer. Mais paraît qu'on est pas trop mal. C'est un ange, un chic copain qui m'a donné des tuyaux. Et puis, vous savez, quand on a été c'que j'étais sur la terre, quand on a passé par où qu'j'ai passé dans ma vie de ce monde, on n'a rien à risquer d'aller au Purgatoire, ça sera jamais beaucoup plus moche qu'ici ! L'principal c'est qu'elle soit heu-

reuse, la môme, là-haut avec son béguin ! Moi j'serai pas seul non plus, j'ai mon chien, mon vieux Pucier. On s'débrouillera bien tous les deux au Purgatoire, allez ! Au fond, voyez-vous, m'sieur Gilbert, j'serai plus à ma place dans c'patelin-là qu'au Paradis. J'aurais pas osé marcher, j'vous le dis !

Pauvre Sans-Un, il crâne, il gouaille pour s'étourdir, pour ne pas penser à sa jolie petite qui est partie.

— Allons ! en route mon vieux Pucier ! Au revoir, monsieur Gilbert ! Voyez-vous, je le sentais venir le jour où ils m'ont réveillé avec leurs trompettes, ça m'disait rien de remettre ça ! Ah ! là là ! c'qu'ils auraient mieux fait de m'oublier et de me laisser continuer mon bon petit sommeil dans le p'tit coin où je roupillais si bien… tout seul… tout seul…

Et la silhouette mélancolique de l'éternel vagabond, de l'éternel « Charlot », de l'éternel Sans-Un disparaît à jamais de ma vie terrestre.



D'éclatantes sonneries retentissent soudain aux quatre coins de la Vallée de Josaphat.

De la table où j'écris, j'aperçois dans le ciel ensoleillé des anges aux joues gonflées, dont les trompettes étincelantes lancent à travers l'espace « l'appel » du « Jugement Dernier ».

Il est temps de partir, Gilbert…

C'est Elvire qui vient me chercher pour nous rendre devant le « Suprême-Tribunal ».

— Tante Ursule et mes parents sont déjà descendus. Tiens, regarde, Marcel Marcellin nous fait signe de nous presser…

Par la fenêtre ouverte, j’aperçois le groupe qui nous attend : Marcellin et sa femme, tante Ursule portant « Patron-Chat », et M. et M[me] Denis se tenant par la main de toutes leurs forces. Les pauvres vieux, ils ont tellement peur d’être séparés !…

Sur le seuil de la porte, pendant que j’écris hâtivement les dernières lignes de ce cahier, Elvire murmure, toute émue :

— Nous ne risquons pas l’Enfer, cela, j’en suis certaine ; mais éviterons-nous le Purgatoire, mon Gilbert ?

— Ne crains rien, mon amour : où nous irons ensemble, là sera le Paradis !

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2018

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, Tyler, FrançoiseS, Coolmicro.

— Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.